MÉMOIRES

DU

CAPITAINE PÉRON,

SUR SES VOYAGES

AUX CÔTES D'AFRIQUE, EN ARABIE,
A L'ÎLE D'AMSTERDAM, AUX ÎLES D'ANJOUAN ET DE MAYOTTE,
AUX CÔTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE, AUX ÎLES SANDWICH,
A LA CHINE, ETC.

TOME SECOND.

PARIS,
BRISSOT-THIVARS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ABBAYE SAINT-GERMAIN, N. 14;
BOSSANGE FRÈRES,
RUE DE SEINE, N. 12.
1824.

MÉMOIRES

DU

CAPITAINE PÉRON.

—

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N. 30.

MÉMOIRES

DU

CAPITAINE PÉRON,

SUR SES VOYAGES

AUX CÔTES D'AFRIQUE, EN ARABIE,
A L'ÎLE D'AMSTERDAM, AUX ÎLES D'ANJOUAN ET DE MAYOTTE,
AUX CÔTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE, AUX ÎLES SANDWICH,
A LA CHINE, ETC.

TOME SECOND.

PARIS,
BRISSOT-THIVARS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ABBAYE SAINT-GERMAIN, N. 14;
BOSSANGE FRÈRES,
RUE DE SEINE, N. 12.
1824.

MÉMOIRES

DU

CAPITAINE PÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Continuation du voyage sur les côtes nord-ouest d'Amérique. — Mouillage dans la baie de Nootka. — Makouina veut manger un enfant à son souper. — Détails sur la férocité des Indiens. — Cap Scott. — Ile de la reine Charlotte. — Parure à l'usage du beau sexe. — Hugas. — Baie Skil-ka-Nance. — Cami-Cha-Ouar. — Skat-Cou-Lana. — Meurtre commis par les Indiens. — Cause de la haine que les Indiens portent aux étrangers.

Le 21 juin 1796, au moment de notre arrivée dans la baie de Nootka, de nombreuses pirogues se pressèrent autour du navire. Un chef, nommé Makouina, demanda avec instance qu'on lui permît de monter à bord ; on lui accorda cette faveur, et le meilleur accueil lui fut fait. Le lendemain, M. Cuba, et

M. Caine, son capitaine en second, étant auprès de nous, Makouina reparut; il fut reçu comme la veille. A ses côtés était un enfant de six ans, d'une figure intéressante, et qu'il semblait affectionner beaucoup. Je crus que cet enfant était son fils, et je le félicitai sur sa gentillesse et sur sa grâce. Makouina me répondit que cet enfant n'était pas son fils, mais que cependant il lui appartenait, et que ce soir même il devait le manger à son souper. Cette réponse nous fit tressaillir: nous résolûmes d'arracher cet infortuné au malheur qui le menaçait. Après une assez longue négociation, Makouina nous le vendit, moyennant trois brasses de drap bleu.

Il faut conclure de ce que nous avait dit Makouina, de plusieurs autres faits que chacun raconta, et de ce que nous avions éprouvé nous-mêmes dans la baie d'Out-Cha-Chel, que ces peuples sont barbares et anthropophages. M. Caine prit la parole et nous déclara que tout ce qu'on avait rapporté de leur barbarie n'approchait pas de ce qu'il en savait lui-même. Cet officier jouissait de l'estime particulière de M. Cuba; il avait toutes les qualités qui commandent la confiance: je ne fais donc au-

cun doute de la véracité de son récit, que je crois devoir retracer :

« Vers la fin de 1791, nous dit M. Caine, je partis comme capitaine d'un bâtiment de 150 tonneaux, ayant sa destination pour les côtes nord-ouest de l'Amérique. Après une navigation pénible, non loin de l'île de la reine Charlotte, j'atteignis, près du village de Cami-Cha-Ouar, un havre assez sûr où je mouillai à onze heures du soir. La pluie qui tombait par torrents, et le silence qui semblait régner au loin, nous présageaient que nous n'aurions pendant cette nuit aucune visite des Indiens.

» Sur les trois heures du matin, un grand nombre de pirogues s'approchèrent du bâtiment, et elles en firent le tour ; n'entendant aucun bruit, quelques Indiens se hasardèrent à monter sur le pont. L'officier de quart ainsi que les matelots de garde étaient endormis ; moi-même n'ayant pas fermé les yeux depuis quatre jours, je m'étais retiré dans ma chambre.

» Les Indiens massacrent tous les hommes qu'ils rencontrent, et, déjà sûrs de la victoire, ils entonnent leur chanson guerrière. Je me réveille au bruit de leurs féroces accents, je saisis mes pistolets, et, en sortant, je jette

sans vie le premier Indien qui se présente devant moi; un second éprouve le même sort. Cependant le tillac et le pont étaient couverts d'ennemis : je ne trouvai d'autre moyen de prolonger mon existence de quelques heures, que de me jeter dans la cale, en traversant une écoutille qui donnait dans ma chambre. Les Indiens remorquèrent le bâtiment avec leurs pirogues; une violente secousse m'apprit qu'ils l'avaient fait échouer.

» Je fus découvert, saisi et garrotté. Dans cet état, on me traîna sur le rivage, auprès d'un grand bûcher qu'environnaient plus de trois cents individus de tout sexe, témoignant, par leurs clameurs et leurs ris, la joie de leur triomphe. A cet aspect, je crus que ma dernière heure avait sonné; heureusement les femmes ayant intercédé pour moi, je fus délivré de mes liens, et la vie me fut accordée, à la condition toutefois que j'aiderais à porter sur le bûcher les cadavres sanglants de mes infortunés compagnons. Cette opération terminée, les danses commencèrent, et il me fallut prendre rang parmi les Indiens.

» Mes vêtemens me furent enlevés; je revêtis le costume du pays, une peau de bête sau-

vage attachée au cou, et retombant par-derrière jusqu'aux jarrets, et l'on m'envoya dans l'intérieur des terres, avec défense, sous peine de mort, d'approcher du bord de la mer.

» Je n'osai point enfreindre la défense qui m'était faite. Quelquefois je gravissais les montagnes les plus élevées, dans l'espérance d'apercevoir un bâtiment ; cette consolation me fut bientôt enlevée. Aussitôt qu'un navire paraissait sur la côte, on me conduisait dans un vallon écarté, on m'y attachait à un arbre, et je restais là tout le temps que le bâtiment était en rade, sans qu'aucun aliment me fût apporté : un jeûne de quatre jours faillit me coûter la vie.

» Je pris enfin le parti de cacher ma douleur ; je parus joyeux et satisfait de mon sort ; je caressai mes bourreaux, et même j'appris leur langue. Je voulus les accompagner dans leurs chasses et dans leurs excursions de l'intérieur : insensiblement je gagnai leur confiance ; ils m'emmenèrent partout avec eux, excepté à la pêche ; ils me surent bon gré de prendre parti dans leurs expéditions guerrières ; je fus traité avec plus de douceur, et lorsqu'un vaisseau paraissait en rade, on ne m'attacha plus à un arbre.

» Le but ordinaire de leurs guerres est la rapine. Si une tribu a fait une chasse heureuse, si elle a reçu quelques marchandises en échange, la tribu voisine se décide à l'attaquer; et lorsqu'elle est victorieuse, il est rare qu'une autre tribu ne cherche pas à lui enlever le fruit de sa victoire. On calcule la marche de manière à arriver de nuit au village qui doit être attaqué. Les sauvages ne sont jamais sur leurs gardes; quand ils sont surpris, et ils le sont presque toujours, ils n'opposent aucune résistance et prennent la fuite, abandonnant leurs femmes et leurs enfants. Les agresseurs épargnent ces êtres faibles, mais les hommes qui tombent en leurs mains sont immolés sans pitié. Leur principe est qu'il ne faut jamais manquer l'occasion de diminuer le nombre de ses ennemis.

» Il est rare qu'ils emmènent avec eux les enfants; il est rare aussi qu'ils fassent des prisonniers : il faut croire cependant qu'ils tiennent quelques captifs en réserve pour des circonstances prévues ou imprévues; j'ai vu plus d'une fois le chef de la tribu à laquelle j'appartenais se repaître de chair humaine.

» Mon infortune me procura pour ami un

Indien captif comme moi ; il avait été pris quelque temps avant mon arrivée, et avait vu égorger toute sa famille sous ses yeux. Ce malheureux était d'une tribu voisine ; toutes ses pensées le reportaient vers le pays qui l'avait vu naître.

» J'ai dit que j'avais la précaution de me tenir éloigné de la mer, et que, le plus souvent qu'il m'était possible, du sommet des montagnes je promenais mes regards sur la surface des eaux. Un jour je découvris un bâtiment à trois mâts, qui se trouvait à quelques lieues de la côte.

» Aussitôt que la nuit fut venue, nous quittâmes les bois, mon compagnon et moi. Il était onze heures du soir, au moment où nous arrivions au bord de la mer. Nous eûmes le bonheur d'enlever, sans être entendus, et de lancer à l'eau une pirogue ; on conçoit avec quel courage, avec quelle rapidité nous nous dirigeâmes vers le vaisseau; au point du jour il se trouvait entre nous et la côte, et nous fûmes assez heureux pour le joindre avant qu'on se fût aperçu de notre évasion.

» C'était un bâtiment américain ; le capitaine Mourre, qui le commandait, connaissait

mon nom ; il écouta avec intérêt l'exposé de mes infortunes , et de suite il donna l'ordre de gouverner vers la côte.

» Les Indiens arrivaient en foule sur leurs pirogues , faisant leurs démonstrations accoutumées de bienveillance et d'amitié. A un signal donné , deux batteries ripostèrent par une décharge à mitraille. Plus de vingt pirogues furent détruites, et le reste s'éloigna en toute hâte vers le rivage.

» Mon compagnon de malheur fut comblé de caresses et de présents ; mais, malgré son amitié pour moi , il aima mieux retourner au milieu des siens que de m'accompagner dans des contrées lointaines. »

La prudence jusqu'à ce moment n'avait pas été notre vertu ; le récit de M. Caine ne fut pas perdu pour nous.

Le 24, nous appareillâmes à cinq heures du matin. A midi, l'observation me donna 49° 26′ de latitude ; les terres les plus ouest étaient relevées au nord-ouest un quart ouest , environ douze lieues de distance ; la pointe des Brisants, est un quart sud-est, à quatre lieues ; la pointe sud de Nootka , au nord , trois lieues ; la longitude était de 233° 8′, orientale de Green-

wich. Au coucher du soleil, les terres les plus à l'ouest furent relevées au nord nord-ouest; les plus sud à l'est nord-est; la distance des plus rapprochées à huit lieues. Le 25, à midi, j'observai 49′ 32″ de latitude, et 232° 28′ de longitude; au coucher du soleil, la terre avait entièrement disparu. Le 26, à midi, j'observai 48° de latitude; la longitude était alors de 231° 24′. Le 27, la latitude observée à midi était de 48° 41′, et la longitude de 233° 4′. La brume nous empêcha de voir la terre qui ne devait être qu'à douze lieues de nous; à cinq heures et demie, elle parut dans le nord-est, à six lieues de distance. Le 28, à onze heures, la terre se montra depuis le nord-ouest jusqu'au nord-est un quart est; à midi nous étions par 48° 56′ de latitude et 233° 28′ de longitude; au coucher du soleil, la terre la plus ouest, que nous reconnûmes pour la pointe aux Brisants, nous restait à l'ouest nord-ouest, neuf milles de distance; les terres les plus sud, à l'est sud-est, et l'ouverture d'une baie au nord un quart nord-est. Le 29, au lever du soleil, nous vîmes la terre depuis le nord-ouest jusqu'à l'est un quart nord-est, quinze lieues de distance; à midi nous étions par 49° 1′ de latitude et

233° 16′ de longitude. A huit heures, la pointe sud de Nootka fut relevée au nord-ouest un quart ouest, neuf lieues de distance; celle aux Brisants, au nord, à trois lieues, et la pointe de l'ouest de Berkeleys-Sound, au nord-est, à deux lieues.

Le 30, à midi, un temps clair nous laissa voir les montagnes de l'intérieur, dont quelques unes, extrêmement élevées, nous parurent être à vingt lieues dans les terres. Une bonne observation de latitude nous plaçant alors par 49° 19′, je relevai en même temps les terres les plus ouest au nord-ouest un quart ouest, la pointe aux Brisants à l'est nord-est demi-est, à environ six milles, et celle de Nootka au nord, dix-huit milles de distance, ce qui me donna 233° 11′ de longitude. Au coucher du soleil, le milieu du Sound ou détroit de Nootka, nous restait au nord nord-est, et les terres les plus à l'ouest, au nord un quart nord-ouest.

Le 2 juillet, à quatre heures du matin, les nuages s'étant dissipés, nous aperçûmes une pointe boisée, à environ dix-huit milles de distance; à midi, nous n'en étions plus qu'à neuf milles, et nous la relevâmes au nord nord-est; les terres les plus ouest nous restaient au nord

nord-ouest, et les plus sud, à l'est un quart sud-est. Par l'estime, nous devions avoir 49° 55′ de latitude, et 232° 6′ de longitude; ce qui place le milieu de la pointe boisée par 50° 4′ de latitude nord, et 232° 16′ de longitude orientale de Greenwich.

Cette pointe présente un corps avancé de montagnes assez élevées, dont l'étendue peut être de huit à neuf milles, avec direction est est et ouest du compas. Les terres qui l'environnent et la joignent sont très basses; il en résulte qu'elles se présentent aux yeux sous la forme d'une île, surtout à une certaine distance: leur position en avant des montagnes plus élevées de l'intérieur et la difficulté de les voir distinctement, contribuent à leur donner cette apparence. Cette pointe est entièrement couverte d'arbres; à l'ouest, on aperçoit une petite île qui n'en est séparée que d'un quart de mille.

Le 3, au lever du soleil, le cap Scott (1) se montra dans le nord nord-est à dix ou

(1) Cap à l'extrémité de l'île de Quadra et Vancouver; latitude nord 50° 48′, longitude orientale 131°. Au nord-ouest de ce cap se trouvent trois petites îles du même nom.

douze lieues de distance, ainsi qu'une île à l'ouest de ce cap, au nord, à environ huit lieues. Peu de temps après, nous en aperçûmes d'autres à l'ouest de celle-ci, ce qui nous obligea de gouverner à l'ouest nord-ouest pour les doubler. Quoique le bâtiment marchât avec une vitesse de trois milles à l'heure, le peu de progrès que nous faisions pour dépasser leur méridien me donna lieu de reconnaître qu'un courant contraire à notre direction retardait sa marche. A midi le cap Scott nous restait au nord-est, et des îles qui s'en détachent vers l'ouest, depuis le nord-est 5° nord, jusqu'au nord-ouest un quart nord, distance de cinq lieues de la plus ouest. Une bonne observation me donnait alors 50° 33′ de latitude, et 231° 5′ de longitude; ce qui met cette dernière île par 50° 48′ de latitude. Le même jour, au coucher du soleil, nous étions à l'ouest de l'île la plus éloignée du cap Scott, à cinq milles de distance, d'où l'on pouvait reconnaître la forme d'un cratère dans le vide du milieu.

Peut-être cette île a-t-elle été autrefois le foyer d'un volcan. Elle est entourée de rochers jusqu'à une assez grande distance. J'observai pendant que je la relevais directement à l'est

du compas, qu'elle masque toutes les îles qui se trouvent entre elle et le cap Scott.

Le 4, à huit heures, nous nous estimions assez près de la partie sud de l'île de la reine Charlotte, qui restait enveloppée dans les nuages; à dix heures, le temps étant venu au beau, la terre nous apparut sous la forme d'une île ronde, dans le nord-ouest un quart nord; à midi, elle nous restait à l'ouest nord-ouest, environ quinze milles de distance; alors ma latitude était, par estime, de 51° 44′, et la longitude, de 229° 35′. A une heure, lerideau de brume s'étant dissipé, l'île de la reine Charlotte nous apparut, depuis le cap James, situé à son extrémité méridionale, jusqu'à l'ouest nord-ouest. Cette île est couverte de montagnes, dont nous ne pûmes déterminer la hauteur, et qui se terminent brusquement dans leur pente vers les bords de la mer, où l'on aperçoit plusieurs enfoncements. A cinq heures, je relevai les îles au sud du cap James, au sud-ouest un quart ouest, et une pointe à l'ouest un quart nord-ouest, à huit lieues. Le 5, au jour, la côte, qui fuyait dans le nord-ouest, se montra depuis ce rumb de vent jusqu'au sud, 6° est. A dix heures, nous étant rapprochés de terre,

nous découvrîmes un petit village à l'ouest, distance d'environ cinq milles ; des îlots et des rochers bordaient la côte et s'étendaient au loin dans la mer. Nous gouvernâmes à l'ouest nord-ouest pour attraper une baie qui se trouvait dans cette direction ; à midi, nous mouillâmes à un mille et demi de la pointe est de cette baie, ayant au sud et à l'ouest des rochers découverts à un mille de distance. A dix heures et demie du soir, nous atteignîmes un autre mouillage sur le côté sud de la baie.

Les deux pointes d'entrée gisent au nord-ouest et sud-est, éloignées l'une de l'autre de huit milles ; la pointe nord au nord-ouest un quart ouest, 5° ouest; deux petites îles entre ce rumb de vent et le nord ; la pointe sud-est, est un quart nord-est, des rochers se prolongeant au nord d'elle, jusqu'au nord-est un quart nord, et le fond de la baie, qui offre l'apparence d'une embouchure de rivière, à l'ouest sud-ouest ; la terre la plus proche nous restait au sud, à un mille de distance.

Deux pirogues nous avaient abordés, à notre premier mouillage; elles portaient onze individus, huit hommes, deux femmes et un enfant.

Vers le 52e degré de latitude, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, le beau sexe a adopté une parure dont je dois faire mention pour l'instruction de nos dames de France. Les femmes, et par conséquent les deux dont je viens de parler, s'étaient fait une ouverture à la lèvre inférieure, et, dans cette ouverture, avaient adapté un morceau de bois de forme ovale, d'environ trois pouces et demi de longueur et d'un pouce et demi de diamètre, excavé dans ses deux surfaces; l'extrémité de la lèvre inférieure, extrêmement tendue, entrait dans une autre excavation pratiquée à la circonférence du morceau de bois. Cette espèce de cuillère était si solidement fixée, que le mouvement imprimé par les muscles n'était pas capable de la déplacer. Quand ces femmes gardaient le silence, ce qui leur arrivait quelquefois, le poids du morceau de bois réagissant sur la lèvre, la faisait tomber sur le menton, et laissait à découvert les dents et la gencive inférieure; lorsqu'elles parlaient, le morceau de bois et la lèvre étaient dans une position horizontale; mais si elles se mettaient à rire, grâce à la contraction des muscles, le morceau de bois montait jusqu'à la base du nez.

L'enfant qui accompagnait les deux Indiennes était une fille de neuf à dix ans; elle avait la lèvre inférieure percée par un clou de cuivre qui paraissait avoir été rivé des deux côtés.

Le 6, au point du jour, nous tirâmes un coup de canon pour annoncer notre arrivée aux Indiens. Ce jour et le suivant nous fîmes quelques échanges : un chef, nommé Hugas, monta à notre bord, accompagné d'un vieillard; il fut bien accueilli, ce dont il se montra très satisfait; il nous fit de vives instances pour nous rendre à son village. Le 8, au jour, je me rendis à terre.

Dans le sud-est du mouillage, je découvris un ruisseau d'eau douce, qui fut pour nous une bonne fortune. Je m'avançai jusqu'à un demi-mille dans l'intérieur; le sol me parut bon, quoique les arbres soient inférieurs à ceux de la baie des Pauvres pour la hauteur de leur sommet et l'étendue de leurs rameaux. Au pied d'un des plus grands arbres je remarquai une grande caisse à moitié enterrée, qu'un mouvement de curiosité me porta à ouvrir, et je trouvai un squelette humain qui paraissait y avoir été déposé depuis plusieurs années. N'ayant point eu d'autres renseignements à cet

égard, je ne puis dire si c'est ainsi que se font les inhumations chez ces sauvages.

Cette baie, que je nommerai Skil-Ka-Nance, du nom que portait le chef d'un petit village situé sur le côté nord, est la seconde que l'on trouve au nord-est du cap James, et à environ vingt-cinq milles de distance au nord; sa latitude doit être de 52° 20′, et sa longitude de 229° 4′.

Le 9, nous appareillâmes avec intention de doubler les îles et les rochers qui nous restaient au nord du mouillage. Le 10, la pointe de Hugas nous restait au sud : cette pointe est la troisième que l'on voit vers le nord, lorsqu'en partant de Skil-Ka-Nance les petites îles qui sont à l'entrée, du côté du nord, restent, au sud-ouest, à une portée de fusil de distance. Entre celles-ci et la pointe Hugas, se trouvent plusieurs îlots, dont le plus avancé au nord paraît coupé perpendiculairement du côté de la mer; la côte, pleine de coupures, nous laissa voir plusieurs enfoncements, dont deux seulement me parurent propres à un mouillage. Les Indiens nous avaient prévenus qu'il n'y avait point d'habitants.

Dans la matinée, nous reçûmes la visite de

plusieurs pirogues sortant du village de Hugas. A onze heures et demie, nous laissâmes tomber l'ancre par vingt brasses, vis-à-vis ce village, qui, de ce point, nous restait à l'est un quart nord-est; le plus en dehors des deux rochers qui s'étendent au nord-ouest de la pointe est de l'entrée, au nord-est un quart nord; une pointe formant le côté nord de l'entrée de la baie, au nord-ouest un quart nord; une pointe de brisans, s'étendant de la pointe nord d'une île qui nous restait au sud-ouest, à l'ouest un quart nord-ouest; la pointe la plus sud de la même île, au sud un quart sud-ouest, un quart de mille de distance des terres les plus proches que nous relevions au sud-est un quart est.

Dans ce mouillage, ni dans les deux précédents, nous n'eûmes pas à nous plaindre des Indiens; peut-être avons-nous dû leurs bons procédés aux mesures de sûreté qui furent constamment prises.

Le 12, nous laissâmes derrière nous les montagnes couvertes de neige qui entourent la baie de Hugas, nous dirigeant vers Cami-Cha-Ouar, village où M. Caine était resté prisonnier. Longeant la côte, entre le nord nord-ouest et le nord-ouest un quart nord, nous

dépassâmes des baies, excellentes en apparence, et quantité d'îles de différentes grandeurs, dont la plus nord à midi restait devant nous. A quatre heures du soir, apercevant un village dans la partie sud-est de celle-ci, nous essayâmes d'en approcher; mais ne trouvant pas de fond par soixante brasses, à un demi-mille du rivage, nous gouvernâmes à l'est, puis au nord pour la tourner, ainsi qu'une autre île dont le côté nord était couvert de bois mort. Une ouverture se montra bientôt à l'ouest, entre cette dernière et le pied d'une montagne élevée et très nue qui nous restait dans l'ouest nord-ouest. Nous gouvernâmes de ce côté, et nous laissâmes tomber l'ancre par dix-huit brasses, fond de vase jaunâtre, relevant à un quart de mille de distance, et au sud-est l'île au-Bois-Mort, et une autre île au sud 5° est. Sur la pointe la plus nord en vue, d'où quelques petites îles s'étendaient à l'est, nous découvrîmes le village de Skat-Cou-Lana au nord un quart nord-ouest, cinq à six milles de distance.

Au moment de notre arrivée, beaucoup de pirogues nous visitèrent. Le 13, à cinq heures du matin, quatre pirogues de Skat-Cou-Lana s'ap-

prochèrent de nous; mais, avant de nous aborder, elles firent le tour du vaisseau. Les Indiens gardaient un profond silence : on leur fit des gestes de bienveillance; ils n'y répondirent que long-temps après ; enfin deux d'entre eux se décidèrent à monter à bord. Les échanges ne traînèrent point en longueur : ce fut pour la première fois qu'on ne nous demanda pas d'armes à feu, peut-être parceque ces Indiens en possédaient déjà un bon nombre ; ils en avaient tous sur leurs pirogues.

Au sud-ouest, en dedans des deux îles dont je viens de parler, se trouve une petite baie, d'une forme demi-circulaire, en tous ses points sûre et commode, et rapportant de vingt-deux à vingt-trois brasses, fond de sable et vase grisâtre dans le milieu. Cette profondeur diminue insensiblement à mesure que l'on approche des bords, et surtout de l'enfoncement qui la termine vers l'ouest; là on rencontre un petit ruisseau d'eau douce, et, à environ un mille plus loin, dans le sud-est, un petit village. Entre les deux pointes de la baie, qui gisent à peu près sud sud-est et nord nord-ouest, sont les deux îles qui, du mouillage, nous restaient l'une au sud-est, l'autre au sud

5° est, laissant ainsi un passage d'environ un quart de mille entre elles et la pointe sud de la baie, que je présume être aussi profond et aussi net d'écueils que celui du nord. Cette baie est un des meilleurs abris que nous eussions rencontrés sur cette côte ; elle n'a d'ouverture qu'au nord-est d'un côté et au sud-est de l'autre.

Les montagnes dont tout le pays est couvert depuis le cap James prennent naissance au bord de la mer, d'où elles s'élèvent brusquement ; elles sont moins élevées sur cette côte qu'au sud de l'île; et si l'on peut juger de la fécondité du sol par le volume et la hauteur des arbres, il doit être inférieur à celui des contrées plus méridionales.

Le 14, nous ne vîmes que trois pirogues venant du village qui nous restait au sud; elles se retirèrent par la partie sud de la baie.

Dans l'après-midi, le charpentier et trois matelots s'étaient rendus à terre pour abattre du bois ; jusqu'à cinq heures ils s'occupèrent de leur chargement, et ne virent personne. A ce moment, les Indiens, qui nous avaient quittés, arrivèrent par terre à l'endroit où se trouvaient nos gens: ils s'amusèrent d'abord à les regarder; d'autres, venant par les bois, leur offrirent

des baies et d'autres fruits sauvages. La présence des Indiens n'inspirait aucune défiance à nos matelots, qui répondaient avec empressement à tous ces témoignages de bienveillance. Le nombre des Indiens allait toujours croissant. Lorsque le bois fut coupé, ils s'offrirent d'eux-mêmes à en transporter une partie au canot, toutefois en ne se chargeant que des plus petites branches.

Lorsqu'il fallut enlever les plus lourds morceaux, nos trois matelots, pour les charger sur leurs épaules, posèrent leurs haches à terre; dans cet instant, un Indien frappe l'un d'eux d'un coup de poignard, et l'étend à ses pieds; un matelot croyant que c'était un faux pas que venait de faire son camarade, lui crie de se relever; mais en même temps il tourne la tête, et voit un Indien qui a le bras levé pour frapper son autre camarade; il jette son fardeau, saisit sa hache, et, par son adresse et son courage, fait face à douze ennemis, en blesse plusieurs, et met le reste en fuite.

Le tumulte fut entendu du vaisseau, et l'on tira un coup de canon à mitraille sur le taillis où s'étaient réfugiés les Indiens : j'ignore si quelques uns furent atteints, du moins ils n'o-

sèrent plus revenir au rivage, ce qui permit à nos hommes de rentrer au canot. Ce déplorable événement coûta la vie à l'un de nos meilleurs matelots; un autre fut grièvement blessé, et un troisième eut la main emportée par l'explosion d'un fusil avec lequel il avait voulu faire feu sur les Indiens.

Huit hommes bien armés et un officier se rendirent au rivage, et ramenèrent à bord le corps de celui de nos matelots qui avait été tué.

Une question intéressante à résoudre est celle de savoir d'où vient la haine que les habitants de ces contrées portent aux étrangers. Ils reçoivent, ils sollicitent avec instance les objets d'échange; le commerce établit un lien entre eux et les peuples lointains; d'après le besoin et le vif désir qu'ils ont d'obtenir leurs produits, ils semblent avoir un intérêt direct à vivre avec eux en paix et en bonne harmonie; et cependant, aussitôt que l'occasion de faire le mal se présente, ils la saisissent avec empressement.

Peut-être sont-ils Mexicains d'origine; peut-être une tradition confuse leur a-t-elle transmis le souvenir des cruautés que les Espagnols ont jadis exercées contre eux: cette opinion ne s'appuie que sur des bases bien légères: on con-

çoit difficilement que les Indiens, pour se soustraire au fer de leurs bourreaux, aient franchi d'aussi vastes distances; on conçoit plus difficilement encore que des faits historiques qui appartiennent à une époque aussi reculée aient pu se perpétuer dans leur mémoire.

Ce qu'il y a de plus probable, et le penchant des Indiens au vol autorise cette idée, c'est que des navires européens auront exercé des vengeances trop sévères en représailles de quelque insulte ou de quelque surprise dont ils auront eu à se plaindre. Il est possible aussi que quelques uns, après avoir accueilli les Indiens avec l'apparence de l'amitié, aient voulu leur enlever leurs pelleteries par violence.

Quel que soit le motif qui anime les Indiens contre nous, il faut nécessairement en conclure que ces peuples ont un caractère de dissimulation et de barbarie contre lequel il faut se tenir constamment en garde. Toujours en guerre les uns avec les autres, ils considèrent comme ennemi tout homme qui n'appartient pas à leur tribu; tout objet qu'ils peuvent se procurer par force ou par adresse est, à leurs yeux, une acquisition légitime. Leurs attaques, même en plein jour, ne sont pas à mépriser,

surtout dans les parages où nous nous trouvions. Les tribus de Cami-Cha-Ouar et de Skat-Cou-Lana, qui peut-être n'en forment qu'une seule, sous un même chef, sont populeuses et très aguerries. Ces Indiens sont pourvus de lances et de poignards, fabriqués avec habileté, et de leurs échanges ils ont retiré beaucoup de fusils et de munitions dont ils se servent aussi bien que nous.

Je ne saurais trop recommander aux navigateurs d'employer, dans leurs expéditions sur les côtes nord-ouest de l'Amérique des bâtiments qui ne soient pas moindres de deux cents tonneaux et qui en imposent par leur masse. Il faut que ces bâtiments soient assez élevés de bord pour que les Indiens, debout sur leurs pirogues, ne puissent rien voir de ce qui se passe dans l'intérieur. Les Indiens n'entreprennent jamais rien s'ils ne sont assurés du succès; l'esprit d'ordre et de surveillance fait un bon effet sur eux. Il est inutile d'ajouter que le bâtiment doit être bien approvisionné d'armes et de canons.

Dans la nuit qui suivit notre désastre, les naturels attachèrent des chiens au pied des arbres et près du rivage; ils s'imaginaient sans

doute que nous serions effrayés par les hurlements de ces animaux.

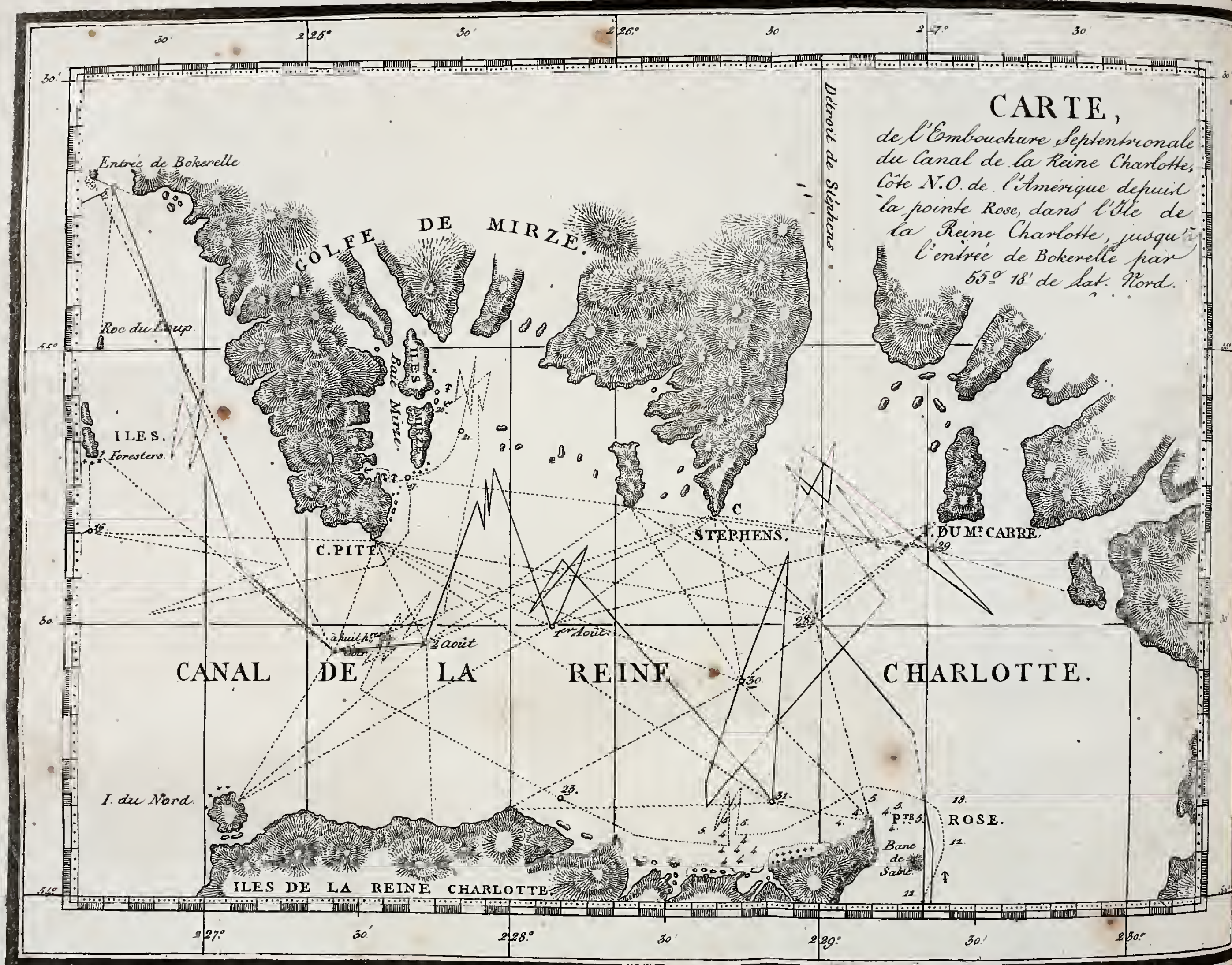
Le 15, au point du jour, nous rendîmes les derniers devoirs à notre malheureux compagnon. En ce moment, une très grande pirogue, que montaient vingt hommes, venant du côté du sud et allant au nord, passa devant nous, mais à la distance d'une portée de canon. Lorsque les Indiens nous eurent dépassés, ils entonnèrent leurs chants de guerre, sur quoi un coup de canon fut tiré sur eux ; le boulet tomba si près de la pirogue que l'eau rejaillit au milieu. Cette correction fit cesser les chants ; les Indiens pagayèrent au large.

A six heures, nous étions en dehors des îles ; nous gouvernâmes à l'est nord-est, et nord-est. A midi, j'observai 53° de latitude ; alors l'île au Bois-Mort restait à l'ouest sud-ouest, douze milles de l'est ; la pointe sud de la baie de Hugas, reconnaissable par deux mondrains qui la dominent, au sud un quart sud-est, dix-huit à vingt milles de distance ; des terres basses et unies, ouest un quart nord-ouest 5° nord, ce qui place cette baie, que les Indiens nomment Skat-Cou-Lana, et que je nommai baie des Assassins, sur ce même parallèle, c'est-à-dire par 53°

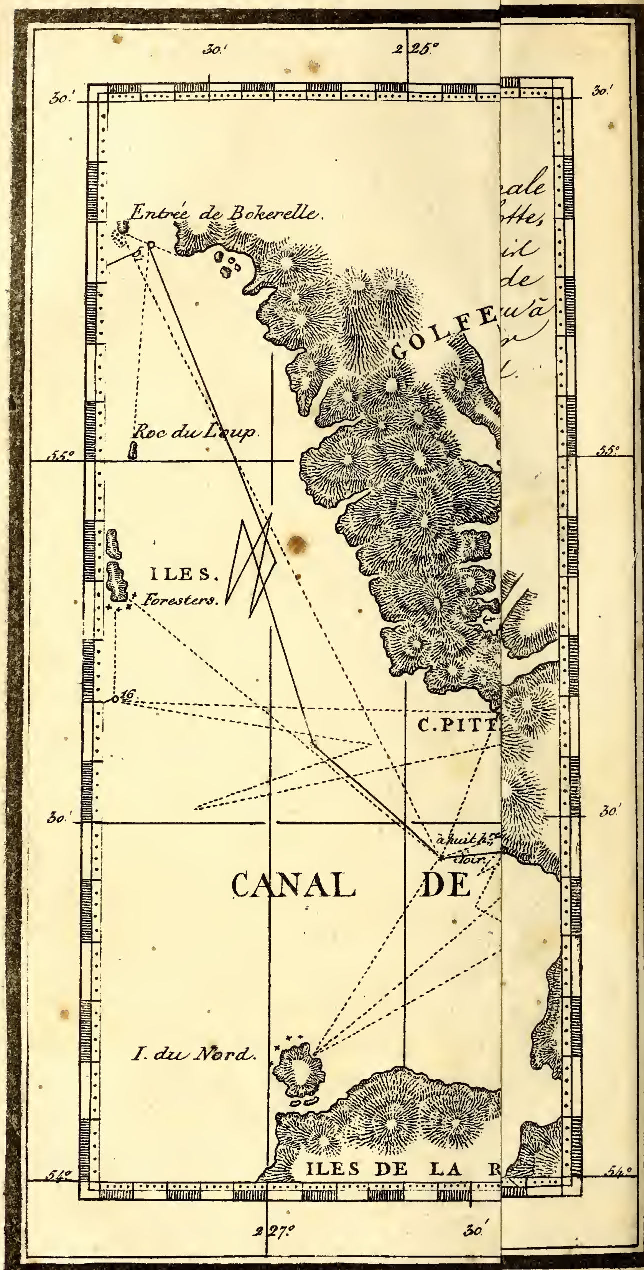
de latitude nord. Au coucher du soleil, je relevai les terres les plus nord à l'ouest nord-ouest, les plus sud au sud, et le village de Skat-Cou-Lana, à l'ouest sud-ouest, quatre lieues de distance. Le lendemain 16, à dix heures, relevant les îles qui sont à l'est de la pointe de Skat-Cou-Lana, à l'ouest sud-ouest, nous aperçûmes un autre village à peu de distance en dedans de cette pointe qui est aussi celle du sud de la baie de Cami-Cha-Ouar. A midi, un cap, appartenant à l'autre côté du détroit, se montra dans le nord-est ; j'observai alors 53° 4′ de latitude. A deux heures, nous donnâmes dans la baie, en prolongeant la côte du nord à un quart de mille de distance. Après avoir doublé une petite île plate, couverte d'arbres secs, qui se trouve à un mille en dedans de la pointe du nord, nous reconnûmes que la mer se retirait dans les terres, sur la droite, et formait une crique assez profonde. La sonde, de vingt-cinq à trente brasses, en dedans de l'île, diminuait à mesure que le bâtiment avançait à l'ouest, vers le fond du havre. A un mille de distance, à l'ouest de l'île, vis-à-vis la crique, nous laissâmes tomber l'ancre par seize brasses sur un fond de vase molle, à cinq cents toises au plus

du rivage le plus rapproché, lequel nous restait au nord de ce point ; l'extrémité nord de l'entrée de la baie, à l'est un quart nord-est ; celle du sud, au sud-est un quart est et demi est ; les îles qui sont à l'est du village de Skat-Cou-Lana, depuis le sud-est un quart est jusqu'à l'est sud-est, et une ouverture au fond de la baie à l'ouest un quart sud-ouest 5° sud.

Dans l'après-midi, nous ne vîmes qu'une pirogue, montée par quatre Indiens, qui était partie du village situé sur la pointe du sud de la baie, en dedans de Skat-Cou-Lana; elle avait filé le long de la côte sud de la baie. Après un grand circuit, les Indiens avaient pris terre derrière une petite île qui nous restait à l'ouest ; ils y étaient restés à peu près pendant une heure, dans l'intention sans doute d'observer notre marche. Ils reprirent ensuite leur route, et la continuèrent vers le fond de la baie, en soufflant dans une conque. Lorsqu'ils eurent achevé leur tournée, ils revinrent prendre position derrière la petite île.



Longitude Orientale de Greenwich.


30.'
2 25.°
30.'
55.°
30.'
54.°
2 27.°
Entrée de Bokerelle.
Roc du Loup.
ILES.
Foresters.
16.
GOLFE
C. PITT
à huit h.res soir.
CANAL DE
I. du Nord.
ILES DE LA R
th. de G. Engelman

CHAPITRE II.

Continuation de l'île de la reine Charlotte. — Baies. — Iles. — Rochers. — Relations qui paraissent exister entre les Indiens sur une grande étendue de côtes. — Défiance de ceux-ci envers les étrangers. — Skiet-Kis. — Idées nouvelles sur des îles qu'on aurait considérées comme continent. — Tourbillon. — Cap Stéphens. — Cap Pitt. — Naturels forcés de s'expatrier. — Iles Foresters. — Rocher du Loup. — Détroit de Bokerelle.

La baie dans laquelle nous venions d'entrer gît ouest un quart sud-ouest et est un quart nord-est, ayant environ cinq milles de profondeur et un de largeur, dans l'endroit le moins large; elle est située par 53° 4′ de latitude nord. L'entrée en est facile et le fond d'excellente tenue; on y est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux d'est un quart sud-est. A l'est de la pointe du nord se trouvent plusieurs rochers, dont les plus éloignés, à un mille et demi de la côte, ne paraissent qu'à moitié flot; les autres, en dedans, ne se découvrent jamais. Dans toute la longueur de la baie, à environ trois quarts

de mille de la côte du sud, la mer est couverte de goémons d'une espèce qu'on peut appeler gigantesque; leurs rameaux surnagent au loin à la surface de l'eau, et leurs pieds sont attachés au fond de la mer à une grande profondeur : tout me porte à croire qu'ils reposent sur un fond de rocher. Les vaisseaux ont cependant assez de place pour louvoyer entre cette barrière et la côte du nord. En général, cette baie est la plus belle que nous eussions reconnue depuis notre arrivée à l'île de la reine Charlotte.

De notre mouillage, nous apercevions quatre villages, l'un sur la côte du nord, par le travers de la petite île qui nous restait à l'ouest, et les trois autres sur celle du sud, dont deux à l'entrée et l'autre au fond de la baie. A en juger par le mouvement qui se manifesta parmi les Indiens et par le nombre de ceux qui circulaient à nos yeux, il faut croire qu'il y a plusieurs autres villages situés en dedans des trois enfoncements que l'on apercevait à l'extrémité des terres.

Les montagnes, qui depuis le cap James ont leurs bases baignées par les eaux de la mer, changent tout-à-coup de direction sur

le côté sud de cette baie ; elles s'éloignent de la mer, et se prolongent à l'ouest sud-ouest dans l'intérieur de l'île. La partie du nord est régulière et basse, et s'étend sans obstacle et sans variation vers cette aire de vent.

Le 17, n'ayant été abordés par aucune pirogue, nous mîmes à la voile, et, après avoir dépassé la pointe du nord, nous gouvernâmes au nord-est. Au coucher du soleil, les terres les plus en vue nous restaient à l'ouest nord-ouest, quinze milles de distance ; les plus sud, au sud-ouest un quart sud, à vingt-quatre ou trente milles ; les terres de l'autre côté du détroit, depuis le nord-est jusqu'au nord et le milieu de la baie de Cami-Cha-Ouar, au sud-ouest un quart ouest, à six milles. Depuis la pointe nord de cette baie jusqu'au point qui fut relevé à l'ouest nord-ouest, quinze à dix-huit milles de distance, le rivage n'offre que des dunes de sable blanc, et les terres intérieures sont régulières et plates. A trois milles au large, la sonde rapporta du sable fin par quinze et vingt brasses ; la profondeur diminue insensiblement, en se rapprochant de la côte. Lorsque la mer est calme, cette disposition peut être utile aux bâtiments ; ils

conserveraient leurs positions, en mouillant, et éviteraient d'être drossés au sud-est par les courants, qui agissent ici avec beaucoup de rapidité. A minuit, l'étoile polaire me donna 53° 6′ de latitude. Le 18, à quatre heures du matin, tandis que nous gouvernions à l'ouest, le milieu de l'entrée de Cami-Cha-Ouar nous restait au sud-ouest. A onze heures, nous mouillâmes à trois milles des terres les plus proches, les terres les plus au sud, au sud-est un quart sud, et les plus au nord, au nord-ouest un quart ouest. Le 19, à neuf heures et demie, nous jetâmes l'ancre, la pointe de Skat-Cou-Lana nous restant au sud sud-est 5° est; les terres plus au nord, très peu élevées et d'une étendue considérable, au nord-ouest 5° ouest, et la pointe est de Skiet-Kis, à l'ouest 5° sud, à trois milles de distance. Entre dix et onze heures, le résultat de plusieurs hauteurs me donna 53° 15′ de latitude. A six heures du soir, nous laissâmes de nouveau tomber l'ancre, les terres les plus au nord nous restant au nord un quart nord-ouest, la pointe de Skat-Cou-Lana au sud sud-est, les terres les plus sud, à toute vue, au sud-est un quart est 5° sud, et la pointe est de Skiet-Kis, à l'ouest,

trois milles de distance. Le 20, à neuf heures et demie, relevant la pointe est de la baie de Skiet-Kis, au sud-ouest, à trois milles de distance, la sonde ne rapportait que cinq brasses, et la profondeur diminuait, en avançant à l'ouest un quart nord-ouest; nous ne trouvâmes bientôt plus que trois brasses, et ce fond se maintint sans variation jusqu'au moment où une petite île ronde se montra, située derrière une pointe, au fond de la baie. L'île et cette pointe, l'une par l'autre, ainsi que le sommet d'une montagne de l'intérieur, qui se termine en deux pics très saillants, nous restaient au sud 5° ouest, et la pointe est de l'entrée, au sud-est un quart est. Alors la sonde donna tout-à-coup douze brasses, et cette profondeur augmenta même, à mesure que nous avançâmes au sud vers le fond de la baie, où paraissait un village à l'ouest de deux petites îles. A midi, le calme nous força de mouiller par vingt-une brasses, fond de vase. La pointe est d'entrée, qui est très basse, et de sable pur, nous restait à l'est un quart nord-est, six milles de distance; l'île Ronde, située au fond de la baie, à moitié cachée par la pointe la plus méridionale du côté est de la baie, au sud un quart sud-

ouest six milles de distance; un village, au sud-ouest un quart sud, quatre milles; et la pointe la plus nord du côté ouest de la baie, au nord-ouest un quart nord, douze milles de distance.

Au fond de cette baie, comme au fond de toutes celles que nous venions de visiter, on remarque des embranchements qui probablement partagent en diverses sections la masse que l'on ne connaît encore que sous le nom collectif d'île de la reine Charlotte. Il est possible que les naturels communiquent entre eux, en naviguant sur les canaux plus ou moins profonds qui sillonnent cette côte.

Quand nous eûmes doublé le banc sur lequel nous n'avions trouvé que trois brasses d'eau, une pirogue vint à notre rencontre, mais seulement pour nous reconnaître. Aussitôt qu'elle eut rempli sa mission, elle revira brusquement de bord, et s'éloigna en toute hâte vers le village, dont l'apparence était considérable. A trois heures, une pirogue entra dans la baie par la pointe de l'est. Dès qu'elle eut été aperçue du village, une autre partit à sa rencontre; et, après s'être arrêtées quelques minutes l'une auprès de l'autre, elles se rendirent ensemble

au village, en serrant, pour nous éviter, les bords de la côte sud de la baie. Toutes ces manœuvres devaient nous donner à penser qu'il n'y avait plus de communication à espérer entre les naturels et nous; cependant, à cinq heures, deux pirogues partirent du village et se dirigèrent vers le navire, l'une montée de deux Indiens, l'autre de dix, parmi lesquels deux enfants. Ils montrèrent beaucoup de défiance et de timidité, ce qui contrastait avec les traits durs et féroces de leur physionomie. On leur témoigna beaucoup de bienveillance et de douceur; le lendemain un plus grand nombre vint provoquer des échanges.

Nous levâmes l'ancre à la faveur d'une brise du nord nord-ouest pour nous rapprocher du village. Après avoir passé entre les deux îles qui se trouvent au-devant, à midi nous mouillâmes, par dix-huit brasses, entre celle qui est le plus au nord et le village, dont nous n'étions qu'à un demi-mille de distance. Le village de Skiet-Kis nous restait au sud-ouest; l'île la plus sud devant ce village, au sud-est un quart est; la plus nord, à l'est un quart sud-est; la pointe orientale de l'entrée de la baie, à l'est nord-est; une pointe du côté ouest de la baie, au nord un quart

nord-ouest, et l'île Ronde, qui est tout-à-fait au fond de la baie, au sud 5° est.

Beaucoup de pirogues étaient halées sur le sable jusqu'au pied des cabanes; d'autres plus grandes étaient remisées sous des arbres touffus.

A notre apparition, un grand tumulte eut lieu dans toute la peuplade; les allées et les venues des habitants, leur disparition totale pendant quelques minutes, leur retour subit en plus grand nombre, leurs cris, leurs hurlements, les coups de fusil tirés dans les bois, tout annonçait une grande anxiété. Selon toute apparence, ils redoutaient, en punition des événements de Skat-Cou-Lana, une exécution dans le genre de celle qu'avait opérée le capitaine Mourre. Les liens qui paraissent exister entre ces diverses tribus, peut-être même, ainsi que je l'ai dit, leur réunion sous les lois d'un même chef, et plus encore leur conduite précédente, toujours inquiète et craintive, démontrent évidemment qu'ils avaient eu connaissance de ce qui s'était passé, et qu'ils s'attendaient à voir retomber sur leur village le poids de notre vengeance. Nous continuâmes à vaquer aux manœuvres du mouillage; on feignit

de ne pas s'apercevoir du trouble qui les agitait, et même on leur prodigua des signes de bienveillance et d'amitié. Au bout de quelques heures, nos procédés produisirent un bon effet; l'agitation se calma, et deux pirogues, montées par deux Indiens, s'approchèrent du vaisseau. L'accueil qu'ils reçurent rassura leurs compatriotes; beaucoup d'autres nous apportèrent des peaux de loutres, et feignirent avec nous la plus grande confiance.

Sur les cinq heures et demie, une très grande pirogue, montée par une vingtaine d'Indiens, tous armés de lances et quelques uns de fusils, entra par la branche ouest du fond de la baie; les habitants du village se précipitèrent en foule à sa rencontre, poussant de grands cris et des hurlements. Les pirogues qui entouraient le vaisseau nous quittèrent immédiatement, et se portèrent en toute hâte du même côté; les unes et les autres se rendirent ensuite au village avec toute la joie d'un triomphe, et le bruit s'éteignit. Un conseil se forma sur la plage, composé de la peuplade réunie autour des Indiens qui venaient d'arriver. Un quart d'heure après, deux hommes se détachèrent et vinrent nous annoncer que le

grand personnage qu'on avait le bonheur de posséder était le chef de Skiet-Kis.

Le 22, à une heure du matin, après avoir fait sept à huit milles au nord un quart nord-est, la sonde, qui venait de donner quinze brasses, n'en rapporta plus que deux. Ce banc de sable part de la pointe est de la baie dont il embrasse toute l'ouverture, en s'étendant au nord-ouest : nous eûmes le bonheur de ne pas toucher. Après un court intervalle nous retrouvâmes trois, quatre, cinq, six et sept brasses, et cette profondeur alla toujours en augmentant à mesure que nous nous éloignions de la côte.

A midi, j'observai 53° 31′ de latitude; les terres les plus nord de l'île de la reine Charlotte, très basses, nous restant à l'ouest nord-ouest, dix lieues de distance; les deux pics du fond de la baie de Skiet-Kis, au sud-ouest un quart sud, et les terres de la partie est du détroit, depuis le nord nord-est jusqu'à l'est. A quatre heures, nous n'étions qu'à douze milles de cette côte, qui nous parut hachée, divisée, aride et peu saine. Au coucher du soleil, l'île de la reine Charlotte nous restait depuis le nord-ouest un quart nord jusqu'au sud sud-est 5° est.

Le 23, à midi, nous étions à trois milles

de la pointe nord de l'entrée de Skiet-Kis, qui nous restait au sud-ouest un quart ouest; la sonde ne rapportait en ce moment que sept brasses fond de sable. Le 24, à midi, nous relevâmes les deux îles situées au-devant du village de Skiet - Kis et l'île Ronde du fond de la baie dans la même direction, sud un quart sud-est, 5° est et la pointe du nord de la baie, à l'ouest sud-ouest, trois milles de distance : la sonde rapporta vingt-cinq brasses.

Le 25, au soleil levant, les deux pics de Skiet-Kis furent relevés au sud sud-ouest, huit lieues de distance; les terres les plus nord de l'île de la reine Charlotte au nord-ouest, aussi à huit lieues de distance.

A six heures et demie du soir, nous trouvant à huit milles des terres de la partie est du détroit, nous aperçûmes devant nous, à un mille et demi, deux rochers très peu élevés au-dessus de la mer. Le temps, toujours brumeux, ne me donna qu'une vue imparfaite du pays; je distinguai seulement quelques fragments d'îles basses, couvertes d'arbres, et dont le sol, reposant sur le roc vif, s'élevait brusquement en falaises perpendiculaires qui paraissaient blanchâtres.

Le 26, à une heure du matin, quoique le temps fût encore sombre, nous aperçûmes l'île de la reine Charlotte. Sur les dix heures, l'horizon s'étant éclairci, nous revîmes les mêmes objets qui la veille nous avaient obligés de changer de direction : un groupe de petites îles et de rochers, à six ou huit milles de distance d'une île plus considérable placée à l'est, et presque tous au niveau de la mer. A midi, ce groupe nous restait à l'est : j'observai 53° 53′ de latitude, ce qui le place au nord nord-est du compas, 45′ ou environ de distance de la pointe sud de Skiet-Kis.

Plusieurs ouvertures profondes sur la côte, de ce côté, me persuadèrent que ce qu'on a pris jusqu'ici pour le continent n'est autre chose qu'un groupe considérable d'îles plus ou moins grandes, et qu'entre elles, ainsi qu'en ce que comprend l'île de la reine Charlotte, il se trouve des passages plus ou moins capables de favoriser la navigation : elles sont posées dans une direction au nord-ouest et au sud-est, et forment la côte ou limite orientale du détroit, ne laissant entre elles et l'île de la reine Charlotte qu'une distance d'environ quinze lieues dans l'endroit le plus resserré de ce même détroit.

Au coucher du soleil, la terre de la reine Charlotte se montra dans le nord-ouest un quart ouest, vingt-quatre milles de distance; sa forme en pointe et son peu d'élévation me donnèrent à juger que c'était la Pointe-aux-Bois, située à environ douze ou treize lieues au nord de la pointe sud de Skiet-Kis. Entre cette partie de l'île de la reine Charlotte et la côte est du détroit on trouve, à moitié chenal, le fond à vingt-cinq et trente brasses, lequel va diminuant en approchant de l'une et l'autre rives.

Le 27, au jour, la Pointe-aux-Bois fut relevée au nord-ouest un quart nord, à dix-huit milles de distance. Nous mouillâmes par huit brasses, fond de sable, à douze milles de l'île de la reine Charlotte, et à dix-huit ou vingt de la Pointe-aux-Bois, qui nous restait au nord-ouest un quart nord 5° nord. Par une double hauteur prise avant midi, j'observai 53° 57′ de latitude; la hauteur méridienne me donna le même résultat. Le 28, au lever du soleil, nous vîmes distinctement la Pointe-aux-Bois, au sud-ouest un quart sud, à quatre milles de distance, et une pointe de l'île de la reine Charlotte à l'ouest un quart nord-ouest, aussi

à quatre ou cinq milles : ces deux pointes se communiquent par une plage de sable blanc, presque au niveau de la mer. Les terres de l'intérieur nous parurent très plates, ne laissant apercevoir qu'un seul monticule, très rapproché à l'ouest de la Pointe-aux-Bois : sa forme est celle d'un coin de mire, dont la plus haute partie fait face au septentrion.

Ayant laissé la pointe la plus nord et deux pointes, à l'ouest de nous, nous observâmes que la mer, fort unie et tranquille partout ailleurs, était extrêmement agitée dans un espace d'environ cinquante toises de circonférence, à une très petite distance devant nous. Nous laissâmes arriver, afin de l'éviter ; dans ce moment la sonde rapportait dix brasses ; la Pointe-aux-Bois nous restait au sud un quart sud-ouest, huit à neuf milles de distance, et la Pointe-Rose, nord-ouest un quart ouest, même distance. Nous fîmes le tour de ce tourbillon sans reconnaître la cause à laquelle on pouvait l'attribuer ; peut-être est-il l'effet résultant de la rencontre de deux courants opposés. Il n'y avait aucun indice de rochers ou de battures.

Nous continuâmes de gouverner au nord-ouest un quart nord 5° nord. A midi, j'ob-

servai 54° 31′ de latitude; la Pointe-Rose me restant au sud sud-est 5° est, vingt milles de distance; un morne sur la côte nord du détroit, qui tourne ici à l'ouest, et qui est le cap Stéphens, à l'ouest nord-ouest, vingt milles de distance; une montagne, au nord nord-est, quinze milles de distance; et, entre ces deux objets, au nord-ouest un quart nord, un enfoncement si profond que l'horizon seul en borne la vue; à l'est nord-est, nous avions d'autres terres en vue.

En avançant au nord, je reconnus que le cap Stéphens termine au sud une chaîne de montagnes très élevées, dont les cimes étaient couvertes de neige; les côtes est et ouest de ce cap sont partout escarpées. A droite du cap se trouve le détroit de Stéphens, dont l'enfoncement est considérable; on ne peut apercevoir les terres qui le bornent. Les terres dont nous étions le plus rapprochés ne présentaient aux yeux que des sapins de petite taille, et d'autres arbres aussi disgraciés de la nature.

Au coucher du soleil, le cap Stéphens me restait à l'ouest sud-ouest, 5° ouest, et les terres les plus est, à l'est un quart nord-est, à quinze milles environ de distance d'une île assez éle-

vée. Les falaises de cette île semblaient être perpendiculaires à la mer, et son sommet égal à son niveau : je lui donnai le nom de Mont-Carré.

Le 29, au lever du soleil, nous vîmes bien distinctement le cap Pitt : cette pointe, extrêmement élevée, termine l'extrémité méridionale d'une chaîne de montagnes qui paraît s'avancer dans le nord. Le cap Pitt forme la côte la plus occidentale, du côté du nord, du détroit de la reine Charlotte, compris entre lui et l'île de ce nom : il nous restait à l'ouest, un quart sud-ouest, quarante-cinq milles de distance, et celui de Stéphens, au nord nord-ouest, à dix ou douze milles. Le milieu du détroit de Stéphens nous apparaissait en même temps au nord.

A dix heures, ayant fait deux lieues en dedans du golfe de Stéphens, assez près de la côte de l'ouest du Mont-Carré, nous reconnûmes qu'un nombre prodigieux de petites îles se prolongeaient de la partie nord de l'île du Mont-Carré dans la direction de l'ouest nord-ouest, et allaient se réunir à une terre élevée qui paraissait, dans le nord, servir de limite à la côte est de ce détroit.

Quoique le temps fût très beau, nous n'eûmes aucun indice qui donnât lieu de croire que cette côte fût habitée; aucun oiseau de terre ni de mer ne se montra à nos regards, aucun bruit ne vint frapper nos oreilles: dans ce morne silence de la nature, il semblait que chacun se trouvât comme anéanti.

A midi, notre latitude étant de 54° 38′, le cap Stéphens fut relevé à l'ouest sud-ouest 3° sud, vingt-quatre milles de distance; et les terres les plus est, à l'est un quart nord-est, à quinze milles. Le bâtiment ne se trouvait alors qu'à deux milles de la pointe sud-ouest de l'île de Mont-Carré. Le vent ayant augmenté, nous prîmes la bordée du sud sud-ouest, à l'effet de nous élever en louvoyant, pour sortir enfin de ce détroit, dans lequel, depuis vingt-cinq jours, nous avions eu constamment à lutter contre les vents d'ouest et les courants.

Sur les sept heures, la brume s'étant dissipée, nous pûmes distinguer l'île de la reine Charlotte depuis l'ouest sud-ouest jusqu'à l'est un quart nord-est; nous découvrîmes même une ouverture, semblable à l'embouchure d'une rivière, qui nous restait au sud, environ quatre à cinq milles de distance. Le 30, à six heures,

nous étions à la distance de douze milles du cap Stéphens. A neuf heures, nous revîmes l'île de la reine Charlotte, qui, à midi, se prolongeait depuis le sud-ouest 5° ouest jusqu'au sud-est; tandis que le Mont-Carré se montrait au nord nord-est, et que l'extrémité sud du cap Stéphens se présentait au nord-ouest un quart nord. Une observation me donna 54° 24′ de latitude. Au coucher du soleil, le cap Pitt nous restait ouest un quart sud-ouest 5° 36′ sud; le cap Stéphens, ouest, 9′ de distance; le Mont-Carré, nord-est un quart nord, 15′ de distance; et le milieu du détroit de Stéphens, au nord un quart nord-ouest 5° ouest.

Le 31, au jour, l'île de la reine Charlotte se montrait devant nous; à sept heures, la Pointe-Rose, formant l'extrémité orientale de l'île, nous apparut dans l'est 5° nord, et à douze milles de distance: dans le même temps, le cap Stéphens fut relevé au nord-ouest, un quart nord, à peu près à trente milles. A dix heures, nous revîmes l'enfoncement remarqué la veille, et nous le rapprochâmes jusqu'à trois milles de distance; mais la sonde n'ayant alors rapporté que quatre brasses, nous revirâmes au nord. Cependant une colonne de fumée

qui fut aperçue dans l'intérieur nous fit changer de direction. J'allai avec le canot reconnaître si le mouillage était praticable; mais je me trouvai bientôt au milieu de goémons qui reposaient sur un fond de rochers, au-dessus desquels il n'y avait que quatre, trois et deux brasses : ces rochers étaient entremêlés de manière à barrer complètement le passage de la baie; quelques pointes paraissaient même à fleur d'eau.

Dans cette partie, le pays est généralement plat jusqu'à une grande étendue dans les terres. Au sud-ouest de la Pointe-Rose, on découvre, à environ quatre milles de distance dans l'intérieur, un monticule de forme ronde : c'est l'unique objet sur lequel l'œil puisse reposer. C'est le même dont j'ai parlé le 28, me trouvant à l'est de la Pointe-aux-Bois : dans cette autre position, il ressemble à un coin de mire.

Sur les trois heures et demie, je relevai le cap Pitt au nord-ouest un quart ouest, et celui de Stéphens au nord-ouest un quart nord 5° nord. Le lendemain, 1er août, trompés par une brume épaisse, nous étions si près de l'île de la reine Charlotte, que nous n'eûmes que le temps nécessaire pour virer de bord. A

six heures, la côte se prolongeait du sud sud-ouest au sud-est, quatre milles de distance. A midi, j'observai 54′ 30″ de latitude; le cap Pitt me restait alors à l'ouest 5° sud, dix-huit milles de distance, et celui de Stéphens nord-est 5° nord, à seize milles environ. A quatre heures, le vent avait déjà beaucoup faibli; ayant continué notre bordée au nord depuis midi, nous craignîmes d'être surpris par un calme plat dans le golfe de Mirze où nous étions, et qui se trouve entre les deux caps dont je viens de parler, et d'y être ballottés par des courants sans direction fixe. Depuis le nord jusqu'à l'est, nous voyions des pointes de rochers disséminées çà et là, et élevées de deux à trois pieds au-dessus des flots: il pouvait s'en trouver d'autres qui ne paraissaient pas; nous virâmes en conséquence au sud, relevant le cap Pitt à l'ouest un quart nord-ouest, quatre lieues de distance.

A quatre heures et demie, nous aperçûmes une pirogue sous voile, venant de la côte est du cap Pitt, et se dirigeant vers le vaisseau. Des dix insulaires qu'elle portait, quatre montèrent sur le pont: ils nous dirent qu'il y avait une baie, située à quelques milles au

nord, très commode pour le mouillage; que nous y serions bien accueillis, et que nous y trouverions beaucoup de pelleteries. Nos objets d'échange, en baguettes de cuivre et en coupons de drap bleu, ne leur inspirèrent que du dédain; ils demandèrent des fusils et des munitions : sur notre réponse négative, ils nous quittèrent. Deux d'entre eux nous prièrent de les laisser à bord, et de les transporter sur la côte plus au nord : ils nous firent entendre qu'ils étaient originaires de l'île de la reine Charlotte; que leur tribu occupait un canton nommé Clouster; qu'ils avaient été constamment exposés aux injustes agressions des habitants de Cami-Cha-Ouar; que, pour s'y soustraire, la tribu tout entière avait pris le parti de changer de résidence, en passant de l'autre côté du détroit.

Au coucher du soleil, le cap Pitt me restait au nord-ouest un quart ouest, à dix-huit milles de distance; le cap Stéphens, nord-est un quart nord, trente milles de distance, et l'île de la reineCharlotte, depuis le sud sud-ouest jusqu'au sud sud-est, aussi à trente milles.

Ayant viré au nord-ouest jusqu'à onze heures, nous découvrîmes, à travers la brume et par

le bossoir de stribord, une petite île plate qui n'était qu'à une très faible distance : c'était l'une de celles situées au nord-ouest, qui se trouve à l'ouest du cap Stéphens.

Le 2, à midi, la hauteur méridienne me donna 54° 28′ de latitude; le cap Pitt me restait en ce moment au nord-ouest 5° ouest, quinze milles de distance; l'île du Nord, à l'extrémité occidentale de celle de la reine Charlotte, au sud sud-ouest, et une partie de celle de la reine Charlotte elle-même au sud sud-est.

Sur les huit heures du soir, par un temps serein, nous découvrîmes la côte occidentale du cap Pitt, laquelle nous parut aussi escarpée que celle de l'est; elle se prolongeait à notre égard au nord-ouest demi-ouest. Un autre cap, que je supposai être celui de l'ouest de l'entrée de Bokerelle, se montrait en même temps au nord-ouest un quart ouest, à une grande distance. Je relevai alors le cap Pitt au nord 5° ouest, douze milles de distance; le cap Stéphens, au nord-est, quarante-cinq milles de distance; les petites îles Foresters, situées à l'ouest du cap Pitt, à l'ouest nord-ouest, vingt-quatre milles de distance, et l'extrémité ouest de l'île du nord de la reine Charlotte, au

sud un quart sud-ouest, à vingt-quatre milles.

A huit heures, nous gouvernâmes au nord-ouest un quart ouest pour passer entre les îles Foresters et la côte ouest du cap Pitt, qui nous parut très saine, tâchant de conserver une distance plus rapprochée de celle-ci que des îles, qui à minuit nous restaient au sud-ouest un quart ouest. Nous attendîmes le jour pour doubler le rocher du Loup, que nous savions exister à peu près au nord de ces îles, mais dont nous ne connaissions pas exactement la position ni les distances.

Le 3, à trois heures du matin, ayant repris la route au nord-ouest 5° ouest, nous marchâmes avec une vitesse de sept à huit nœuds par heure, refoulant un courant d'èbe qui portait avec rapidité au sud, direction de la côte. Nous eûmes connaissance du rocher du Loup, qui se montrait dans l'ouest, à environ deux milles de distance. Il gît au nord nord-ouest des îles Foresters, à environ six milles. Ce rocher est plat et peu élevé au-dessus de la surface de l'eau.

Les îles Foresters sont d'une moyenne élévation; elles ne peuvent être aperçues qu'à sept ou huit lieues de distance; on doit se gar-

der d'approcher de trop près leur extrémité méridionale, qui est bordée, à plus d'une encablure de distance, par un banc de rochers submergés.

En prolongeant la côte occidentale du cap Pitt, qui est très saine, et que nous aurions pu ranger à une portée de pistolet, nous vîmes plusieurs coupures assez profondes pour former de petites baies. Cette côte est, ainsi que je l'ai déjà dit, formée par de hautes montagnes, dont les sommets couverts d'arbres s'étendent depuis le cap Pitt jusqu'à l'entrée du détroit de Bokerelle. A sept heures et demie, relevant le roc du Loup au sud-est un quart sud, l'entrée de Bokerelle nous restait au nord-ouest un quart nord 5° nord. A huit heures, nous étions au milieu de cette entrée, et par conséquent nous avions à l'est et à l'ouest les deux caps qui la forment, également éloignés de nous, chacun de deux milles, ce qui lui donne quatre milles d'ouverture.

Le reste de cette journée et celle du 4, le gros temps nous força de gagner le large. Le 5, ayant rallié la terre, à cinq heures nous découvrîmes le cap ouest de l'entrée de Bokerelle, au nord-est, à six milles de distance, et peu

après, dans le sud-est, les îles Foresters, à quinze ou dix-huit milles. A midi, nous parvînmes à moitié canal des deux caps d'entrée de Bokerelle, à peu près au même point où nous nous étions trouvés le 3, environ à deux milles de celui de l'ouest, au sud duquel sont quelques rochers submergés; il nous restait ouest sud-ouest, à deux milles de celui de l'est, qui répondait à la même aire de vent. Dans cette position le rocher du Loup fut relevé au sud sud-est, à dix-huit milles de distance: une bonne observation me donna, dans le même temps, 55° 18′ de latitude, qui est celle de l'entrée de Bokerelle. Nous gouvernâmes au nord nord-ouest, direction des côtes des deux côtés, pour entrer dans une baie spacieuse qui se présentait devant nous.

Le cap ouest de Bokerelle est remarquable par quatre ou cinq petits îlots de différentes formes et hauteurs, qui se trouvent à son extrémité, et qui sont entourés, jusqu'à un quart de mille au large, de rochers couverts d'eau sur lesquels la mer vient briser avec violence. A partir de ce cap, le côté ouest du canal est sain et accore dans toute sa longueur, qui est de sept à huit milles depuis l'entrée jusqu'au

fond de la baie. Dans cet endroit, la côte est interrompue par une ouverture qui peut avoir un mille et demi de largeur, et en dedans de laquelle se trouve un havre de trois milles de profondeur, dont la direction est ouest nord-ouest. On aperçoit, à peu près aux deux tiers de cette ouverture du côté du nord, un rocher submergé en grande partie. Ce havre est entouré de montagnes très élevées; de sa pointe nord, la côte semble courir au nord nord-est l'espace de six milles, avec quelques interruptions cependant, car, à peu près à moitié de cette longueur, on trouve un autre enfoncement qui s'étend au nord-ouest un quart ouest, et dont l'ouverture peut avoir deux tiers de mille de largeur. Suivant toujours le prolongement de cette côte, on rencontre à environ trois milles au-delà de cette seconde baie, au nord nord-est, et presque à l'est de la pointe qui la termine, une petite île dont l'extrémité méridionale est entourée de rochers à fleur d'eau. Non loin d'elle, dans la direction du nord-est, on en découvre une autre plus considérable, dont le centre est très élevé, mais dont les côtes est et ouest viennent en pente douce se perdre dans la mer.

Il n'est pas impossible que les bâtiments

trouvent un passage entre ces îles ; derrière la dernière, nous aperçûmes dans le nord une baie dont la largeur et la profondeur paraissent considérables. La côte orientale est aussi haute et aussi perpendiculaire que celle de l'ouest; elle court, comme elle, depuis le cap est de l'entrée au nord nord-ouest 3° ou 4° ouest. Dans toute sa longueur, qui est d'environ sept milles et demi, un navire peut sans danger virer de bord, beaupré sur terre ; tout ce qui peut inquiéter est apparent. A l'endroit où elle se termine pour prendre une direction orientale, se trouvent de petits îlots à l'ouest desquels sont des rochers découverts ; quoique entre ces rochers et les îlots la mer paraisse offrir un passage, je ne crois pas qu'il soit prudent de s'y aventurer.

A trois milles et demi de la pointe est d'entrée, et à pareille distance au sud des petites îles et rochers dont je viens de parler, se trouve une baie assez profonde, courant au nord-est : au milieu de son entrée, qui a environ cinq quarts de mille de largeur, on distingue aisément un rocher que la mer recouvre quand elle est haute. En avançant, nous reconnûmes que des rochers cachés sous l'eau bordaient la

pointe méridionale de cette baie; il serait de la dernière imprudence de la ranger de trop près, soit à l'entrée, soit à la sortie. Avant d'arriver à sa hauteur, entre elle et le cap est, on rencontre un petit rocher assez élevé, situé à la distance d'environ un demi-quart de mille de la côte. Au dedans de la baie, on distingue un îlot du côté du sud.

Après avoir doublé les îlots et les rochers qui terminent la côte de l'est au nord, nous suivîmes sa nouvelle direction, et gouvernâmes sans dévier au nord-est un quart nord.

A trois milles et un quart de distance des îlots, se présenta par le travers une nouvelle baie, qui nous restait au sud-est. A peu près vers les deux tiers de son enfoncement, on aperçoit des têtes de rochers un peu élevées au-dessus du niveau de la mer. A la pointe orientale de son entrée, se trouve un petit îlot. Elle est ouverte aux vents du nord-ouest et du nord; la sonde rapporte trente-cinq brasses, à un demi-mille du rivage. Peu d'instants après avoir dépassé cette baie, nous nous trouvâmes au nord d'un autre enfoncement, et au sud sud-est de deux petites îles dont nous n'étions qu'à un mille de distance. A l'entrée, la sonde rap-

porte trente-cinq brasses, à une encablure de terre. Nous passâmes entre les îles et la baie, rangeant celle-ci de plus près pour éviter les bancs de roches dont les îles sont entourées à un quart de mille de distance : notre route se faisait alors au nord-est un quart nord. Après un mille et demi de marche, nous découvrîmes au sud une troisième baie, qui paraissait terminée par une plage de sable; mais ayant en même temps reconnu une chaîne de rochers découverts sur sa pointe occidentale, et qui se prolongeaient à un mille de distance dans le nord-ouest, nous prîmes la route du nord, pour en faire le tour. La côte tourne au sud-est ; à environ un mille à l'est nord-est de celle que nous venions de dépasser, il s'en présente une autre de meilleure apparence, et qui n'est ouverte qu'aux vents de nord-est, qui, dans la saison où nous étions, se font sentir rarement. A cinq heures et demie, nous laissâmes tomber l'ancre par quinze brasses, sur un fond de sable et de bonne tenue.

Pendant nos dernières bordées nous remarquâmes une profonde ouverture qui se prolonge assez avant vers l'est sud-est pour que la vue ne découvre aucune terre à l'horizon. Ce fait

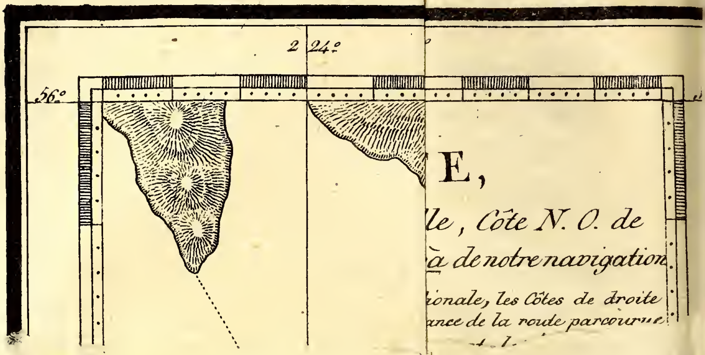
inattendu me fortifia dans la persuasion que ce petit bras de mer communique au golfe de Mirze, d'où il faudrait conclure que nous avions fait les deux tiers du tour d'une île dont le cap Pitt forme l'extrémité méridionale.

Du mouillage, la pointe est de l'entrée de la baie nous restait au nord-est un quart est 5° est; celle de l'ouest au nord-ouest, et notre distance la plus rapprochée de la côte qui nous restait au sud-ouest, d'une encablure et demie; une grande île, située en dehors à quatre milles de distance, fermait entièrement l'ouverture de la baie.



Longitude Orientale de Greenwich.

Lith de G. Engelmann.


2 24.°
56.°
E,
le, Côte N. O. de
à de notre navigation
ionale, les Côtes de droite
ance de la roude parcourue

CHAPITRE III.

Continuation. — Banc de Saumons. — Baie des Bons-Enfants. — Bons procédés des Indiens ; leurs femmes ; leur adresse. — Épitaphe du capitaine Neubury. — Tremblement de terre. — Ile du milieu. — Canal bordé de rochers de cent toises de hauteur. — Navigation aventureuse. — Fin de l'ascension au nord. — Retour. — Baie de Tate-Hy. — Nouvelles visites d'Indiens. — — Village d'Iakas. — Village de Stiet-Kis dont on a parlé et où l'on trouve d'autres habitants. — Observations à ce sujet. — Bonhomie et générosité d'une famille. — Cami-Cha-Ouar et Skat-Cou-Lana. — Respect des meurtriers pour la tombe de leur victime.

Avant que nous eussions jeté l'ancre, plusieurs pirogues nous avaient accostés, portant chacune deux ou trois Indiens ; leurs gestes et leurs procédés annonçaient plus de franchise et d'aménité que parmi les peuplades que nous avions rencontrées jusqu'à ce moment. Ils accueillirent avec beaucoup de bienveillance les deux hommes que nous avions à notre bord. Ils nous demandèrent, ainsi que les autres, de la poudre et des fusils; mais, après quelques

pourparlers, ils se contentèrent, en échange de leurs pelleteries, des articles que nous avions à leur offrir.

Cette côte abonde tellement en saumons que mon canot s'engagea sur un banc de ces poissons, et que je le crus échoué. Un saumon de deux pieds de longueur nous coûtait deux aiguilles; il en fallait quatre pour ceux de quatre pieds, et six pour les saumons plus forts. La négociation relative aux aiguilles regardait spécialement les femmes; elles s'en servaient avec assez d'adresse.

Les femmes ont le teint légèrement basané; à cela près, elles ressemblent assez aux Européennes; leur grâce et leur gentillesse ne sont pas sans charmes; et même nos matelots ne les eussent pas regardées avec indifférence, sans le dégoût que doit inspirer leur malpropreté. L'espèce d'écuelle qu'elles portent, ainsi que les autres Indiennes, suspendue à la lèvre inférieure, effrayait les plus audacieux.

Dans l'une des pirogues était une planche servant de banquette aux Indiens; sur cette planche on avait écrit, en grosses lettres moulées, l'épitaphe suivante: « *In memory of* » *cap. N. Elias Neubury, who departed his life in*

» *the year* 1795, *july the* 10, 35 *yeards adge* (1).» Aucun de nous n'avait entendu parler du capitaine Neubury; je m'y pris de toute manière pour obtenir des Indiens quelques éclaircissements : mes tentatives furent inutiles; ils ne me comprenaient pas, et, à leur égard, j'étais dans le même embarras. Il est probable que la mort de cet officier a été naturelle, puisque les gens de son équipage ont pu lui élever une tombe. La conduite des naturels avec nous, si différente de celle des autres Indiens, démontre d'ailleurs qu'ils n'ont pas de mauvaises dispositions contre les Européens. En reconnaissance de leurs bons procédés, j'appelai l'endroit de notre mouillage la baie des Bons-Enfants.

Pendant notre séjour, le flot porta régulièrement au nord et le jusant au sud, avec une rapidité de trois milles à l'heure, dans l'une et l'autre direction. Je tire de ce fait une nouvelle conjecture que ces côtes appartiennent à des îles et non au continent, et qu'il y a au nord et au sud des canaux de communication. Dans

(1) « En mémoire du capitaine Elias Neubury, qui quitta la vie le 10 juillet 1795, à l'âge de 35 ans. »

les syzygies, la mer montait de douze pieds; elle était pleine à midi trois quarts.

Dans la journée du 6, sur les dix heures du soir, nous ressentîmes très distinctement à bord le choc d'un tremblement de terre qui dura environ deux minutes; le bâtiment éprouva des frémissements assez semblables à ceux qu'occasione la foudre lorsqu'elle éclate à peu de distance des mâts et sans causer d'avarie.

Le 12, à neuf heures du matin, nous appareillâmes avec l'intention de nous rendre à un village que les Indiens nomment Co-âke, et qui, d'après leur indication, devait nous rester au nord; nous passâmes au vent de la grande île, qui, de notre mouillage, formait les limites de l'horizon. Je donnai à cette île le nom d'île du Milieu, parcequ'elle est placée à peu près au milieu d'un bassin qui, d'après mon estime, peut avoir de trente-six à quarante milles de circonférence; l'ayant doublée sur les deux heures, nous nous portâmes au nord nord-ouest pour entrer dans la branche du nord qui est ouverte dans cette aire de vent; mais, peu après, nous découvrîmes un nouvel embranchement de canal à l'ouest nord-est; nous serrâmes le vent pour en approcher dans cette direction,

et nous eûmes à passer entre plusieurs îlots et rochers.

A six heures du soir, le bâtiment mouilla par treize brasses sur un fond de vase. Cette position nous plaçait à six milles de la pointe ouest de l'île du Milieu, qui nous restait à l'est un quart sud-est ; à deux milles de la pointe sud d'une île assez grande qui nous restait depuis l'est jusqu'à l'ouest nord-ouest, et à un demi-mille des terres les plus proches, dont les extrémités étaient relevées depuis le sud sud-est jusqu'à l'ouest un quart nord-ouest. Entre ces deux dernières aires de vent, c'est-à-dire à l'ouest un quart nord-ouest 5° nord, était ouvert un canal long et étroit dont l'embouchure occidentale semblait arriver à la mer ; nous étions à douze milles de la baie des Bons-Enfants, qui nous restait au sud-est.

Le 13, au jour, j'allai reconnaître le canal, qui nous restait à l'ouest un quart nord-ouest 5° nord, et j'y pénétrai fort avant : il est obstrué partout d'une infinité d'îlots et de rochers découverts entre lesquels la mer a constamment de treize à vingt-quatre brasses de profondeur. Les côtes très resserrées qui bordent ce petit bras de mer sont formées de rochers

de granit nus, qui s'élèvent perpendiculairement des deux côtés à quatre-vingt-dix et cent toises, et ont quelquefois plus de hauteur. Ces énormes masses s'étendent, sans interruption sensible, sur toute la longueur du canal, qui n'est pas moindre de cinq à six milles, sur une largeur d'un mille au plus. La couleur gris foncé de ces rochers, mouillés par la pluie, qui tombait en abondance, jetait sur l'eau des masses d'ombres si noires et si compactes qu'il était impossible de signaler la présence des rochers. Dans cette hideuse solitude, ni la voix de l'homme, ni le chant des oiseaux, ni même les ébats des poissons, ne troublent l'éternel silence qui semble y régner; le rapprochement et la prodigieuse hauteur des côtes, qui resserrent et bornent la vue entre deux murailles gigantesques, les rochers qui, de toutes parts, et dans des directions diverses, menacent le navigateur, tout concourt à inspirer la tristesse et l'effroi.

Les vents d'est devenaient de plus en plus frais, et le ciel se couvrait de sombres nuages. Nous donnâmes, vent arrière, et avec peu de voiles, dans le canal, mais en nous faisant précéder, à un quart de mille de distance, par le

canot du haut duquel un officier intelligent sondait, d'une minute à l'autre ; nous avançâmes à l'ouest nord-ouest. A cinq heures, nous étions entre deux îlots, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, à une distance d'à peu près un mille, dans l'intérieur du canal, qui, dans cet endroit, a tout au plus un quart de mille de largeur : la sonde rapportait dix-neuf brasses, fond de vase. Ayant remarqué que la côte ouest est bordée de pointes de rochers, nous prîmes le parti de ranger celle de l'est, qui nous parut beaucoup plus saine. A la moitié du canal, que l'élévation des falaises rendait extrêmement sombre, l'air était aussi sonore qu'il aurait pu l'être dans un appartement construit à dessein de réfléchir la vibration des sons.

A sept heures et demie, nous aperçûmes une petite île devant nous ; on se rapprocha de la rive gauche, et bientôt après nous entrâmes dans une très grande baie dont l'enfoncement se porte au nord. Nous continuâmes de marcher à l'ouest nord-ouest vers une ouverture qui paraissait dans cette partie, et que nous présumions devoir donner dans la mer : nous en découvrîmes deux autres qui y donnent également, l'une au sud, l'autre au sud-ouest ; mais elles sont encom-

brées d'îlots et de rochers, et paraissent longues et étroites. A onze heures, nous donnâmes dans celle sur laquelle nous avions gouverné depuis notre sortie du canal, et nous ne tardâmes pas à nous trouver au milieu de quelques petites îles et d'une multitude de rochers, dont les uns s'élevaient au-dessus du niveau de la mer, et un beaucoup plus grand nombre restaient cachés au-dessous; nous en poursuivîmes les détours avec une témérité qui ne peut s'expliquer que par la crainte où nous étions de périr, corps et biens, si nous eussions ralenti nos efforts. A midi, nous arrivâmes enfin sans accident à la pleine mer.

Nous gouvernâmes à l'ouest sud-ouest pour doubler un rocher solitaire qui nous restait au sud-ouest un quart nord-ouest. Après l'avoir dépassé, à moins d'un mille de distance au sud, nous fîmes route vers l'ouest, pour doubler une île qui nous restait au sud; nous distinguâmes dans l'ouest nord-ouest une terre isolée et élevée qui nous restait à environ douze milles de distance.

Ici se termine notre ascension au nord. La saison était trop avancée pour naviguer dans des latitudes plus élevées; les fatigues que l'é-

quipage avait essuyées, le défaut de vivres que n'avait pu suppléer l'achat de quelques poissons, nous faisaient une loi de penser au retour, qui fut en effet résolu.

Le 14 août, à onze heures, le cap ouest de l'entrée de Bokerelle se montra dans le nord nord-est, dix à douze milles de distance, et les îles Foresters, à l'est sud-est, à dix-huit milles. A midi, la brume, qui se dissipa, nous laissa entrevoir les deux caps de Bokerelle, l'un par l'autre, à l'est, et les îles Foresters à l'est sud-est 5° sud; au coucher du soleil, le milieu de l'entrée de Bokerelle nous restait au nord un quart nord-est, quinze milles de distance, et les îles Foresters au sud-est, neuf à dix milles. Le 15, au jour, les îles Foresters nous restaient au sud-est un quart est 5° est; nous gouvernâmes au sud-est un quart sud, dans l'intention de les doubler. A midi, j'observai 54° 40′; je relevai les îles Foresters au nord nord-ouest 3° ouest, huit à neuf milles de distance, et le cap Pitt, à l'est nord-est 3° nord, à vingt-quatre milles.

Dans l'intention de visiter une seconde fois le golfe de Mirze, nous suivîmes le parallèle de ce cap, mais un calme nous força de pren-

dre la bordée du sud. Au coucher du soleil, nous étions à douze milles du cap Pitt, qui nous restait au nord-est, à quinze milles des îles Foresters, que nous relevions à l'ouest un quart nord-ouest, quatre à cinq milles de distance des plus proches terres. Le 16, à huit heures et demie, nous avions le cap Pitt au nord, à trois milles de distance, et à neuf nous étions dans le golfe.

A onze heures, nous eûmes la vue d'un village situé dans un enfoncement, à environ six milles au nord du cap Pitt, au-devant duquel on découvrait une plage de sable. Aucune pirogue ne se montra; je pensai que ce pouvait être le village de Tatascou. A midi, j'observai 54° 46′ de latitude, et relevai le cap Pitt au sud, quatre milles de distance, et l'extrémité sud d'une île peu distante à l'ouest du cap Stéphens, qui était la terre la plus en vue, à l'ouest nord-est, à vingt-un milles.

Nous louvoyâmes pour approcher de cette petite baie qui nous paraissait sûre, poussant nos bordées jusqu'à une portée de fusil de terre; mais ne trouvant pas de fond avec une ligne de soixante brasses, à six heures nous prîmes le large.

Deux pirogues nous atteignirentà sept heures ; les Indiens qui les montaient ne nous donnèrent aucun renseignement sur le village dont ils sortaient ni sur celui qu'on leur montrait dans l'enfoncement.

A huit heures du soir, nous jetâmes l'ancre, par vingt-trois brasses, à une encablure plus au nord que celle dont nous étions partis deux heures auparavant. Je relevai l'entrée de la baie de Mirze à l'est nord-est, trois à quatre milles de distance ; les îles et les rochers qui se trouvent en dedans et au nord du cap Pitt, au sud-ouest, deux milles de distance ; l'entrée de Tatascou, ouest un quart sud-ouest ; et une autre ouverture où se trouve probablement un village qu'on nous avait précédemment désigné sous le nom de Tate-hy, à l'ouest, à un mille de distance, et à six ou sept du cap Pitt.

Le lendemain, je reconnus la baie de Tatehy ; son entrée n'a pas plus d'un demi-quart de mille d'ouverture ; elle est un peu plus large en dedans, et peut avoir au milieu au moins un mille et demi d'étendue; entre les deux pointes d'entrée, la sonde rapporta treize, douze et onze brasses, qui diminuèrent, en avançant, de onze à dix, neuf, huit, sept et six. En dedans de

la pointe sud d'entrée, dans un enfoncement, est une excellente aiguade. La direction de cette baie est ouest sud-ouest; elle n'est ouverte qu'au vent d'est; les côtes extrêmement boisées qui la bordent sont formées par des montagnes élevées, dont l'inclinaison n'excède pas 45° de la base au sommet.

Nous mouillâmes dans cette baie, à deux heures de l'après-midi, par sept brasses et demie, fond de vase, à une encablure de la côte du sud, la pointe d'entrée de ce côté à l'est 5° sud; celle du nord, qui est formée par un rocher toujours découvert, est nord-est, 5° nord; le fond de la baie, ouest un quart sud-ouest; le cap sud de la partie orientale de la baie de Mirze me restant à l'est nord-est, à quatre milles de distance; et la pointe sud de l'île, qui est à l'ouest du cap Stéphens, à l'est nord-est 5° est, à vingt-quatre à vingt-cinq milles.

A quatre heures, plusieurs grandes pirogues arrivèrent à l'entrée de la baie; leur marche, en avançant vers nous, fut très lente, et même, à une certaine distance, elles s'arrêtèrent tout court. Nous cherchâmes à rassurer les Indiens par des signes de bienveillance; pendant dix minutes, ils restèrent immobiles et silencieux.

Une des pirogues fit enfin un mouvement vers nous : parmi les hommes qui la montaient, était un des chefs du pays, nommé Skaye, qui nous observait, un coude appuyé sur le bord de la pirogue, la tête penchée et soutenue par ses mains, dont en même temps il se cachait la moitié du visage. Il nous aborda, et, nous montrant ses peaux de loutre, il demanda en échange des fusils et de la poudre. Nos divers articles ne le tentèrent pas ; cependant il monta sur le pont, qu'il parcourut dans tous les sens, examinant avec une extrême attention tout ce qui frappait ses regards. Nos opérations terminées, il rentra dans sa pirogue, et nous assura que si nous voulions séjourner quelques jours dans la baie, il préviendrait de notre arrivée les chefs de Squil-gui-dy, Kao, Eltazy et Koma. Le lendemain, à huit heures et demie, Skaye revint à bord ; il nous dit que les tribus dont il nous avait parlé la veille, ainsi que celles de Tatascou, Tate-hy, et autres villages voisins, s'étaient enfoncées dans l'intérieur des terres, pour aller à la pêche du saumon.

Le 20, à huit heures, nous appareillâmes avec l'intention de nous arrêter auprès du village d'Iakas, où les Indiens nous avaient dit, à

notre premier passage, que nous trouverions beaucoup de pelleteries. Nous gouvernâmes à l'est un quart nord-est 5° est, pour doubler la pointe ou cap sud de la baie de Mirze. Après avoir doublé plusieurs rochers qui entourent la pointe de Mirze, nous gouvernâmes au nord, vis-à-vis le village d'Iakas, situé au fond de la baie. Nous étions dès lors abrités par la chaîne de montagnes élevées qui, partant du cap Mirze, se prolonge fort avant dans le nord. Nous ne tardâmes point à voir s'élever une colonne de fumée dans le nord nord-ouest, à environ douze milles de distance. A cinq heures, nous n'étions qu'à un demi-mille de la côte ouest de la baie; mais, ne trouvant pas de fond avec une ligne de soixante-dix brasses, nous reprîmes le large. Le 21, nous laissâmes tomber l'ancre à l'est sud-est de deux petites îles dont nous n'étions tout au plus qu'à un quart de mille de distance; nous nous trouvions à deux milles et demi en dedans de plusieurs rochers qui s'étendent de l'une à l'autre pointe d'entrée de la baie, mais assez éloignés les uns des autres pour laisser entre eux des passages faciles. A huit heures, nous louvoyâmes pour remonter au nord vers

l'endroit où, la veille au soir, nous avions aperçu la colonne de fumée ; mais ayant fait peu de progrès, nous retournâmes à notre mouillage.

Dans une ouverture assez large à l'ouest des deux petites îles, je trouvai partout un fond de roche par dix, neuf et huit brasses ; l'entrée en avait donné treize, dix-huit, quinze, vingt et vingt-deux. Je ne vis point la fin de cette ouverture, qui court à l'ouest, et je la regardai comme un canal de séparation entre les deux îles.

Le 23, à huit heures, après différentes bordées entre la baie et l'île de la reine Charlotte, nous prolongeâmes la côte à l'est sud-est, à trois milles de distance ; nous y découvrions plusieurs enfoncements, mais aucun indice ne nous fit croire qu'il y eût des habitants. A trois heures, nous nous trouvâmes par le travers de la baie que j'avais sondée le 31 juillet précédent : nous approchâmes des nappes de goémons qui en occupent une partie, mais la vue de quelques pointes de rochers nous engagea à prendre le large. A quatre heures, nous laissâmes arriver à l'est un quart nord-est 5° nord, pour la pointe Rose, la plus

orientale de l'île. A huit heures, la relevant à l'ouest, trois milles de distance, nous eûmes fond par cinq brasses; on gouverna ensuite au sud-est un quart est, avec l'intention de s'arrêter le lendemain au village de Skiet-Kis. En effet, le 24, à huit heures, ce village nous restait au sud, douze ou quinze milles de distance. A neuf heures, nous eûmes connaissance d'un rocher d'autant plus dangereux qu'il ne marque pas à la mer haute : il gît directement quinze milles au nord de l'île la plus reculée au fond de la baie, et à laquelle j'ai donné, à cause de sa forme, le nom d'île Ronde, et à trois milles de la côte ouest de la baie : à l'est du navire, la sonde ne rapportait que deux brasses. La passe que nous choisîmes rapportait de trois à trois brasses et un quart; cette profondeur augmenta tout-à-coup à vingt brasses, dès que nous eûmes franchi la barre qui s'étend d'une pointe à l'autre de l'entrée de la baie. A midi, nous vînmes mouiller par vingt brasses, fond de vase, entre les deux îles situées en face du village de Skiet-Kis.

Ce jour et le lendemain, nous reçûmes la visite de plusieurs pirogues; il est remarquable qu'elles ne portaient aucun des Indiens

que nous avions vus à notre premier passage.

Cette circonstance paraîtra peu importante en elle-même; elle contribue toutefois à m'affermir dans cette idée, que l'île de la reine Charlotte est plus peuplée qu'on ne croit; elle me donne ici l'occasion de rappeler ce que j'ai déjà dit, que toutes les terres qui présentent l'apparence de côtes, depuis le détroit de Juan de Fuca jusqu'à l'entrée de Bokerelle, espace d'environ cent quatre-vingt-dix lieues de longueur, sont un vaste archipel que coupe une multitude de canaux; que la masse entière de ce que nous nommons l'île de la reine Charlotte se compose d'un groupe d'îles, étroitement serrées les unes contre les autres. Le prolongement sans fin des canaux, au milieu des hachures de terres, est une preuve qui vient à l'appui de mon assertion; l'instabilité et la rapidité des courants en est une autre non moins positive. Dans mon système, les collines et même les montagnes qu'on aperçoit en prolongeant le rivage du côté de l'est n'appartiennent pas au continent, mais aux terrains insulaires que baigne l'Océan.

L'existence de ces canaux établit entre les indigènes des communications simples et

journalières ; nous avons déjà vu que la nouvelle des événements qui les intéressaient les uns et les autres se propageait en peu de temps et à de grandes distances. La présence d'autres individus sur le même point où peu de temps auparavant nous avions passé démontre la facilité des relations ; c'est un fait qu'on n'observerait pas ou qui serait bien rare sur les plages d'un continent.

Nos échanges eurent lieu avec ordre et loyauté, et de part et d'autre nous n'eûmes aucune plainte à former.

Au moment où nous faisions nos préparatifs de départ, j'aperçus une pirogue qui s'était avancée jusque sous le beaupré ; elle était montée par une femme et trois jeunes Indiens qui regardaient avec beaucoup d'attention le câble rentrant par l'écubier : je leur fis signe d'accoster et de nous aider à le hisser plus promptement ; ils obéirent de suite à mon invitation, et, croyant nous être utiles, ils embrassèrent le câble et cherchèrent à le soulever, mais au premier effort leur faible nacelle s'enfonça sous eux ; ils reconnurent l'inutilité et même le danger de leur zèle. Au lieu d'avoir quelque ressentiment de la petite perfidie que je leur avais

faite, ils se mirent à rire, et me témoignèrent, par des gestes énergiques, leur regret de ne pouvoir me rendre service ; je leur répondis, de mon côté, par des signes d'amitié, et je les remerciai de leur complaisance. Ils accostèrent de nouveau, et l'un d'eux jeta à mes pieds une queue de loutre : je ne voulus pas être vaincu en générosité ; n'ayant sur moi que mon couteau, je le leur présentai ; mais, sur l'injonction de la mère, la pirogue s'éloigna rapidement, se dirigeant vers la côte.

Quelques instants après, la même pirogue fut aperçue, revenant du village ; elle s'arrêta à une certaine distance ; aussitôt que je me fus montré sur le pont, elle s'approcha du navire : la femme était accompagnée de ses trois compagnons ; elle me montra, ainsi que les jeunes Indiens, une très belle peau de loutre, et me fit entendre qu'elle était pour moi, et qu'on me priait de l'accepter. J'avoue que je fus attendri d'un procédé aussi délicat ; je crus me tirer d'affaire, en offrant de payer la peau de loutre, à la manière accoutumée ; mes instances furent vaines ; leurs signes, leurs cris, tout m'annonçait un présent purement gratuit. Les offi-

ciers du vaisseau me pressèrent de céder, et j'acceptai la peau de loutre.

Dans un chapitre précédent, j'ai examiné les causes d'irritation qui se manifestent trop souvent entre les indiens et les navigateurs. Le fait que je rapporte vient à l'appui de mon opinion, que la violence aura été employée quelquefois à l'égard des peuplades du nord; qu'on aura voulu leur enlever par force ou par surprise les objets qu'ils apportaient en échange, et que le souvenir de ces actes injustes a provoqué des représailles contre les étrangers qui ont succédé aux auteurs de ces délits. Parmi les Indiens, il est quelques peuplades qui ont un caractère prononcé de perfidie et de férocité, conséquence nécessaire de leur ignorance et de l'état de barbarie où ils sont réduits; il en est beaucoup d'autres dont les mœurs sont douces et les intentions bienveillantes. Plus d'une fois je me suis trouvé à terre entouré d'une foule d'Indiens; j'étais sans armes, sans aucun moyen de résistance, et jamais ils n'ont abusé de ma situation. Je dois dire que ma conduite à leur égard a toujours été circonspecte et amicale; j'ai mis dans mes relations avec eux de la droiture et de la loyauté. Ma

conviction est qu'avec un système uniforme de douceur et d'équité, les navigateurs apaiseraient les inimitiés et ramèneraient les esprits des Indiens, qui peut-être ont plus de bon sens et de perspicacité qu'on ne l'imagine.

Le 26, à neuf heures du matin, nous avions dépassé le banc de sable par trois brasses; cette profondeur augmente insensiblement à mesure qu'on s'en éloigne. Nous gouvernâmes à l'est un quart nord-est pour nous mettre en dehors des rochers qui s'étendent au large de la pointe sud de la baie. A onze heures, nous nous dirigeâmes au sud-est un quart sud, sur la pointe nord de Cami-Cha-Ouar. A midi, elle se montrait devant nous à treize ou quatorze milles de distance; à sept heures, nous étions à deux milles de ce point, que nous relevions au sud sud-ouest, et nous mouillâmes par treize brasses. Le rocher qui se trouve à l'est de la pointe nous restait au sud, deux milles de distance, et la pointe sud de Skiet-Kis, au nord-ouest un quart nord.

Le 27, à neuf heures, relevant au sud, à un demi-mille de distance, le village de Skat-Cou-Lana, et le rocher à l'est de la pointe nord de Cami-Cha-Ouar, au nord nord-est, deux

milles de distance, nous laissâmes tomber l'ancre, par un fond de vingt brasses.

Une pirogue partit du village, montée par huit Indiens robustes et absolument nus. A une certaine distance, ils suspendirent leur marche, et nous examinèrent avec attention; ils firent ensuite, à plusieurs reprises et silencieusement, le tour du navire; ils s'arrêtèrent enfin, et l'un d'eux nous demanda, d'un ton farouche, si nous venions pour traiter avec eux: sur notre réponse affirmative, ils rebroussèrent chemin, sans faire aucun signe, sans dire une seule parole. Après leur rentrée au village, deux nouvelles pirogues se dirigèrent vers nous, mais au même instant le vent nous força d'appareiller.

Notre extrême rapprochement de la côte, des îlots et des rochers qui s'étendent au large, rendaient notre situation très inquiétante ; à l'aide d'habiles manœuvres, nous eûmes le bonheur de doubler le dernier rocher, ou, pour mieux dire, le plus éloigné à l'est de la pointe de Skat-Cou-Lana.

A six heures, nous revînmes prendre mouillage en dedans de la pointe nord de la baie, sur un fond de dix-huit brasses : cette

pointe nous restait à l'est sud-est, demi-mille de distance, et la pointe du sud, ou de Skat-Cou-Lana, au sud-est, quatre milles de distance.

Dans la soirée, quatre pirogues nous accostèrent; parmi les hommes qui les montaient, je reconnus plusieurs habitants du village de Skat-Cou-Lana. Ils agirent à notre égard comme s'il ne s'était rien passé entre eux et nous; ils ne témoignèrent ni crainte, ni repentir, ni inquiétude : il y avait de l'audace dans leur fait, de venir se livrer eux-mêmes à notre vengeance; de notre côté, nous feignîmes de ne les avoir jamais vus.

Le 28, les échanges continuèrent. Dans la matinée du 29, accompagné de six hommes bien armés, je descendis au rivage, et je visitai la tombe du matelot dont nous avions eu à déplorer la perte. Ce simple monument de nos regrets avait été respecté par les insulaires. Je voulus m'avancer dans l'intérieur du pays, mais la rencontre d'un squelette humain dont la tête avait été enlevée et qui gisait étendu sur l'herbe, et les souvenirs que me rappelait cette odieuse contrée, me firent changer de résolution; je retournai au navire.

Le 30, aucune pirogue ne vint à nous. Le

vent s'étant fixé à l'ouest, nous appareillâmes ; mais les courants d'èbe sur la pointe du sud de l'anse, près de laquelle nous nous étions placés pour nous mettre à l'abri des vents, nous forcèrent à mouiller de nouveau. Tout occupés que nous étions à nos manœuvres, nous observâmes que plus de cent Indiens s'étaient rendus, par différents détours, dans les bois voisins, et qu'ils épiaient tous nos mouvements, sans doute avec le projet de nous attaquer, si le vaisseau avait le malheur d'échouer sur la côte.

Le 31, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, le cap au sud-est un quart est, pour sortir de l'anse et de la baie. A deux milles en dehors, cinq grosses pirogues, marchant à force de rames vers le nord, passèrent devant nous : elles ne portaient que des armes ; peut-être allaient-elles en expédition contre quelques malheureuses tribus.

A midi, le milieu de l'entrée de Cami-Cha-Ouar nous restait à l'ouest nord-ouest, cinq milles de distance. Les vents légers nous réduisirent à la nécessité de nous faire touer par le canot pour doubler les îles et rochers qui sont à l'est de la pointe de Skat-Cou-Lana ; à

trois heures, nous étions parvenus à les éviter.

Le 1er septembre, au lever du soleil, le village de Hugas nous restait au sud sud-est 5° sud, douze à quinze milles de distance, et les plus proches terres à huit ou neuf milles. A dix heures, des Indiens nous accostèrent, et nous vendirent quatre superbes turbots qu'ils venaient de prendre en un endroit où la sonde donna soixante brasses.

Le 2, la brume ne nous permit de voir la terre qu'à cinq heures du soir : la partie en vue était la pointe nord de Hugas, qui nous restait au sud sud-ouest, environ six milles de distance. Le 3, la brume ayant continué, nous n'entrevîmes la terre qu'à neuf heures, au sud-ouest un quart ouest, environ neuf milles de distance. A onze heures, nous relevâmes le village de Hugas dans le sud sud-ouest, à quinze milles de distance. La mauvaise apparence du temps nous engagea à fuir la côte; au large, nous relevâmes la pointe sud de ce havre au sud, à six milles, et la pointe de l'île qui est au nord-ouest du village; à l'ouest un quart sud-ouest, même distance. Le 4, à six heures, nous relevâmes la pointe sud de Hugas, depuis le nord-ouest un quart nord,

à vingt-quatre milles, jusqu'au sud-est un quart sud, dix-huit milles de distance. Le temps s'étant remis au beau, nous laissâmes arriver au sud un quart sud-est; et, à onze heures, nous laissâmes tomber l'ancre à peu près dans le lieu de notre station précédente. Aucune pirogue ne se présenta.

Le 5, quelques naturels nous firent visite; ils comprirent notre surprise de ne pas les voir paraître en plus grand nombre, et nous expliquèrent que la plus grande partie des habitants s'étaient retirés dans l'intérieur des terres. Nous fûmes réduits à des conjectures sur la cause de cette retraite; il faut l'attribuer à la rigueur de l'hiver qui déjà commençait à se faire sentir, ou à la pêche des saumons qui, à cette époque, remontent en foule dans les canaux de cette côte.

Dans l'après-midi, cinq à six autres pirogues nous apportèrent du poisson frais, et des baies assez ressemblantes à nos groseilles de la grosse espèce. Le 6, quelques Indiens nous vendirent soixante turbots pesant de vingt à soixante livres. Le 7 et le 8 n'offrirent rien de remarquable. Le 9, à neuf heures, nous étions hors de la baie, gouvernant, avec grands frais, au sud-est un quart est; à midi, nous relevâmes

la grande île du milieu de Skil-Ca-Nance au sud sud-ouest, neuf milles de distance. A deux heures nous dirigeâmes notre marche vers ce dernier village, qui est situé au fond de l'anse ; mais le vent ne nous ayant pas permis d'arriver, nous reprîmes le large. Au coucher du soleil, la pointe sud de Hugas restait nord-ouest, à dix-huit milles ; le village de Skil-Ca-Nance, sud-ouest un quart sud, à six milles, et l'île en dehors de la pointe est de la baie, au sud-est un quart sud, aussi à six milles. Le 10, nous donnâmes dans la baie : trois pirogues passèrent très près du bâtiment, mais sans s'arrêter. Le vent et le courant nous empêchèrent d'attraper le mouillage ; nous laissâmes arriver, dans l'espoir qu'avant la nuit nous pourrions nous rendre à la baie de Cauyers, située à huit ou dix milles plus au sud, et que nous n'avions pu visiter en montant au nord. En sortant de la baie où nous étions, nous gouvernâmes au sud-est un quart est. A midi, nous avions par notre travers de gros rochers à sec qui se trouvent entre les deux baies de Skil-Ca-Nance et de Cauyers, à une distance d'une portée de pistolet de celui qui est le plus au large ; le fond cependant ne se trouva pas

par trente brasses : on continua de serrer le plus possible la côte, tenant le cap au sud sud-ouest. A quatre heures, étant parvenus par le travers de la baie, nous fûmes accostés par des Indiens qui nous dirent qu'il ne restait pas un seul habitant au village de Cauyers. D'après ce rapport, nous laissâmes arriver à l'est un quart sud-est.

Il était temps de nous éloigner de l'île de la reine Charlotte, où nous avions éprouvé tant de fatigues et de dangers.

CHAPITRE IV.

Continuation. — Baie d'Hyaticelle. — Troupeaux de baleines. — Baie des Amis. — Makouina. — Heureux effet du voisinage de la civilisation sur les Indiens. — Cap Mezary. — Cap Blanc. — Cap Mendocin. — L'été succède à l'hiver. — Château des Fées. — Approche de Monterey. — Riches paysages. — Anse du Carmel. — Arrivée à Monterey.

Au coucher du soleil, la pointe sud de Cauyers nous restait à l'ouest, douze à quinze milles de distance; le cap James, au sud-ouest 5° sud, à quinze milles; la plus sud des îles qui l'entourent, au sud sud-ouest, à dix-huit milles; les terres les plus nord en vue, au nord-ouest un quart ouest, trente-huit à quarante milles de distance. De ce relèvement, mon point de départ était de 52° 3′ de latitude et 229° 35′ de longitude.

Le 11, la mer étant très grosse, nous n'avions qu'une connaissance imparfaite de la côte de l'est du détroit, quoique nous eussions eu plus d'une fois l'occasion de la relever au loin. A trois

heures du matin, nous estimant près de cette côte, nous prîmes la bordée du sud-ouest. A sept heures, la brume et la pluie nous interceptant encore la vue des côtes, j'estimai que, depuis le coucher du soleil de la veille, nous avions parcouru vingt-cinq milles au sud-est un quart sud 4° est, correction faite de dérive et de variation, ce qui à midi nous plaçait par 52° 6′ de latitude et 229° 59′ de longitude.

Le 12 à midi, la route corrigée me donna 35′ sur le sud sud-est 3° est, ce qui correspondait avec la latitude observée, 51° 36′, et nous plaçait par 230° 23′ de longitude. Dans l'après-midi, ayant lieu de présumer que nous étions à moitié chenal, nous fîmes route à l'est sud-est. Le 13, le temps continua à être mauvais; la route corrigée était l'est, et le chemin fait 9′; j'observai alors 51° 35′ de latitude et 230° 37′ de longitude.

Le 14, à cinq heures, nous distinguâmes les têtes noires de deux rochers qui se montraient au-dessus des flots sous le vent par rapport à nous, depuis l'est jusqu'à l'est nord-est, à deux milles de distance; la brume m'empêcha de les signaler rigoureusement.

Après avoir viré à l'ouest, nous découvrîmes

la terre depuis le nord nord-est jusqu'au nord-est, éloignée d'environ douze milles; nous étions par le travers d'une ouverture ou canal assez considérable, situé au nord du cap Scott, qui se prolongeait dans l'est. A huit heures, nous prîmes la bordée du sud-est, laquelle nous ramena, sur les dix heures, assez près des deux rochers dont j'ai parlé plus haut, et nous revirâmes à l'ouest nord-ouest. A midi, j'observai 51° 13′ de latitude et 231° 40′ de longitude; route corrigée, sud-est un quart est 3° est, chemin quarante-cinq milles.

Le 15, à neuf heures, le temps s'étant éclairci, on força de voiles, afin de doubler avant la nuit la plus ouest des îles Scott, qui se montrait dans le sud-est un quart est, à environ quinze ou dix-huit milles de distance. A midi, la route corrigée des vingt-quatre heures nous valut l'ouest sud-ouest 1° sud; distance parcourue, trente-trois milles; latitude observée, 51°, et longitude 230° 54′. Dans le même instant, l'île relevée à neuf heures me restait au sud-est 5° sud, environ douze milles de distance, ce qui, conformément à mes premières observations, en montant au nord, la place par 50° 48′ 30″ de latitude.

A six heures, l'île la plus ouest de celles de Scott nous restait au nord-est un quart nord, cinq à six milles de distance, et la plus est, à l'est nord-est, vingt-quatre à trente milles de distance. Nous continuâmes la route au sud-est un quart est, jusqu'au coucher du soleil. La plus ouest des îles Scott nous restait alors au nord nord-ouest, dix milles de distance. Le 16, nous revîmes cette île dans le nord-ouest un quart ouest, quinze à dix-huit milles, et les terres les plus sud, à l'est un quart sud-est, à trente ou trente-cinq milles de distance. A midi, l'île nous apparut encore dans le même rhumb, mais à trente milles. La latitude observée se trouvait alors être de 50° 31′ et la longitude de 231° 45′; notre éloignement des plus proches terres n'était plus que de deux milles. Le 17, à midi, le temps étant devenu mauvais depuis la veille, nous ne pûmes avoir de hauteur; l'estime, d'après la route corrigée de vingt-quatre heures, me donnait 50° 11′ de latitude et 229° 27′ de longitude. Le 18, ayant l'espérance d'un meilleur temps, nous fîmes route à l'est un quart sud-est, pour nous rapprocher de la côte. La route sud sud-est 2° est, et dix-neuf milles de chemin parcourus dans les

vingt-quatre heures, me donnèrent 49° 53′ de latitude et 230° 39′ de longitude, à vingt lieues des terres situées sous ce parallèle.

Le 19, à huit heures, la terre se montra dans l'est nord-est, trente-six à quarante milles de distance. A midi, j'observai 49° 25′ de latitude, et, d'après la route est sud-est 5° sud, soixante-douze milles de distance, la longitude était de 232° 16′ de Greenwich. L'ouverture d'une baie, que je crois être celle d'Hyaticelle, nous restait au nord nord-est, trente-six milles de distance : on serra le vent pour en approcher. A six heures, elle nous restait au nord un quart nord-est, dix-huit milles de distance. Le 20, à deux heures, nous reprîmes la route de la terre, qui se représenta devant nous au jour. A midi, j'observai 49° 41′ de latitude nord, ce qui, avec la route corrigée, le nord-est et les vingt-trois milles de chemin que nous avions parcourus dans les vingt-quatre heures, me donna 232° 40′ de longitude. La pointe nord de la baie d'Hyaticelle nous restait au nord nord-est, neuf milles de distance. A deux heures, nous aperçûmes à l'ouverture de cette baie une pirogue dont la direction paraissait être sur Nootka.

Un calme plat nous surprit à six heures, et dura toute la nuit; le silence qui régnait autour de nous ne fut parfois interrompu que par les baleines qui, en troupes nombreuses, jouaient autour du navire, et battaient la mer de leurs énormes queues. Notre présence ne leur causa pas d'effroi; elles s'approchèrent si près des flancs du vaisseau, que l'eau qui s'échappait de leurs évents retombait en pluie sur le pont. Il est possible que la pêche des baleines soit plus fructueuse et offre moins de dangers dans ces parages que dans ceux du Groënland et du Spitzberg, où l'espèce devient rare et d'un accès difficile.

Le 22, au jour, le courant nous avait portés environ à quatre milles au nord-ouest; la latitude estimée me donna 49° 43′, et la longitude 232° 32′; la partie ouest de la Pointe-Boisée me restait alors au nord-ouest un quart ouest 6° ouest, à vingt-quatre milles; les terres les plus sud, à l'est sud-est, à quarante-cinq milles, et la pointe ouest de Nootka, à l'est un quart nord-est, à vingt-quatre milles de distance; les plus proches terres, à quinze milles. Le 23, nous revirâmes vers la terre; à midi, je trouvai 49° 44′ de latitude et 232° 50′ de longitude; l'entrée d'Hya-

ticelle, parsemée de petites îles, me restait au nord-est, et nous étions à six milles des terres les plus proche. Le 24, à midi, j'observai 49° 42′ de latitude et 232° 50′ de longitude; la baie d'Hyaticelle nous restait au nord, dix à douze milles de distance. Le 25, à six heures du matin, la Pointe-Boisée nous restait au nord-ouest, dix-huit milles de distance; les terres les plus sud se montraient à l'est sud-est. A midi, après avoir couru diverses bordées, j'observai 49° 47′ de latitude et 232° 40′ de longitude; dans le même temps, la Pointe-Boisée, seul objet qui fût en vue, se montrait au nord-ouest, à quinze ou dix-huit milles de distance.

La route fut continuée à l'est sud-est, prolongeant la côte à neuf ou douze milles, sans en avoir connaissance. Notre intention était de visiter de nouveau l'anse des Amis. Le 26, à une heure du matin, nous revirâmes au nord nord-est pour nous rapprocher de la terre; à sept heures, nous n'en étions qu'à six milles: nous laissâmes arriver à l'est, et est un quart sud-est, direction de la côte. Au sud de la pointe ouest du Sound de Nootka, la mer était couverte de pelisses d'algues. Nous serrâmes cette pointe le plus près possible, afin d'attra-

per l'entrée du détroit, sur ce même bord. Nous continuâmes d'avancer à travers ces plantes marines : elles se trouvent ordinairement au-dessus des rochers, mais leurs racines y sont implantées à de grandes profondeurs. Nous eûmes la précaution de laisser entre nous et la côte un intervalle de deux milles; mais, parvenus au milieu de ces pelisses, nous éprouvâmes une houle plus précipitée, et peu après nous observâmes qu'à terre et au large, à quelque distance de nous, la mer déferlait légèrement, ce qui nous donna lieu de penser qu'il y avait des rochers cachés sous l'eau, et à une très petite profondeur. Il nous fallut cependant avancer jusqu'à ce que nous eussions doublé le rocher qui nous restait au large : parvenus à son travers, nous gouvernâmes sur stribord, ce qui réussit à nous retirer du milieu de cette foule d'écueils dont le fond est parsemé. Nous rapprochâmes ensuite la côte ouest du Sound; à midi, nous étions à un mille au sud de la pointe de l'anse des Amis. Une bonne observation me donna 49° 34′ de latitude, et 233° 20′ de longitude. Nous laissâmes tomber l'ancre dans l'intérieur du havre par dix brasses, fond de vase molle.

Nous avions besoin de séjourner dans cette baie ; l'équipage demandait un peu de repos, et le bâtiment était en position de réparer ses avaries. Depuis plus d'un an qu'il tenait la mer, les voiles et les gréements avaient beaucoup souffert ; une doublure de six pouces d'épaisseur s'était attachée au fond, ce qui retardait la marche et gênait les évolutions. A cette occasion, je fais observer qu'il y a de l'imprudence à entreprendre un voyage de long cours, tel que celui de la mer du Sud, autrement qu'avec des bâtiments doublés en cuivre : les avantages qu'on retire de ce mode compensent la faible dépense qu'on est obligé de faire, et n'y eût-il que celui de la célérité, il est plus que suffisant pour indemniser les armateurs.

Les naturels nous accueillirent très bien ; mais ils n'avaient plus de pelleteries. Ils s'occupaient exclusivement de leurs provisions de la mauvaise saison ; tous les jours ils faisaient devant nous une pêche très abondante : aucune offre ne put les déterminer à nous céder une partie des poissons qu'ils rapportaient; il nous fut donc impossible de traiter aucune affaire, ni pour nos approvisionnements, ni pour nos échanges.

Il n'y avait dans le village qu'un petit nombre de huttes qui fussent habitées ; la plupart des Indiens s'étaient retirés au village de Tohsheys, situé à sept ou huit lieues en dedans du bras du Sound, qui s'étend à l'ouest, et qui doit se joindre à la mer par le petit golfe d'Hyaticelle.

Makouina, ce chef indien dont j'ai eu l'occasion de parler, le même qui nous vendit un enfant au lieu de le manger à son souper, vint à notre bord ; nous le reçûmes comme un ancien ami : on lui fit présent de deux brasses de drap bleu, ce dont il fut très flatté. Makouina était accompagné d'un matelot anglais que le capitaine Barba, commandant du brick *l'Arthur*, dont j'avais fait la connaissance au port Jackson, avait laissé sur cette côte : cet homme nous dit qu'effrayé de la longueur et des difficultés du voyage, il avait, de son plein gré, quitté son bâtiment. Malgré ces explications assez vagues, il fut reçu à bord : il nous apprit qu'un bâtiment que nous avions vu dans le golfe de Mirze, et que M. Dorr s'était obstiné à éviter, était *le Sic-Otter;* que, dans une partie de chasse, le capitaine et le subrécargue avaient été assassinés, vers le milieu de juillet, par les Indiens de Cami-Cha-Ouar.

On a déjà vu qu'en remontant au nord les peuplades sont restées stationnaires dans leur état de barbarie; c'est aux navigateurs qu'il appartient d'adoucir leurs mœurs. Je ne fais aucun doute que des relations franches et loyales produiront un bon effet, auront une heureuse influence sur ces caractères sombres et farouches. Les Indiens du canton où nous nous trouvions sont plus rapprochés des établissements que les Espagnols ont formés sur cette côte, et gardés pendant plus de trois siècles; ils ont pu acquérir un certain degré de civilisation. Le récit du matelot va donner à mon opinion un nouveau degré de certitude.

Il nous raconta qu'il n'avait eu qu'à se louer des procédés de Makouina à son égard; qu'il lui avait été fourni de la viande et du poisson autant qu'il en pouvait désirer; qu'il n'avait éprouvé ni injures ni menaces de la part des Indiens; qu'il ne les avait jamais vus se porter à aucun acte de férocité; qu'ils lui avaient paru très doux; que cependant il s'était toujours tenu avec eux dans une certaine défiance, et qu'il ne s'était jamais écarté de la cabane de Makouina.

Le 4 octobre, nous appareillâmes avec une brise du nord. Entre les deux pointes du Sound, nous gréâmes les bonnettes, afin de doubler celle aux Brisants. A midi, j'observai 49° 21′ de latitude, et 233° 15′ de longitude orientale. La Pointe-aux-Brisants me restait alors à l'est un quart nord-est, à six ou sept milles, et la pointe sud de l'anse des Amis, au nord nord-ouest, à quinze milles de distance. Nous avions en vue un nombre considérable de pirogues de pêcheurs. A une heure, on fixa la route à l'est sud-est, afin de côtoyer le rivage jusqu'au détroit de Juan de Fuca, dans l'intention de visiter les villages de Caglicote ou Clayocotte, d'Out-Cha-Chel, la baie des Pauvres, Winnapi, Tatascou, etc., avant de prendre la direction de Monterey, établissement espagnol, et seul point de cette immense côte où nous pussions rencontrer des approvisionnements, notre destination ultérieure étant pour la Chine.

Au coucher du soleil, l'entrée du Sound nous restait au nord nord-ouest 5° ouest, vingt-quatre milles de distance ; la Pointe-aux-Brisants, nord, un quart nord-ouest, neuf milles de distance ; les terres les plus sud en vue, à l'est nord-est 5° est, à quarante-cinq milles.

Le 5, à cinq heures du matin, on gouverna au nord nord-est pour rapprocher la terre; à midi, notre latitude était de 48° 56′, et la longitude, par estime, de 233° 32′.

Le lendemain, à huit heures, la terre se montra depuis le nord jusqu'à l'est. A dix heures, nous n'étions qu'à deux milles d'une île plate qui n'offrait aucun arbre ni arbrisseau; nous virâmes au sud sud-est: la Pointe-aux-Brisants nous restait au nord-ouest un quart ouest, douze milles de distance; et une ouverture sur la côte, à l'est nord-est 5° est, à huit milles.

Le 7, à huit heures, malgré l'état nuageux du ciel, nous aperçûmes la terre dans le nord. A midi, un temps clair me permit d'observer 48° 48′ de latitude, et 234° 10′ de longitude; dans le même temps, la terre se montrait depuis le nord un quart nord-ouest jusqu'à l'est nord-est. Au coucher du soleil, la côte fut relevée depuis le nord-ouest un quart nord jusqu'à l'est nord-est: éloignement de la plus proche, dix à douze milles. Pendant la nuit, nous tînmes la direction du sud sud-est. Le 8, à deux heures du matin, nous revirâmes vers la terre, qui, au lever du soleil, paraissait de-

puis l'ouest nord-ouest, jusqu'à l'est nord-est. A huit heures, on releva Out-Cha-Chel au nord, à douze milles de distance; la sonde donnait un fond vaseux par quarante-cinq brasses; l'estime nous plaça par 48° 48′ de latitude, et 235° 10′ de longitude; distance des plus proches terres, dix à douze milles. Le 9, à midi, notre latitude observée donna 48° 22′, et la longitude 235°.

Nous étions plus au sud que nous ne l'avions pensé; nous gouvernâmes aussitôt au nord-est pour nous rapprocher de la terre, dont aucun point ne se montrait; nous la revîmes sur les cinq heures depuis le nord-ouest jusqu'à l'est nord-est, à trente milles au moins de distance.

Le 10, au soleil levant, nous n'étions qu'à vingt-quatre milles des plus proches terres, qui nous restaient au nord; nous nous en rapprochâmes jusqu'à sept heures, et alors nous laissâmes arriver à l'est un quart sud-est. A midi, une bonne observation me donna 48° 30′ de latitude et 234° 56′ de longitude; la pointe ouest de l'entrée de la baie des Pauvres restait à l'est nord-est 5° nord, trente-six milles de distance; le cap Flattery à l'est, trente milles de distance; le milieu du détroit de Juan de Fuca, est un

quart nord-est, 5° nord; et les terres les plus ouest en vue, ouest nord-ouest, quarante à quarante-cinq milles de distance. Au coucher du soleil, nous relevâmes le cap Flattery au sud-est un quart sud, 5° sud, neuf milles de distance; la pointe ouest de la baie des Pauvres, à l'est un quart nord-est, six milles de distance; et les terres les plus nord en vue, à l'ouest un quart nord-ouest, dix-huit milles de distance. Jusqu'à huit heures du soir, nous fîmes route vers l'entrée de la baie des Pauvres; nous restâmes enchaînés par un calme plat, jusqu'à dix heures, à distance de quatre milles de la côte nord du détroit. Nous gouvernâmes alors au sud sud-ouest, jusqu'à minuit; à cette heure, nous mîmes en panne.

Le 11, au soleil levant, le cap Flattery fut relevé à l'est sud-est, douze milles de distance; la pointe ouest de la baie des Pauvres, au nord-est, douze milles de distance; et les terres les plus ouest en vue, à l'ouest nord-ouest; les terres les plus rapprochées, à six milles. Nous louvoyâmes toute la matinée, tâchant de nous rapprocher de la baie des Pauvres; à midi, sa pointe ouest nous restait au nord-est 5° nord, à neuf milles de distance; le cap

Flattery, au sud-est 5° sud, à douze milles; et des terres très élevées qui étaient les plus ouest en vue, à l'ouest nord-ouest, à quarante milles. J'observai 48° 32′ de latitude, et 235° 40′ de longitude.

Le vent et la marée s'opposèrent à notre entrée dans la baie des Pauvres; nous essayâmes de gagner la partie sud du détroit. A trois heures, nous étions à deux milles à l'est de l'île de Tatascou, ce qui nous força de revenir au nord; l'apparence des nuages et de la mer nous fit renoncer au désir que nous avions de visiter une seconde fois la baie des Pauvres et les bons habitants des villages qui l'avoisinent.

Nous laissâmes arriver sous toutes voiles pour le port de Monterey. Au coucher du soleil, le cap Flattery nous restait à l'est un quart sud-est, six milles de distance; la pointe ouest de la baie des Pauvres, au nord-est un quart nord, à douze milles; les terres les plus ouest en vue, au nord-ouest, trente-six à quarante milles; et les plus sud, au sud sud-est, vingt-quatre milles de distance. La route fut dirigée au sud un quart sud-ouest pour la nuit. Le 12, au lever du soleil, le cap Flattery fut relevé au nord

nord-est, à quinze ou dix-huit milles; et les terres les plus sud en vue, à l'est un quart sud-est 5° sud, à vingt-quatre milles.

De l'un à l'autre point, la côte paraît être d'une médiocre élévation, si on la compare au mont Olympe, situé à quelque distance dans l'intérieur, et dont nous apercevions les sommets couverts de neige; mais prise en elle-même, et relativement au niveau de la mer, elle est considérable.

A midi, la route corrigée m'ayant valu le sud sud-ouest 2° ouest, quarante-cinq milles de distance, l'estime donna 47° 50′ de latitude, et 235° 12′ de longitude; les terres nous apparaissaient, par le travers du bâtiment, à quinze milles de distance. Le reste de la journée, nous gouvernâmes au sud-est. Au coucher du soleil, les terres les plus sud, sous l'apparence d'une île, nous restaient à l'est un quart sud-est, à cinquante-quatre milles; les plus nord, au nord-est un quart nord, à quarante-cinq milles; et les plus rapprochées du vaisseau, à vingt-quatre milles.

Le 13, au jour, les terres les plus nord nous restaient au nord un quart nord-ouest, à cinquante-quatre milles; et les plus sud, à l'est 5° sud, trente-six milles de distance. La route

corrigée des vingt-quatre heures était le sud sud-est 4° sud; chemin parcouru, quatorze milles, ce qui nous plaçait à midi par 47° 38′ de latitude, et 235° 19′ de longitude; alors les terres les plus nord nous restaient au nord et les plus sud à l'est; distance du vaisseau des plus proches, vingt-quatre milles. Portant au sud-est dans l'après-midi, au coucher du soleil la côte nous restait depuis le nord jusqu'à l'est un quart sud-est, le vaisseau éloigné de celle-ci par son travers d'environ trente milles.

Le 14, nous n'étions qu'à vingt-quatre milles des terres, mais le brouillard nous empêcha d'en relever avec exactitude les extrémités; nous ne pûmes que les entrevoir et remarquer qu'elles se trouvaient, par notre travers, à vingt-quatre milles de distance, qu'elles étaient unies au sommet et couvertes d'arbres de la plus riche verdure.

Nous continuâmes de marcher au sud, à peu près à la même distance du rivage. A midi, j'observai 46° 17′ de latitude, et 236° 6′ de longitude, ce qui correspondait avec la route corrigée des vingt-quatre heures, qui était le sud sud-est 2° sud, et le chemin de 87 milles. Je relevai alors le cap Mezary à l'est nord-est, douze

milles de distance, et remarquai que la côte au sud de ce cap est beaucoup moins élevée que celle du nord. Nous aperçûmes alors dans le sud quelques montagnes situées sur le bord de la mer à environ trente milles; désirant conserver, autant que possible, notre même éloignement de la côte, nous gouvernâmes au sud sud-est, 5° sud.

Une différence très sensible se fit remarquer dans la couleur des eaux de la mer, dont l'aspect était blanchâtre. Ce phénomène peut s'expliquer par le mélange de ces eaux avec celles d'une rivière dont nous avions aperçu l'embouchure au nord du cap Mezary.

Au coucher du soleil, les terres les plus nord nous restaient au nord-est un quart nord, vingt-cinq milles de distance; les terres les plus sud au sud-est un quart sud, à trente-six ou quarante milles environ, et celles vues par le travers du vaisseau, éloignées d'environ dix-huit milles. Le 15, au jour, nous vîmes la côte se prolongeant depuis le nord un quart nord-est, à trente milles de distance, jusqu'au sud-est, à égale distance; les terres vues par notre travers n'étaient qu'à dix-huit milles. A midi, j'observai 43° 49′ de latitude, et 235°

46′ de longitude; route corrigée, le sud, 5° ouest; chemin parcouru, cent quarante-huit milles, concordance assez complète. Nous avions alors le cap Sainte-Perpétue au nord nord-est, à douze milles de distance. Nous continuâmes au sud 5° est, tâchant de conserver notre distance de quinze à vingt milles de la côte, qui, au coucher du soleil, fut relevée depuis le nord un quart nord-est, trente milles de distance, jusqu'au sud sud-est, aussi à trente milles.

Cette partie était montagneuse; son avancement dans la mer me fit présumer que c'était le cap Blanc, ainsi nommé par le capitaine Cook : à onze heures du soir, il nous restait à l'est nord-est, à douze milles.

Le 16, à sept heures, le brouillard ne nous permit de reconnaître la terre que confusément dans l'est, et par rapport à nous, à environ trente milles de distance, ce qui semble indiquer qu'au sud du cap Blanc, dont nous n'avions passé qu'à douze milles de distance, la côte est extrêmement basse ou fuit sensiblement à l'est, et forme une échancrure assez considérable pour que nous ne pussions en distinguer ni en apprécier la profondeur.

A midi, nous étions par 41° 12′ de latitude, et 235° 26′ de longitude, la route des vingt-quatre heures ayant valu le sud 5° ouest, et le chemin cent cinquante-sept milles. La terre, que nous avions perdu de vue, reparut à l'est, très élevée, et à environ vingt et un milles : je conclus de ce fait qu'entre le point où nous l'avions vue le matin à sept heures, et celui où nous pouvions l'observer en ce moment par notre travers, la côte fuit vers l'est, sans pouvoir préciser à quelle distance.

Au coucher du soleil, la terre s'étendait depuis l'est nord-est, vingt-cinq milles, au sud-est 5° est, à trente-cinq milles de distance : je suppose que cette dernière est le cap Mendocin, dans les environs duquel on découvre un groupe de montagnes élevées. La montagne qui, à midi, nous apparut par le travers du bâtiment, nous restait au nord nord-est, à trente-six ou quarante milles.

Nous continuâmes d'avancer au sud un quart sud-est. A minuit, le cap Mendocin nous restait à l'est un quart nord-est, environ dix-huit milles de distance. Le lendemain 17, au jour, nous vîmes le cap Mendocin au nord nord-est; et les terres les plus sud, à l'est, trente ou

trente-cinq milles de distance. A midi, la route corrigée des vingt-quatre heures fut le sud 3° ouest, et le chemin cent vingt-trois milles ; latitude observée, 39° 12′, longitude, 235° 20′, la terre paraissant depuis le nord-est jusqu'à l'est, trente-cinq milles de distance. Nous portâmes au sud-est pour rapprocher la côte. Au coucher du soleil, la terre se montra depuis le nord-est un quart est, 5° est, vingt-quatre milles, jusqu'à l'est un quart nord-est, à trente-cinq milles.

Le 18, au lever du soleil, la terre nous restait depuis l'est nord-est jusqu'au nord nord-est, à environ vingt-quatre milles de distance des plus proches terres. A midi, les vents de sud-est nous obligèrent de gouverner au plus près, le cap à l'est nord-est : la latitude estimée était de 37° 40′, et la longitude de 236° 39′; route corrigée des vingt-quatre heures, sud-est un quart sud, 5° est; chemin parcouru, cent dix milles.

Nous découvrions un groupe de petites îles, dont la plus sud nous restait à l'est nord-est, dix-huit à vingt milles de distance, éloignée d'environ dix milles au sud d'une pointe qui doit appartenir au continent. Nous gouvernâ-

mes sur cette île jusqu'à deux heures. Le lendemain 19, après diverses bordées qu'une grosse mer avait provoquées, nous cinglâmes vers la terre, que le brouillard dérobait à nos yeux : la route des vingt-quatre heures réduite, ouest sud-ouest, chemin parcouru, onze milles, ce qui nous donnait à midi 37° 40′ de latitude, et 236° 28′ de longitude.

A neuf heures, le temps étant un peu remonté, la terre se montra depuis le nord jusqu'au sud-est, mais pas assez distinctement pour la reconnaître; nous virâmes alors au sud-ouest.

Le 20, à sept heures, la petite île dont nous avions eu connaissance la veille à midi nous restait au nord, deux milles de distance : on découvrait au nord, entre elle et le continent, plusieurs rochers très élevés, et autour d'elle plusieurs autres à fleur d'eau; alors le continent se laissa entrevoir du nord nord-est à l'est sud-est, mais la brume nous empêcha d'en évaluer les distances.

A midi, nous eûmes un instant la vue du soleil : une observation exacte me donna 37° 39′ de latitude, et 236° 40′ de longitude; la route corrigée des vingt-quatre heures était à

l'est un quart sud-est, et le chemin parcouru, dix milles.

Le 21, à midi, une bonne observation me donna 36° 44′ de latitude, et 237° 4′ de longitude ; la route corrigée des vingt-quatre heures était sud, 26° est, et le chemin parcouru, soixante-sept milles. Dans l'après-midi, la terre se montrait depuis le nord jusqu'à l'est sud-est, dans un éloignement difficile à apprécier; les terres les plus proches, devant nous, se trouvaient de vingt à vingt-quatre milles de distance.

Le 22, au lever du soleil, la terre nous apparut, mais, en plusieurs endroits, enveloppée de nuages. A midi, j'observai 36° 54′ de latitude, et 237° 45′ de longitude; la route corrigée des vingt-quatre heures était est 15° nord, et le chemin fait, trente-quatre milles; le fond du croissant, dont la baie de Monterey présente la forme, nous restait à l'est sud-est, trente-quatre à quarante milles de distance. Au coucher du soleil, les terres les plus nord nous restaient au nord nord-ouest, à vingt-quatre milles; et les plus sud, au sud-est un quart sud, trente-six milles; le vaisseau était alors éloigné de six milles des plus proches terres.

ou d'une pointe basse qui se prolongeait au sud sud-ouest d'une montagne boisée de médiocre élévation.

Les flancs de cette montagne viennent en pente douce se rendre à la mer, et s'y terminent en falaises de dix-huit à vingt pieds de hauteur perpendiculaire sur son niveau : ces falaises se continuent et conservent cette même élévation assez uniformément dans tout le pourtour de la baie qui se présentait devant nous à l'est; elles ne reposent pas sur une base de roche, elles sont formées de terre, ce qui les livre aux attaques et aux perpétuels envahissements des flots. Nous apercevions distinctement du vaisseau plusieurs crevasses. Ces falaises, du côté de l'ouest, servent de limites et de remparts à de vastes prairies; leur extrême élévation atteste à la fois la richesse du sol et la force de la végétation : c'était pour nos yeux, depuis long-temps fatigués de la monotonie d'objets sombres et arides, un tableau brillant et enchanteur. La verdure des arbres et des plantes était aussi fraîche que celle de nos prairies d'Europe, à la fin de mai, dans nos provinces les plus tempérées; et cependant nous étions déjà sortis de l'été, qui,

sous cette latitude, doit être brûlant. Ce riche paysage est borné à l'est par des montagnes peu élevées, que des arbres couvraient depuis le pied jusqu'au sommet.

Le 23, au jour, le milieu de la baie fut relevé à l'est, dix-huit milles à peu près des plus proches terres. A midi une bonne observation me donna 36° 44′ de latitude et 238° 5′ de longitude : les terres les plus au nord nous restaient au nord-ouest un quart nord, 5° nord, à dix-huit milles de distance ; les plus sud, au sud-est un quart sud, vingt-sept à trente milles, et le milieu de la baie, est un quart sud-est. Nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures; alors on prit la bordée du sud.

Le 24, à deux heures du matin, nous revirâmes sur la terre, le cap à l'est ; à quatre heures, on gouverna au nord-est sous toutes voiles. La brume ne nous permit d'avoir connaissance de la côte qu'à dix heures, sur un seul point, le nord nord-est, à neuf milles de distance. Nous laissâmes arriver à l'est un quart sud-est. A midi, j'observai 36° 48′ de latitude, à neuf milles des terres; nous apercevions l'embouchure d'une rivière dans l'est un quart nord-est.

Dans la même direction et devant nous était une montagne isolée, d'une forme oblongue et carrée, l'une de ses extrémités faisant face au sud-ouest, l'autre au nord-est; et l'un des côtés du nord réfléchissant au loin une éclatante blancheur. Au nord-ouest, à la moitié de sa hauteur, qui peut être de cinquante à soixante pieds, une ligne, profondément tracée et assez semblable à une plinthe (1), se prolongeait dans toute son étendue, et semblait marquer une séparation entre deux étages. Au-dessus de cette ligne, des échancrures ou cavités, placées à intervalles égaux, étaient comme autant de croisées symétriquement distribuées. Au-dessous, d'autres cavités, d'une dimension plus grande, figuraient des portiques, des colonnes et des entablements.

Nous n'avions ni cartes ni description des lieux, nous étions sans donnée fixe sur la position réelle de Monterey; nous n'ignorions pas cependant que nous devions être dans son voisinage. Cette absence de toute direction doit expliquer l'erreur où nous jeta l'illusion d'optique qui abusait nos yeux. Cette montagne,

(1) Ouvrage de maçonnerie.

c'était le château du gouverneur, situé à moitié côte d'une colline qui en dominait plusieurs autres. La façade principale était tournée au nord-ouest; aux pieds du château s'étendait au loin la ville de Monterey. Dans quelques heures le navire entrait dans le port, et nous allions goûter enfin les douceurs du repos.

Nous gouvernâmes immédiatement vers le rivage, mais bientôt, comme par l'effet d'une puissance magique, le château s'évanouit, les croisées et les portiques se changèrent en fentes, en hideuses crevasses, qu'avaient creusées les eaux pluviales, ou les fontes des neiges, et le monument des arts, enfant éphémère de la nature, ne fut plus qu'une vaste ruine.

Jusqu'à deux heures et demie nous continuâmes de courir vers la terre; un temps plus clair nous montra enfin que nous n'étions qu'à un mille de l'embouchure de la rivière. On mit aussitôt en panne, et un coup de canon fut tiré.

Je partis dans le canot avec quatre hommes, et me dirigeai vers la rivière. A la distance d'une encablure de la côte, je vis plusieurs cavaliers, qui sortaient d'un enfoncement pratiqué entre deux collines. Ils accoururent vers nous, et me dirent que Monterey était au sud,

vers l'extrémité du croissant que forme la côte; je la parcourus vers le sud, l'espace de trois milles, sans trouver un abord praticable. Partout la mer brisait avec violence contre la falaise; on ne pouvait en approcher sans danger imminent.

Les rochers escarpés qui bordent le rivage étaient couverts de loups marins et de loutres; on y remarquait aussi de nombreuses familles d'oiseaux; celle des goëlands ne cessa de voltiger sur nos têtes.

Le navire fit route à l'est un quart sud-est et est sud-est; le temps pluvieux et sombre nous intercepta constamment la vue de la terre.

Le 25, à 10 heures, le brouillard s'étant dissipé, nous aperçûmes toute la baie depuis le nord jusqu'au sud, et malgré que nos regards s'étendissent au loin, et que notre distance des plus proches terres ne fût que de six milles, aucun indice ne signalait l'existence d'une ville ou même d'un village. Enfin, dans le nord nord-ouest, à quinze ou dix-huit milles de distance, un petit groupe d'habitations se montra.

A onze heures, je repartis dans le canot; à midi et demi j'arrivai à la côte; je la remontai

deux milles environ avant de trouver un lieu propice à l'arrivage du canot. Les falaises ont partout douze ou quinze pieds de hauteur, là où elles semblent s'abaisser davantage. J'aperçus enfin une plage de peu d'étendue, qui s'avançait au fond d'un ravin étroit; l'impatience où j'étais d'arriver me fit braver la présence d'une barre, sur laquelle la mer brisait en lames extrêmement fortes, et j'eus le bonheur de débarquer sans accident. A l'aide du ravin, trois de mes hommes et moi nous gravîmes la falaise.

Une prairie se développa devant nous, s'étendant à droite et à gauche, et bornée à l'est et au nord par des collines, dont les croupes étaient revêtues d'arbres touffus : la nature semblait avoir prodigué dans cet heureux site ses richesses et sa variété. De nombreux troupeaux de moutons et de bœufs paissaient au loin, sans guide et sans gardien. Dans le nord était un village qui se laissait entrevoir au milieu d'un vallon que formaient deux collines.

Je marchai dans cette direction, traversant gaiement la prairie, et foulant aux pieds les fleurs et la verdure ; mais, après avoir parcouru l'espace de deux milles, je fus arrêté tout court

par une rivière de quarante ou cinquante pieds de largeur. J'obliquai vers une colline qui me restait à gauche, et du sommet de laquelle je pouvais découvrir le cours des eaux. La rivière courait à l'est aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et n'offrait aucun passage praticable. Il me fallut renoncer à de nouvelles recherches, et je regagnai le canot.

La barre qui se trouvait à l'entrée du ravin était plus grosse qu'au moment de notre abord; la violence du vent rendait le ressac plus terrible; nous fûmes, cette fois encore, assez heureux pour en triompher. Nous atteignîmes le navire à six heures et demie.

A ma rentrée à bord, je relevai les terres les plus sud au sud, vingt-quatre milles, et celles les plus nord, ouest un quart nord-ouest, à dix-huit milles; le bâtiment ne se trouvait qu'à trois milles de l'endroit où j'avais débarqué. Cet endroit est remarquable en ce qu'il forme une pointe en dedans de celle du nord de la baie, et qu'à l'ouest de cette pointe sont deux rochers très peu éloignés du rivage.

Nous fîmes route au sud-ouest un quart ouest, pour nous éloigner de la terre. Le 26, la terre ne fut visible qu'à dix heures, de-

puis le nord-est jusqu'à l'est sud-est ; la plus voisine était à la distance de quatre milles. A midi, j'observai 36° 20′ de latitude; la terre nous restait dans cet instant depuis le nord jusqu'au sud-est un quart sud, et présentait la forme d'un îlot ; distance des plus proches terres par notre travers, trois milles. En suivant la route du sud, nous côtoyâmes le rivage intérieur à trois milles et demi et quatre milles de distance ; mais l'aspect d'une côte uniforme et sans ouverture nous prouva bientôt que le port devait être au nord du lieu où nous avions fait notre dernière observation.

Au coucher du soleil, les terres les plus nord furent relevées au nord un quart nord-ouest, quinze milles de distance, et les plus sud au sud-est, à vingt-quatre milles. Le bâtiment n'était éloigné que de quatre milles des terres les plus voisines.

Le 27, à deux heures du matin, nous ralliâmes de nouveau la terre, qui, au lever du soleil, nous apparut dans différentes directions, à douze milles de distance ; à dix heures, nous reprîmes la route du nord, vers la baie, dans laquelle nous étions la veille ; nous étions persuadés que le port de Monterey devait être

situé dans sa partie méridionale, et que les brouillards, presque continuels, nous empêchaient d'en prendre connaissance ; nous longeâmes la côte à six milles de distance, et au coucher du soleil nous relevâmes la pointe sud de la baie de Monterey, au nord nord-est, neuf milles de distance, celle du nord au nord-ouest, trente milles, et les terres les plus sud, un îlot rond peu distant de la côte, au sud-est un quart est, à neuf ou dix milles ; le bâtiment se trouvait à trois milles de la terre ; on prit la bordée du large, le cap au sud-ouest un quart sud. A sept heures, nous découvrîmes un feu sur la pointe sud de la baie.

Le 28, au jour, la terre nous restait à quatre milles ; à neuf heures et demie, nous revîmes de la fumée au même endroit que la veille. A midi j'observai 36° 30′ de latitude, n'étant qu'à un mille de la pointe sud de la baie. Un fort courant du sud et le vent nous tourmentèrent beaucoup le reste de la journée et pendant toute la nuit.

Dans la matinée du 28, un officier avait été expédié avec quatre hommes sur le point où nous avions vu de la fumée ; ils ne reparurent que le lendemain, à trois heures de l'après-

midi. Pendant ce long intervalle, mille pensées d'inquiétude et de terreur nous avaient agités : avaient-ils été renversés par cette barre que j'avais eu tant de peine à franchir? avaient-ils été arrêtés, assassinés? Ils nous rejoignirent au moment où j'allais m'embarquer pour leur porter secours, s'il en était temps encore. Leur retour fut pour nous une véritable fête, et les nouvelles et les provisions fraîches qu'ils apportaient avec eux servirent à augmenter l'allégrese générale.

L'officier nous rapporta qu'ayant voulu aborder à une petite anse qui se trouve à un demi-mille plus loin au nord que l'endroit qu'on lui avait indiqué pour le débarquement, il avait chaviré, et que dans ce moment plusieurs Espagnols étaient arrivés à son aide, et l'avaient tiré de ce mauvais pas. Ils lui avaient conseillé de transporter à dos d'hommes le canot depuis cette anse, qu'ils appellent du Carmel, jusqu'à la baie de Monterey, qui en est à trois milles de distance. Cette opération avait occupé notre officier jusqu'au lendemain dix heures. Aussitôt après son arrivée, il s'était rendu chez le gouverneur, qui lui avait fait le plus gracieux accueil, lui avait procuré

immédiatement quelques provisions fraîches, et lui avait promis, aux conditions les plus favorables, tout ce dont le navire aurait besoin pour continuer son voyage. Les officiers et la garnison avaient rivalisé avec le gouverneur de politesse et de prévenances.

Au coucher du soleil, après avoir repris la bordée du large, la pointe nord de Monterey nous restait au nord un quart nord-ouest, à vingt-sept milles; celle du sud, est nord-est, à neuf milles, et les terres les plus sud en vue, l'îlot rond dont j'ai parlé plusieurs fois, au sud-est un quart sud, à dix-huit milles de distance.

Le 30, au jour, le vaisseau était éloigné de quinze milles de la pointe sud de la baie; le brouillard ne se dissipa qu'au coucher du soleil; nous aperçûmes la pointe sud de la baie, dans l'est nord-est, à quinze milles de distance. Le 31, à quatre heures du matin, le vent passa au sud sud-ouest; la pluie cessa et les étoiles se montrèrent; nous portâmes aussitôt sur la terre, qui partout se trouvait enveloppée de brouillards; elle se montra sur les neuf heures vis-à-vis de nous, dans le nord nord-est; cette partie était la pointe sud de

la baie. A dix heures, n'étant tout au plus qu'à quatre milles de l'anse du Carmel, nous aperçûmes plusieurs cavaliers qui, en agitant leurs manteaux et leurs mouchoirs, nous faisaient signe d'avancer en prolongeant la côte du nord de cette pointe. Elle fut doublée à onze heures, et nous eûmes connaissance du fort sur lequel le pavillon espagnol était arboré. A midi, nous mouillâmes par neuf brasses, sur un fond de sable. La place fut saluée par sept coups de canon, et elle nous répondit par six autres. Du mouillage, la pointe nord de la baie nous restait au nord nord-ouest, vingt-quatre milles de distance; la mission Sainte-Hélène au nord un quart nord-ouest 5° nord, et la pointe sud de la baie ou pointe des Pins, qui nous protégeait contre les vents du large, au nord-ouest, à trois milles.

Il est remarquable que, pendant une aussi longue et aussi pénible traversée, au milieu des privations de toute espèce, et dans un dénuement presque complet de vivres et de provisions, nous n'avions pas eu un malade à bord.

CHAPITRE V.

Monterey. — Population. — Description de la baie. — Palais du gouvernement.—Affabilité du gouverneur.— Industrie; obstacles qu'elle éprouve de la part du gouvernement et des naturels. — Manœuvres des marsouins.—Iles Sandwich.—Montagne de Mouna-Kaah. —Cascade.—Owhyhée.—Mowée.—Baie de Karakaoua. — Signalements divers.

Monterey est la résidence d'un gouverneur-général, dont la juridiction s'étend sur toute la Californie, depuis le vingt-troisième jusqu'au trente-huitième degré de latitude nord. D'après les renseignements que je me suis procurés sur les lieux, la population peut être évaluée à quatre ou cinq individus par lieue carrée; elle promet de s'accroître avec rapidité; la beauté du climat et la fertilité du sol sont des causes nécessaires qui la favorisent dans ces contrées. La civilisation n'a point fait de grands progrès; le zèle des missionnaires a échoué jusqu'à ce moment contre l'obstination des naturels, quoique cependant il ait adouci

leurs mœurs : c'est toujours un pas vers un meilleur ordre de choses.

La baie de Monterey peut avoir à son ouverture une étendue de vingt-deux à vingt-quatre milles, entre la pointe nommée du Nouvel-An, au nord, et celle des Pins, au midi, qui gisent, l'une par rapport à l'autre, nord-ouest un quart ouest 5° nord, et sud-est un quart sud 5° sud (1); sa plus grande profondeur, en dedans de la ligne d'ouverture, n'excède pas douze milles, quoiqu'on puisse mouiller dans tous ses points, par trente brasses, à deux milles du rivage. Le mouillage le plus sûr et le plus convenable est en dedans de la pointe des Pins ; la côte courant au sud, l'espace d'environ deux milles, et ensuite à l'est, en obliquant vers le nord, forme une anse où les bâtiments sont abrités contre les vents d'ouest et de sud-est, qui donnent en plein dans la baie, souvent avec une violence qui fatigue beaucoup les navires.

Le fort, que les Espagnols nomment Presidio, est construit sur la pointe des Pins ; il domine

(1) Du compas, comme tous les autres relèvements que j'ai établis.

entièrement le mouillage ; c'est à ses pieds que doivent se faire les débarquements sur un sol bas et marécageux, ce qui cause beaucoup d'embarras, surtout lorsque la mer est basse.

Le but de notre relâche était de nous procurer des vivres et autres approvisionnements ; notre première démarche fut de nous rendre auprès du gouverneur. Nous partîmes, M. Dorr et moi, pour aller à terre. A l'embarcadaire, nous fûmes reçus par l'officier du poste et par le secrétaire du gouverneur. Ces messieurs avaient amené avec eux des chevaux de main, qu'ils nous offrirent; mais nous avions le pied marin, ce qui nuit un peu à la grâce du cavalier; soit par le plaisir que nous trouvions à jouir de la promenade, soit peut-être par amour-propre, nous préférâmes marcher à pied: ces messieurs voulurent bien nous accompagner de la même manière.

La route que nous avions à traverser était une plaine inculte, mais dont le sol, léger et couvert de verdure, offrait toutes les apparences d'une riche végétation. Au bout d'une heure, nous arrivâmes à la porte d'une enceinte qui nous parut être considérable. La garde était composée, moitié de fantassins, moitié de ca-

valiers. On nous fit entrer dans un bâtiment à droite ; l'aspect d'un lit de camp nous fit comprendre que nous étions au corps-de-garde. Il était deux heures, et l'audience du gouverneur ne devait avoir lieu qu'à trois heures et demie. Pour charmer les ennuis de l'attente, on nous servit une excellente tasse de chocolat ; cette politesse fut reçue par nous avec reconnaissance ; pour des hommes qui, depuis si long-temps, étaient réduits au biscuit et au poisson salé, c'était une bonne fortune qu'une tasse de chocolat.

A l'heure dite, un sergent vint nous avertir que le gouverneur était prêt à nous recevoir. Avant d'arriver à son appartement, il nous fallut traverser un emplacement carré, très spacieux, et entouré de murs de douze pieds de hauteur. L'appartement du gouverneur est, ainsi que les magasins et tous les édifices destinés à la garnison, situé dans le fond de l'emplacement, adossé au mur de l'ouest, et la façade tournée à l'est. Ces diverses constructions sont peu considérables ; elles n'ont d'autre étage que le rez de chaussée, et peuvent à peine suffire au logement de cent individus, ce qui est hors de proportion avec la garde et

la police d'un district aussi considérable que celui de Monterey.

Le gouverneur ne démentit pas l'opinion que nous avions conçue de son affabilité ; dans cette première entrevue, ainsi que dans les autres relations que nous eûmes avec lui pendant la durée de notre séjour, il nous témoigna beaucoup de bienveillance, et nous rendit tous les services qui dépendaient de lui. En mon particulier, je dois rendre hommage à sa mémoire ; je me rappelle toujours avec attendrissement le tendre intérêt qu'il me montra. M. Muirr, dont j'ai eu occasion de parler plus d'une fois, nous ayant devancés à Monterey, lui avait raconté mon abandon à Amsterdam, mes infortunes, et la nature de mes relations avec M. Dorr. Le gouverneur eut la bonté de m'aider de ses conseils et de lettres de recommandation pour la suite de mon voyage.

Tant de loyauté, une si noble obligeance, en reçurent pas le prix qu'elles méritaient. Le gouverneur eut beaucoup à se plaindre de M. Dorr. Cinq matelots de ceux que nous avions pris à Port-Jackson avaient quitté le navire; le gouverneur, ne voulant pas conserver d'étrangers dans son gouvernement, les fit reconduire

à bord, avec ordre précis de les mettre sous bonne garde. M. Dorr, pour n'avoir point à payer à ces hommes le prix de leur engagement, les fit, à deux reprises, rejeter sur la côte.

Avant de quitter Monterey, je dois citer un fait qui ne donne pas une haute idée des progrès de l'industrie dans cette partie du monde.

Pour compléter notre approvisionnement de farine, il nous manquait trois cent quatre-vingts livres environ; le gouverneur, pour hâtercette fourniture, donna, devant moi, l'ordre d'augmenter le nombre des mouturiers. Je lui témoignai ma surprise de ce qu'il fallait tant de monde pour une opération si simple. « En Europe, lui dis-je, le moindre moulin donnerait cent livres par heure. » « Suivez-moi, » me répondit-il en riant.

Dans l'atelier où il me conduisit, quinze à vingt Indiens étaient assis sur leurs talons, ayant devant eux une pierre plate de deux pieds et demi de long sur un et demi de large; ils tenaient à deux mains une autre pierre de forme prismatique avec laquelle ils écrasaient le grain. C'était bien la méthode employée parmi les hordes sauvages et chez quelques nègres des

colonies; mais au chef-lieu d'un gouvernement aussi étendu que celui de la Californie, je ne comprenais pas qu'on n'eût point eu l'idée d'établir un moulin à l'instar de ceux d'Europe.

Le gouverneur me raconta que M. de la Peyrouse avait témoigné le même étonnement que moi, et qu'il avait eu l'attention de lui laisser le modèle d'un moulin d'une forme aussi simple qu'économique, mais qu'en dépit de ses encouragements et de ses ordres, aucun ouvrier, jusqu'à ce moment, n'avait voulu mettre la main à l'œuvre.

L'aspect de la ville atteste l'ignorance dans les arts, et l'état stationnaire de cette contrée. Les maisons et les cabanes sont construites sans goût; des meubles grossiers, des ustensiles imparfaits, un dénuement absolu des commodités de la vie, tel est le tableau qui s'offre partout. L'industrie est, en général, le côté faible des établissements espagnols, et il n'y en a pas qui coûtent aussi cher à leur gouvernement. Le gouverneur ne contesta pas la justesse de mes observations; il m'avoua qu'il avait eu le regret de proposer inutilement diverses vues d'amélioration (1).

(1) *Extrait d'un voyage entrepris en* 1813 *par*

Le 8 novembre 1796, notre équipage n'étant plus composé que de quatorze hommes, tout compris, au lieu de trente-un que nous comptions à notre départ de Port-Jackson, nous appareillâmes au jour avec une légère fraîcheur

E. Corney, capitaine en second de la goëlette la Colombia, *de Londres.*

La ville de Monterey est située dans une plaine charmante et d'une vaste étendue, à environ un demi-mille de la mer. Elle se compose d'une cinquantaine de maisons à un seul étage, disposées autour d'une place carrée, et elle est environnée d'un mur de dix-huit pieds de haut. Au sud de la place se trouve l'église; à l'ouest, la maison du gouverneur; à l'est, celle du vice-gouverneur et les magasins du roi; au nord-est, la principale entrée, ainsi que le corps-de-garde et la prison; au milieu il y a deux pièces de six.

La plaine où s'élève Monterey est couverte de fermes, et de nombreux troupeaux de bétail paissent de tous côtés.

La rivière du Carmel, au nord de la baie, fournit d'excellent saumon et d'autres poissons en abondance.

Le fort est bâti sur une hauteur, à environ un mille de la ville, à l'ouest, précisément devant le seul endroit où l'on puisse débarquer. Il est entièrement découvert du côté de la terre; mais du côté de la mer il a une bonne batterie de dix pièces de douze. Sur le rivage, près de l'observatoire du capitaine Vancouver,

de sud-est. Le 9, au matin, la côte se montra de l'est nord-est à l'est, environ 14 milles de distance; à midi l'estime donna 35° 43′ de latitude, et 237° 37′ de longitude; à trois heures de l'après-midi, nous perdîmes entièrement la terre de vue. Le 10, à midi, l'estime me donna

on a placé une autre batterie de deux pièces de neuf, servie par une trentaine d'hommes.

Le gouverneur et quelques autres sont Espagnols, et déjà d'un âge très avancé; le reste des habitants est composé de créoles nés dans le pays. La population n'excède pas quatre cents individus. Les Indiens y sont tenus dans l'asservissement le plus tyrannique; on leur impose un travail très pénible, et ils sont enchaînés deux à deux.

A quatre milles de distance est la mission du Carmel; à douze milles environ au nord, se trouve celle de Santa-Crux.

La baie est abritée de l'est à l'ouest, mais elle est exposée aux vents du nord.

Le pays est bien planté de chênes et de pins, mais l'eau y est peu abondante. On y voit beaucoup d'ours, de loups, de renards, de daims, de castors; en hiver, il y a une grande quantité d'oies et de canards; un bœuf se vend 4 dollars (22 fr.), et un mouton 1 dollar. Deux vaisseaux viennent chaque année chercher à Monterey du suif et des provisions pour la Californie.

Monterey est une des provinces du Mexique.

34° 44′ de latitude, et 236° 38′ de longitude; nous continuâmes d'avancer au sud-ouest un quart sud. Le 11, l'estime me donna 33° 22′ de latitude, et 235° 20′ de longitude. La route fut continuée au sud sud-ouest. Le 12, le ciel étant clair et serein, la hauteur méridienne nous donna à midi 31° 35′ de latitude, ce qui réduit la route, depuis notre départ de Monterey, au sud-ouest un quart sud, chemin, trois cent soixante-dix milles; longitude corrigée, 234° 32′. Le 13 à midi, j'observai 31° 19′ de latitude, et 234° 24′ de longitude. Le vent ayant tourné au sud-ouest, nous virâmes au sud sud-est. A cinq heures, le vent ayant repris le sud sud-est, nous reprîmes la direction du sud-ouest. Le 14 à midi, l'estime donna 31° 31′ de latitude, et 233° 38′ de longitude. Le 15, à midi, j'observai 31° de latitude, et 233° 26′ de longitude. Le 16 à midi, une observation me donna 29° 38′ de latitude, et 233° 26′ de longitude.

La journée était belle et le vent propice. Non loin du navire, les marsouins s'élançaient hors de la mer et s'y replongeaient, comme obéissants à un ordre commun; ils partaient tous en même temps, et retombaient à des intervalles égaux : on eût dit qu'un instructeur

les avait dressés à la manœuvre, tant il y avait d'ordre et de symétrie dans le spectacle qu'ils voulaient bien nous donner.

Le 17, au lever du soleil, j'observai par amplitude 11° 15′ de variation nord-est; à midi, 28° 51′ de latitude, et 233° 39′ de longitude. A huit heures du soir, nous aperçûmes un paille-en-queue; c'était le premier qui s'offrait à nos regards depuis que nous avions quitté la région des tropiques, en remontant au nord. Depuis quelques jours, des chaleurs brûlantes nous tourmentaient pendant le jour; les nuits étaient fraîches. Le 18, au jour, nous aperçûmes plusieurs paille-en-queues. L'instabilité des vents, depuis quelques jours, nous rappela que nous étions sous les parallèles limitrophes des vents variables et des vents alizés. A midi, j'observai 28° 40′ de latitude, et 233° 18′ de longitude. Le lendemain matin, au moment où la partie inférieure du disque du soleil coupait l'horizon, j'observai 10° de variation nord-est; à midi, 28° 30′ de latitude, et 233° 12′ de longitude. Le 20, dans la matinée, nous vîmes une pièce de bois flottant sur l'eau; à midi, 27° 27′ de latitude, et 233° 12′ de longitude. Ayant gouverné au sud un quart sud-ouest, une pièce de

bois recouverte de goëmons, passa sur les flancs du navire; nous ne devions pas être très éloignés de l'île de Baxaros, située, d'après les cartes, par 26° 40′ de latitude, et 225° de longitude. Le 19, à midi, par bonne observation, 25° 50′ de latitude et 232° 20′ de longitude. Le temps continua d'être beau toute la soirée; les vents restèrent doux et modérés, et se fixèrent au nord-est; je présumai que nous avions dépassé la ligne des vents variables et que nous étions entrés dans la région des vents alisés.

Le 22, à neuf heures quarante-deux minutes cinquante-six secondes, notre longitude était de 232° 58′ 30″, et à midi, ayant observé 25° 3′ de latitude, notre longitude réduite se trouva être de 232° 48′ 30″, ce qui nous donnait la différence de 2° 34′ 30″ à l'est de l'estime qui, au même instant, était de 230° 14′. Le 23, à midi, 24° 6′ de latitude et 231° 10′ de longitude. Le 24, à midi, 22° 49′ de latitude et 229° 14′ de longitude. Le 25, à midi, 22° 13′ de latitude, et 226° 44′ de longitude. Le 26, à midi, 21° 37′ de latitude, et 233° 36′ de longitude. Le 27, à midi, 21° 3′ de latitude et 220° 54′ de longitude. Le 28, 20° 27′ de latitude; longitude, 218° 52′. Le 29,

20° 20′ de latitude, 216° 18′ de longitude. Dans l'après-midi, nous vîmes plusieurs paille-en-queues et quantité de poissons volants. Le 30, à midi, 20° 20′ de latitude, et 213° 59′ de longitude. Le 1er décembre, 19° 56′ de latitude et 211° 59′ de longitude.

Le 2, par estime, 20° 22′ de latitude, et 209° 39′ de longitude; à quatre-vingt-douze lieues de distance environ de la pointe la plus orientale d'Owhyhée qui devait nous rester à l'ouest un quart sud-ouest. Le 3, latitude observée à midi, 20° 3′, et longitude, d'après la dernière observation, 207° 7′. D'après mes calculs, la pointe orientale d'Owhyhée restait en ce moment à l'ouest un quart sud-ouest, 4° sud. La variation, corrigée à la distance de quarante-deux lieues. A trois heures cinquante minutes trente-quatre secondes, temps vrai à bord, je déterminai, par quatre suites d'observations de distance du soleil à la lune, notre longitude qui se trouva être 207° 44″; de cette observation résulte une différence de 58′ à l'est de l'estime, depuis celle que j'avais faite le 22 novembre, et qui me servit de point de départ. Ainsi au lieu de 42 lieues que je m'estimais à midi, de la pointe orien-

tale d'Owhyhée, je trouvai que nous en étions à cinquante-trois.

Le 4, à midi, 20° 20′ de latitude, et la longitude, comptée depuis le moment de la dernière observation, 206° 2′; vingt-cinq lieues de distance de la pointe la plus est de l'île qui restait au sud-ouest 3° ouest, variation corrigée.

Le 5, nous reprîmes la route à l'ouest un quart sud-ouest; la terre ne parut qu'à neuf heures, c'était le pic de la montagne de Mouna-Kaah qui se montrait par-dessus les nuages dans l'ouest sud-ouest 5° sud; peu après la côte se découvrit à huit lieues de distance. A onze heures, le rideau de nuages s'étant dissipé, et n'étant plus qu'à douze milles du rivage, une immense étendue de terrain se montra devant nous. La plaine était couverte de nombreuses habitations; des ruisseaux la coupaient en tous sens; la culture et la distribution des terres annonçaient la présence de la main de l'homme. A midi, nous n'étions plus qu'à neuf milles de la côte qui nous restait depuis le sud-est demi-sud jusqu'à l'ouest un quart nord-ouest du compas.

D'après ma dernière observation, la situation de cette partie de l'île se trouvait 12′ plus à l'ouest que celle qui lui est assignée par le ca-

pitaine Cook qui l'a déterminée à 204° 28′. Il y aurait de la présomption dans mon fait à lui attribuer cette erreur, qui peut provenir d'une trop forte estime que j'aurai donnée à la différence parcourue depuis le 3, à trois heures cinquante minutes trente-quatre secondes. Je n'en conserverai pas moins, dans les plans et cartes de ces îles, la forme et la position que cet illustre navigateur leur a données.

Nous ralliâmes la terre jusqu'à une heure, et nous la prolongeâmes ensuite, en courant à l'ouest nord-ouest, ce qui est sa direction topographique.

L'île est d'une excessive hauteur dans sa partie intérieure; mais elle vient se terminer en pente douce vers la côte, contre laquelle la mer brise et produit un ressac très fort. On croit voir un rocher que les flots ont insensiblement abandonné aux mains fécondes de la nature. La partie de l'île qui fut en vue depuis neuf heures jusqu'à deux, se nomme Kamakooa à Heedoo.

Notre intention était de passer au nord de l'île; nous reprîmes notre marche, faisant route au nord-ouest, et nous atteignîmes cette hauteur.

Dans cet endroit, la côte est formée par une montagne perpendiculaire de roc vif; sa direction de l'est à l'ouest, sur un espace de dix à douze milles, ne laisse aucun accès. Du sommet de cette montagne où n'a jamais pu s'élever l'audace de l'homme, s'échappe un torrent qui, repoussé dans sa chute par des rochers saillants, se fraie vingt chemins divers dans les intervalles qui lui sont abandonnés, et retombe en autant de cascades jusqu'au sein de l'océan.

Au coucher du soleil, l'île nous restait de l'est sud-est à l'ouest sud-ouest 5° sud, à six milles des plus proches terres. Les montagnes de Mowée se montraient par-dessus les nuages dans le nord-ouest, à environ 15 lieues. Le 6, à sept heures, notre distance de la pointe du nord était de quatre milles; à midi, la pointe nord de l'île nous restait à l'est sud-est, à un mille de distance. A huit heures, nous relevâmes les terres les plus au nord au nord-est, et les plus sud que je suppose être la pointe la plus occidentale de l'île, au sud sud-ouest. Entre ces deux pointes la terre forme une profonde échancrure vers l'est.

Le 7, à midi, nous étions à moitié canal entre Owhyhée et Mowée, à environ cinq lieues

de distance de l'une et de l'autre ; au coucher du soleil, j'observai 7° de variation nord-est : la pointe nord d'Owhyhée me restait au sud un quart sud-est ; la petite île de Why-Teroo, au nord un quart nord-ouest, et le milieu de celle de Taho-Rowa, à l'ouest ; le bâtiment, toujours à moitié distance d'Owhyhée et de Mowée. Le calme continua jusqu'au lendemain ; cependant les relèvements nous montrèrent, au jour, que le courant nous avait tant soit peu portés à l'ouest. A midi, j'observai 20° 22′ de latitude. Notre position à l'égard d'Owhyhée et de Mowée était un peu changée ; le milieu de l'une au sud-est, celui de l'autre au nord-ouest un quart nord ; la petite île de Why-Teroo me restait au nord un quart nord-est, et celle de Taho-Rowa, à l'ouest un quart nord-ouest, 5° ouest. Dans la nuit, beaucoup de feux furent allumés en différents points de la côte.

Le 9, au jour, la pointe nord d'Owhyhée se montrait au nord-est, six milles de distance, et le milieu de Mowée au nord-ouest. A trois heures, à la faveur d'une légère brise, nous essayâmes de nous approcher de la baie de Karakaoua. Le 10, au jour, nous nous trou-

vions par le travers de l'enfoncement que la côte forme entre les pointes septentrionale et occidentale de l'île. Le 11, à quatre heures, nous mouillâmes dans la baie de Kara-Kaoua-Ka-Koa par dix-sept brasses, fond de sable, la pointe nord de la baie à l'ouest, et celle du sud au sud (1).

Notre station dans ce mouillage fut de sept jours. Nous étions trop près de la pointe nord de la baie pour être en mesure d'appareiller; le 17 décembre, au matin, avec l'aide du brick *la Susanne*, capitaine Trotter, dont j'ai parlé dans mes voyages précédents, nous nous touâmes à deux cent quarante brasses plus au vent, et le soir même nous mîmes à la voile. Le 18, à huit heures, nous fîmes route à l'ouest nord-ouest, ce qui, à midi, nous plaçait à

(1) On a pu remarquer, dans le cours de mes diverses navigations, que plusieurs jours de suite nous sommes restés à la même hauteur; il faut, dans les voyages de cette nature, porter en ligne de compte les gros temps, les courants, et aussi les calmes et les brouillards; j'en ai supprimé la longue énumération. Les accidents momentanés entraveraient une narration aussi aride par elle-même, pour les lecteurs qui cherchent l'agréable plutôt que l'utile.

l'ouest, et à quatre lieues de la pointe la plus occidentale de l'île. Le 19, au lever du soleil, nous aperçûmes l'île d'Owhyhée, qui nous restait de l'est un quart sud au nord-est, dix lieues de distance, ainsi que les montagnes de Mowée, dont le milieu se présentait au nord un quart nord-ouest, quinze lieues de distance.

Le 20, à dix heures, nous découvrîmes la partie occidentale de l'île Morotaye; à midi, la même pointe, qui me parut basse, nous restait au nord un quart nord-ouest, demi-pointe vers l'ouest. J'observai 20° 55′ de latitude: j'estimai la distance de cette île à cinq ou six lieues; le milieu de celle Rané, au sud-est un quart est, à trois lieues.

A trois heures, nous relevâmes la partie orientale de Whyhoo, depuis l'ouest jusqu'au nord-ouest. Le 21, au lever du soleil, nous apercevions, sous le vent, les îles Morotaye et Rané, la première au nord-est, et la seconde à l'est sud-est, environ quinze milles de distance de chacune; celle de Whyhoo parut en même temps à l'ouest nord-ouest, huit à neuf lieues de distance : pendant la nuit, nous avions perdu six à sept lieues de terrain. A midi, j'observai 20° 51′ de latitude; je relevai en même

temps la pointe la plus ouest de Morotaye, à cinq ou six lieues dans le nord un quart nord-ouest. Au coucher du soleil, sa pointe occidentale nous restait au nord, à six milles; et celle méridionale de Rané, au sud-est un quart est. En même temps Whyhoo paraissait au nord-ouest un quart ouest, à huit lieues.

Le 22, au lever du soleil, la pointe occidentale de Morotaye se relevait au nord un quart nord-est, et Rané à l'est 5° sud, quatre lieues de distance; à midi, la première nous restait au nord-est, à quatre lieues, et le milieu de Whyhoo au nord-ouest un quart ouest, à six lieues; au coucher du soleil, Whyhoo nous restait depuis le nord-ouest jusqu'au sud-ouest un quart ouest, à quatre milles de distance.

Le 23, au jour, notre distance de Whyhoo n'était que de quatre milles; nous la vîmes distinctement, à travers les nuages, dans le nord-ouest. Au coucher du soleil, nous la relevâmes dans l'ouest nord-ouest, six à sept lieues de distance, et celle de Morotaye dans le nord nord-est, à cinq lieues.

Le 24, au lever du soleil, nous vîmes Whyhoo dans le nord-ouest, neuf lieues de distance, et

Morotaye au nord nord-est, à quatre lieues. A midi, j'observai 20° 47′ de latitude; l'île de Whyhoo nous restait au nord-ouest un quart ouest, et au coucher du soleil, au nord-ouest un quart ouest, à six lieues de distance. Le 25, au lever du soleil, nous nous trouvâmes à trois milles de distance de Whyhoo, qui nous restait depuis l'est jusqu'à l'ouest un quart nord-ouest; à midi, nous n'étions plus qu'à deux milles au sud de la baie de Fair-Heaven.

Cette baie est formée par une bande fort étroite de récifs de corail, qui longe toute la partie méridionale de l'île, et s'étend au large à environ un tiers de lieue, laissant entre elle et l'île un bassin assez spacieux pour y recevoir les vaisseaux. La passe d'entrée, qui n'est qu'une cassure de cette bande de corail, se trouve à environ six milles à l'ouest de la pointe sud-est de l'île. Un bâtiment, commandé par le capitaine Barba, avait péri sur la pointe de ce banc de corail, qui se prolonge et cerne au large la pointe occidentale de l'île.

Au coucher du soleil, nous étions à cinq milles de la baie, ayant la pointe de l'est de l'île à l'est nord-est, et celle de l'ouest, à l'ouest nord-ouest. Le 26, au jour, nous n'étions qu'à

deux milles de la pointe est, et, au coucher du soleil, à un mille de l'entrée de la baie. Le 27, même position que la veille; au coucher du soleil, l'île nous restait de l'est un quart nord-est à l'ouest nord-ouest. Le 28, continuation de beau temps; au coucher du soleil, nous étions à deux milles de la baie. Le 29, au lever du soleil, nous nous trouvâmes à deux lieues de la pointe est de l'île. Le même jour, à onze heures du matin, nous fîmes route à l'ouest; à midi, nous étions à trois lieues du rivage, relevant le milieu de l'île au nord. Au coucher du soleil, sa partie la plus méridionale, qui est aussi la plus orientale, nous restait à l'est, et la plus occidentale, entourée de brisants qui s'étendent à trois milles en mer, au nord. Le 30, au lever de l'aurore, nous découvrîmes l'île d'Atooy, qui nous restait au nord-ouest un quart ouest, à cinq lieues de distance; à neuf heures, nous n'en étions plus qu'à un mille de distance. Sur les deux heures, nous laissâmes arriver au sud, en longeant la côte à un mille de distance. A cinq heures, ayant la pointe sud de l'île à l'est, et celle de l'ouest au nord-ouest, nous mîmes en panne vis-à-vis un enfoncement qui nous restait au nord. Dans cette

position, l'île d'Onée-Heou nous restait à l'ouest. Le 31, au lever du soleil, nous nous trouvions à trois milles de l'enfoncement que nous avions quitté la veille. Au point du jour du 1er janvier 1797, nous nous trouvions à trois milles de distance du village que les insulaires nomment Weina. Le même jour, à cinq heures du soir, nous reprîmes le large.

La suite de notre navigation pour la Chine est décrite au chapitre septième.

CHAPITRE VI.

Iles Sandwich. — Sites pittoresques. — Variété des fruits. — Facilité des échanges. — Produits de l'industrie. — Insulaires; leur intelligence, leur bonne foi. — Hospitalité. — Rencontre imprévue. — Habillements des deux sexes. — Natation; adresse des insulaires dans cet exercice. — Courage des femmes. — Le roi Tamaahmaah; sa force; son affabilité. — Banquet royal. — Taboo. — Notes diverses.

Les îles d'Owhyhée, Woahou et d'Atoui, et les autres moins considérables de cet archipel, se trouvent sur le passage des vaisseaux espagnols qui, du Mexique, se rendent aux Philippines: cette communication est d'ailleurs peu importante. Si le commerce du nord-ouest de l'Amérique avec la Chine venait à tomber, les bâtiments paraîtraient rarement dans ces parages : les Européens ou les Américains n'y trouvent aucun objet de spéculation, à l'exception des perles, que l'on y pêche en abondance. Quel que soit le motif qui, dans la suite des temps, attirera les navigateurs, ils ont

l'assurance, en parcourant ces parallèles, de rencontrer d'inépuisables ressources en vivres et en rafraîchissements de toute espèce.

L'archipel des îles Sandwich fut pour nous un nouvel Éden. A l'approche des côtes nous apercevions une population nombreuse, qui, disséminée dans les campagnes, animait l'un des sites les plus riches de la nature. La fraîcheur de la verdure, la beauté des arbres, les uns brillant de fleurs à peine écloses, les autres s'affaissant sous le poids des fruits dorés, les nuances variées de la culture, mille ruisseaux serpentant dans la plaine, et, dans le lointain, les trois pics perpendiculaires du Mouna-Kaah couronné de neige, tel fut le tableau gracieux et plein de majesté qui se développa tout-à-coup devant nous.

Monterey, dont les rivages avaient réjoui nos yeux fatigués de l'aspect sombre et glacé des contrées du nord, était désormais banni de notre souvenir; nous regardions presque avec dédain les productions qu'il nous avait offertes. Aussitôt que notre navire eut paru devant Owhyhée, et pendant tout le temps qu'il s'arrêta dans ses heureux parages, de nombreuses pirogues couvrirent la mer : on eût dit une

flottille qui nous apportait les tributs d'une nature prodigue. L'audacieux insulaire s'avançait vers nous jusqu'à quatre lieues en mer; les flots irrités, les tempêtes ne l'effrayaient pas dans sa course aventureuse : il semblait, de sa frêle nacelle, défier le péril.

Le pont du vaisseau n'était point assez vaste pour contenir les bananes, les giraumons, les patates, les fruits à pain, que nous livrait une main libérale. Quelques morceaux de fer, des couteaux, des ciseaux, des limes, des scies, petites et grandes, des haches, des vrilles, des clous, des aiguilles, étaient, aux yeux des insulaires, plus précieux que l'or. Les animaux n'étaient point à un taux plus élevé; dix cochons, de cent cinquante livres chacun, nous furent donnés pour un fusil de munition et quelques balles.

Les productions de la terre ne sont pas l'unique richesse des habitants d'Owhyhée; l'industrie a aussi ses articles d'échange, tels que des massues, des hameçons de nacre, des manteaux tissus de plumes d'un rouge éclatant, des étoffes, des tresses, des cordages, des paniers en osier dont on se sert en guise d'oreillers, des nattes d'un tissu très délicat, et qui

surpasse en perfection tout ce que j'avais vu à Madagascar, et même aux îles des Amis. Des perles d'une belle grosseur nous furent aussi données aux mêmes conditions que le reste.

Les naturels de cet archipel sont en général d'une beauté remarquable; ils sont robustes et alertes; leur physionomie est douce et pleine d'expression; leur taille élevée surpasse celle des Européens; toutefois ils sont moins grands que les habitants des îles des Amis, mais leur caractère est plus gai, plus loyal et plus communicatif. Ils étaient tous les jours au milieu de nous, et nous au milieu d'eux: aucun acte, aucun geste ne provoquèrent notre défiance; de leur côté, ils traitèrent avec nous avec la même sécurité que si nous eussions été leurs compatriotes. A l'heure de la retraite, lorsque la nuit approchait, quelques uns nous demandaient comme une faveur de rester à notre bord et d'y passer la nuit: cette complaisance de notre part n'eut jamais aucune suite fâcheuse.

La franchise et l'affabilité ne sont pas, dans ces insulaires, des vertus de circonstance ou de calcul; ils agissent les uns envers les autres avec douceur et bonne foi, et dans toutes les

occasions, dans les divers rapports qu'ils ont avec les étrangers, jamais ils ne démentent cet heureux caractère.

S'ils trouvent l'occasion de rendre service, de témoigner leur obligeance, ils la saisissent avec empressement : il semble que ce soit un plaisir qu'on leur procure. Nous devions envoyer le canot avec quelques futailles pour faire de l'eau; des insulaires, qui montaient une double pirogue, nous demandèrent avec instance de les charger de ce soin : nous hésitâmes un peu, redoutant la tentation qu'ils pourraient avoir de s'emparer des cercles de fer; mais leurs prières furent si pressantes qu'il fallut céder : ils firent trois voyages, et nous rendirent nos futailles intactes.

L'hospitalité, ce droit si sacré que l'Europe, qui se dit la terre classique de la civilisation, a tant de fois méconnu, s'est réfugiée chez ces hommes que nous qualifions dédaigneusement du nom de sauvages.

Plusieurs Anglais, des Américains, des Espagnols, au nombre de vingt-sept, vivaient paisiblement à Owhyhée et dans les autres îles. L'un d'eux me raconta qu'il avait quitté l'état de matelot, fatigué d'une vie errante et

périlleuse. Il était descendu sur cette terre, qui l'avait adopté; sans fatigue, et presque sans travail, il s'était fait une existence douce et agréable. Si les récoltes viennent à manquer, me dit-il, les fruits des arbres et les racines succulentes de plusieurs plantes suffisent pour nous mettre à l'abri de la disette. Les habitants étaient, pour ses compagnons et pour lui, autant de frères : en respectant leurs usages, leurs mœurs, ils avaient l'assurance de n'être gênés en rien; il y avait entre les nouveaux venus et les naturels une heureuse réciprocité de tolérance et de bons procédés.

La plupart des étrangers sont mariés ; ils ont des enfants, et tous m'ont parlé de leur situation actuelle avec enthousiasme. A quelques uns d'eux je parlai de patrie; je leur rappelai les lieux qui les avaient vus naître; je cherchai à faire vibrer les fibres de leur cœur à des souvenirs si doux, mais ils restèrent froids et indifférents; en réponse aux paroles de sentiment qui m'échappaient, un Anglais parodia d'une manière burlesque ces mots si connus : *ubi bene, ibi patria.*

On s'imagine bien que des hommes qui renoncent à leur pays, qu'aucun lien n'attache

plus à leur famille, à leurs amis, ne sont pas l'élite des citoyens de l'Europe : une rencontre imprévue me ferait croire que cette idée n'est pas sans fondement. Parmi les réfugiés volontaires je reconnus deux individus que le lecteur n'a peut-être pas oubliés, les conspirateurs de l'île d'Amsterdam, Cook et Godwin. Ils étaient venus à notre bord, mêlés avec les naturels; à mon aspect, ils s'enfuirent épouvantés, et retournèrent à la côte. Puisse le ciel leur pardonner ainsi que je leur pardonne !

Le capitaine Barba, qui à Port-Jackson m'avait annoncé la saisie de *l'Émilie*, avait fait naufrage sur un des écueils qui bordent l'île de Wohoo. Une partie de son équipage et sa cargaison avaient été sauvés : dans son malheur, secours de tout genre et protection lui avaient été généreusement accordés. Les naturels s'étaient empressés de venir à son aide ; ils avaient recueilli les débris du naufrage. Le capitaine Barba était resté parmi eux; dans son isolement, lorsqu'il n'avait aucun moyen de résistance, ses marchandises avaient été respectées.

Il en est à Owhyhée comme en France, comme dans tous les pays : les habitants ne

sont pas satisfaits de leur sort. Enfants ingrats de la nature, ils dédaignent le riche héritage qu'elle leur a légué; des biens qui leur sont inconnus ont des charmes pour eux que n'ont point des biens plus réels, et qui sont sous leurs yeux ; ils jettent au-delà des mers des regards inquiets ; ils aspirent à franchir le vaste espace qui les sépare d'un autre monde : presque tous nous demandaient à être admis parmi nous, et ce ne fut pas sans peine que nous leur fîmes comprendre et agréer nos refus.

Ainsi qu'à Annamouka, la garde-robe des insulaires des îles Sandwich, se réduit à une pièce d'étoffe de leur fabrique, dont ils s'enveloppent depuis les épaules jusqu'aux talons, lorsqu'ils ont à se défendre contre l'intempérie des saisons ; si le temps est doux, ils la replient avec grâce autour de leur ceinture.

Les femmes coupent leurs cheveux un peu plus longs par-devant que par-derrière, à peu près à la Titus ; les hommes les tiennent très ras des deux côtés de la tête, mais sur le milieu, depuis le front jusqu'à la nuque du cou, s'élève, en forme de casque, une bande de cheveux assez longs, et de quatre à cinq pouces de largeur : cette coiffure ne leur sied pas mal,

et même elle leur donne un air martial (1).

L'art de la natation est pour les deux sexes

(1) Les femmes des îles Sandwich sont belles et bien faites. Leur habillement consiste en dix pièces d'étoffes du pays, longues de trois aunes et larges de trois pieds, dont elles s'enveloppent le corps et qui leur descendent jusqu'à mi-jambe. L'étoffe qu'elles mettent par-dessus est ornée de très jolis dessins et ressemble à du calicot imprimé. Elles mettent par-dessus tout cela une pièce d'étoffe d'environ trois aunes de long et autant de large, qui est ou noire ou blanche, ou ornée de différents dessins. Elles suspendent à leur cou un petit miroir et une pipe ; c'est la partie la plus essentielle de la toilette. Elles portent aussi un crochet d'ivoire qu'elles nomment *palura*, et qu'elles attachent à leur cou avec des tresses des cheveux de leurs amis. Quelques unes portent les cheveux longs ; d'autres les tiennent courts, les relèvent par-devant et les saupoudrent de chaux. Elles aiment beaucoup les chemises blanches et les mouchoirs de soie noire.

Les hommes portent une bande d'étoffe très forte, qui passe entre les cuisses et fait le tour des reins. Comme les femmes, ils se couvrent les épaules d'une pièce d'étoffe. Dans de certaines occasions solennelles, ils portent un bonnet et un manteau de plumes, qui leur donnent un air tout-à-fait imposant. En hiver, ils se vêtissent de nattes très bien peintes et bordées.

(*Voyage de M. de Kotzebue.*)

la branche la plus importante de l'éducation. Tous les matins des troupes d'enfants de huit à douze ans se livrent à cet exercice dans les endroits de la côte où le ressac a le plus de violence. Aidés d'une planche qu'ils poussent en avant, ils s'élancent sur le sommet des vagues, au moment où elles se brisent contre les rochers; ils en suivent les ondulations, et reprennent le chemin de la mer, pour revenir au rivage.

Lorsque la mer est agitée, les pirogues ne résistent qu'avec peine à la fureur des flots; on dirait que les vagues écumeuses qui les couvrent vont les entraîner dans l'abîme. Les insulaires sautent à la mer; ils nagent autour de leur pirogue, les uns à la poupe, les autres à la proue; ils la soulèvent tour à tour aux deux extrémités, et, la repoussant par saccade, ils lui communiquent un mouvement si brusque de l'avant à l'arrière, que l'eau jaillit au loin : lorsque la pirogue est à sec, chacun remonte lestement à sa place, et les voilà pagayant vers le rivage comme s'il ne leur était rien arrivé.

Les pirogues ont vingt à vingt-cinq pieds de longueur, sur dix-huit pouces de largeur et douze à quinze de profondeur. Ainsi qu'aux

pirogues des îles des Amis, les deux extrémités sont plus ou moins relevées. Il est aisé de juger, d'après de telles proportions, qu'elles ne peuvent conserver leur aplomb sans le secours du balancier ; celles qui sont accouplées, et que, par cette raison, on appelle doubles, peuvent s'en passer.

Pour affronter l'océan, sans autres secours que celui d'aussi frêles embarcations, il faut aux insulaires un courage plus qu'humain, ou du moins une grande habitude de lutter avec le terrible élément qui les environne. On serait tenté de croire qu'ils ont quelque chose de commun avec les amphibies; je les ai vus plonger sous l'eau, et rester fort long-temps sans avoir besoin de respirer l'air extérieur.

Un bâtiment avait été obligé de laisser une ancre dans la baie, à la profondeur de vingt brasses; une masse de fer aussi considérable était une puissante amorce pour les naturels. Quelques uns se jettent à l'eau; ils dégagent l'ancre des rochers où elle est accrochée, et la roulent sur le fond de la mer jusqu'à la grève, avec autant d'aisance que s'ils eussent été à pied sec. Dans le long intervalle de temps qu'avait exigé une opération aussi difficile, ils ne

s'étaient montrés que rarement à la surface de l'eau, et avaient disparu avec la rapidité de l'éclair.

Les femmes ne le cèdent pas aux hommes en adresse et en vigueur; à trois quarts de lieue en mer, et au milieu des ténèbres, elles atteignaient le navire en nageant, et le lendemain, avant que le jour eût reparu, elles nageaient de nouveau vers la côte ; les requins les accompagnaient dans ce long trajet; ce sinistre cortége ne les effrayait pas.

Ainsi que nous l'avons dit, la civilisation et les arts ont fait quelques progrès parmi les habitants des îles Sandwich ; l'intelligence et l'énergie dont ils sont doués leur en présage de plus grands encore : si le goût du travail féconde un sol que la providence a comblé de tous ses dons, cette contrée est appelée à prendre rang parmi les nations les plus florissantes. Les diverses branches d'épicerie y trouveraient un climat qui leur convient; cette culture offrirait au commerce des chances avantageuses, et assurerait aux naturels des relations plus fréquentes (1).

(1) Les îles Sandwich sont au nombre de treize ;

Le 14 décembre, pendant notre séjour dans les parages d'Owhyhée, un grand mouvement se fit entendre sur la côte septentrionale du fond de la baie, où se trouve un village qu'un épais bosquet de cocotiers sépare de la mer; c'était le roi Tamaahmaah qui se préparait à nous faire une visite. Des cris de joie, expression spontanée

elles ont été découvertes par Cook, en 1778; on évalue leurs superficies réunies à environ deux mille lieues carrées, et leur population à quatre cent mille habitants. La plupart de ces îles sont montagneuses; elles paraissent arides et offrent des indices d'une origine volcanique. Le sol, quoique fertile en beaucoup d'endroits, ne présente pas cependant aux regards une végétation aussi belle qu'à Otahiti, mais l'industrie des habitants supplée à ce que la nature leur a refusé, et on remarque partout une culture très soignée. Elles produisent l'arbre à pain, l'arbre à papier, la canne à sucre qui y atteint de grandes dimensions; des yams, des plantains, des arbres à épices, du pisang, du bois de sandal, des bananes, des noix de coco, des mûres, des patates douces, des melons, des châtaignes, du maïs, du tabac, et surtout de la racine de taro, la principale nourriture des habitants.

Avant l'arrivée des Européens, on n'y connaissait d'autres quadrupèdes que des chiens, des rats, des cochons, des lapins; on y trouvait aussi de la volaille. Il y a aujourd'hui du bétail, des chevaux, des moutons,

de l'amour de ses sujets, l'accompagnaient sur son passage. Au lever du soleil, sa majesté owhyhienne s'embarqua sur une pirogue qu'entouraient plus de soixante autres, et se dirigea vers le navire.

Tamaahmaah était un des plus beaux hommes que j'eusse vus; sa taille de cinq pieds

des chèvres, etc. Les oiseaux y sont nombreux et très beaux, mais les espèces ne sont pas multipliées.

Les habitants sont en général au-dessus de la taille commune et très forts. Ils marchent avec grâce, courent avec beaucoup de vitesse, et sont très susceptibles de résister à la fatigue. Les deux sexes ont, en général, l'abord franc et ouvert, mais les femmes ont, de plus que les hommes, beaucoup de sensibilité et de douceur dans le regard.

Le climat de ces îles diffère peu decelui des Antilles, qui se trouvent sous la même latitude, mais du côté opposé du nouvel hémisphère. Toutefois elles ont un avantage sur ces dernières, c'est d'être exemptes des terribles ouragans qui les ravagent si fréquemment.

L'agriculture, la pêche et la chasse, la construction d'embarcations, la fabrication de différentes étoffes avec l'écorce de mûrier, celle des nattes de toutes les dimensions et de toutes les nuances, de filets, d'ustensiles de chasse, etc., forment la principale occupation des basses classes.

Ces insulaires fréquentent la côte nord-ouest de l'A-

six pouces avait les plus heureuses proportions; sur son visage respirait une mâle fierté que tempérait la douceur; ses manières étaient nobles et faciles. On comparait le prince Tamaahmaah à un Apollon; un des Européens dit qu'il avait la force et la valeur de ce dieu. Il était vêtu d'un drap bleu d'Angleterre, retombant des épaules jusqu'aux talons; il avait, ainsi que les autres Indiens, la tête, les bras, les jambes et les pieds nus.

mérique, où ils portent des approvisionnements de bouche, qu'ils échangent contre des peaux de loutres. Ils expédient celles-ci en Chine, où elles sont fort recherchées, ainsi que leur bois de sandal et leur nacre de perle.

La population est divisée en quatre classes : les prêtres, les nobles, la caste moyenne qui est la plus nombreuse, et une quatrième qui est très méprisée et qui ne se compose que d'un petit nombre d'individus. Le roi est appelé Hicri-ei-Moka, c'est-à-dire chef ou seigneur des îles ou de l'île. Chaque prince est Hicri-Nuc ou grand seigneur. Toutes les terres sont censées appartenir au seigneur de l'île, et les nobles ne les possèdent qu'à titre de fief héréditaire, mais inaliénables. Les laboureurs sont les fermiers ou les paysans des seigneurs féodaux et du roi; toutes ces terres paient un tribut au roi.

(*Dictionnaire géographique.*)

Tamaamaah possédait des connaissances étendues sur nos constructions navales; il ne montra pas de surprise en parcourant le navire; il nous interrogea, d'une manière claire et précise, sur les différentes parties de la charpente, sur les manœuvres et les gréments, et il écouta et saisit avec rapidité les explications qui lui furent données; même il parut prendre plaisir à les faire comprendre à ceux de ses officiers qui se tenaient à ses côtés.

Il y a tel souverain en Europe qui jettera un œil de dédain sur le banquet de Tamaahmaah: car, il faut bien l'avouer, l'art de la gastronomie n'est point aussi avancé à Owhyhée qu'à Paris et à Londres, et l'on n'a point jugé à propos d'y établir, aux dépens des sujets, une liste civile que grossit annuellement l'insatiable appétit de ces brillants oisifs, qui s'honorent du titre de courtisans. Tamaahmaah fit apporter son dîner à bord; avec une grâce toute royale, il nous pria d'y prendre part. Il n'y avait sur la table que deux plats, l'un composé d'une pâte molle que les insulaires appellent tavroo, l'autre d'un chien rôti. Le tavroo est fort acide; il ne flatta point mon palais. Quant au chien rôti, malgré les in-

stances du prince et les exhortations des Européens domiciliés, il me fut impossible d'en goûter.

A son départ, Tamaahmaah dirigea sa marche vers la baie d'où il était sorti le matin, entre d'énormes rochers et une montagne qui s'élève perpendiculairement à une grande hauteur et une plage de sable, faisant face au village de Karakaoua; ce fut en ce lieu que le roi s'arrêta ainsi que son cortége.

Trente guerriers, armés de longues lances ou zagaies, étaient placés sur deux rangs. Un long *houra* se fit entendre. Le roi s'avança au milieu des guerriers; chacun d'eux, de droite et de gauche, lança d'une main ferme, sa zagaie contre Tamaahmaah; celui-ci, sans autre bouclier que sa lance, para tous les coups, écarta tous les traits qui semblaient, comme par enchantement, venir expirer à ses pieds.

Deux jours après, Tamaahmaah, charmé de l'accueil que nous lui avions fait, revint à notre bord. Cette fois plus de deux cents pirogues, doubles et simples, lui servaient de cortége. Il avait auprès de lui la plus grande partie de sa famille, et trois de ses femmes. Leur grâce, l'élégance de leur taille, et plus

encore l'affabilité de leurs manières, leur valurent nos hommages. Les derniers adieux se firent, de part et d'autre, avec tous les signes de la plus franche amitié.

Owhyhée est la capitale de Tamaahmaah. La puissance de ce prince s'étend sur toutes les îles de l'archipel. Il a fait construire, par des ouvriers européens, une goëlette sur laquelle il s'embarque pour visiter les îles de sa dépendance, et, s'il y a lieu, pour les faire rentrer dans le devoir.

A son arrivée dans une île, le taboo commence ; il est défendu à tous les insulaires de s'occuper d'aucune affaire, à moins que le souverain n'ait levé cette espèce d'interdit. Pendant le taboo, aucun insulaire ne vint à notre bord : il paraît que les étrangers ne sont pas soumis à cette loi sévère ; ils ne discontinuèrent pas leurs visites, mais je ne pus obtenir ni d'eux, ni des naturels aucune explication sur cette prérogative royale (1).

(1) Nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt l'extrait de quelques voyages plus récents aux îles Sandwich, qui nous semblent compléter le récit de M. Péron.

« M. Otto de Kotzebue, officier de la marine russe,

C'est dans l'île d'Owhyhée, dans la baie de Karakaoua, que Cook a péri sous les coups d'une

s'embarqua, en 1815, sur le brick *le Rurick*, de cent quatre-vingts tonneaux. Vers la fin de novembre il parut devant Owhyhée. Le roi Tamaahmaah l'ayant invité à descendre à terre, il débarqua dans une petite baie, près d'un joli bois de palmiers qui ombrageait de petites cabanes en joncs. A droite on voyait, au milieu de quelques beaux bananiers, deux maisons bâties en pierres, à l'européenne ; à gauche, près du rivage, se trouvait, sur une élévation artificielle, le moraï ou temple du roi, entouré d'idoles colossales en bois. A l'extrémité de la vallée s'élève la montagne de Monna-Worocay, dont on estime l'élévation à environ mille sept cents toises. Sa pente, qui est assez douce, est en partie cultivée et en partie couverte de bois, au milieu desquels s'élèvent des roches basaltiques, qui rendent tout ce paysage extrêmement pittoresque.

»Un certain nombre d'Indiens était rangé en bataille sur le rivage. Le roi Tamaahmaah, accompagné de ses principaux officiers, vint au-devant de M. de Kotzebue, jusqu'au lieu du débarquement, et lui toucha amicalement la main. Il le conduisit ensuite à travers une foule de spectateurs attirés par la circonstance, mais d'ailleurs fort réservés, à son palais construit en joncs, à la manière du pays, consistant en un seul appartement, et ouvert de tous côtés pour mieux y laisser circuler l'air. Il possède plusieurs maisons bâties en

multitude égarée. Le 14 février 1779, jour de deuil et d'éternels regrets, le premier de nos

pierres, à l'européenne, mais il les trouve moins agréables que celles en joncs.

» Sa majesté était vêtue d'une chemise blanche, un pantalon bleu, une veste rouge et une cravate de couleur, mais ce n'était là qu'une espèce de négligé, car elle a plusieurs uniformes brodés. Ses officiers étaient habillés d'une manière plus singulière. Les uns n'avaient qu'une souquenille noire, les autres portaient des vestes et des habits de différentes couleurs qui paraissaient évidemment n'avoir pas été faits pour leur taille, et dans lesquels ils ne pouvaient se mouvoir. Les sentinelles placées à la porte n'avaient d'autres vêtements qu'une ceinture, à laquelle étaient attachées une giberne et une paire de pistolets; elles étaient de plus armées de fusils.

» Tamaahmaah fit servir du vin aux officiers russes et but lui-même à leur santé; il dit ensuite à M. de Kotzebue: « J'apprends que tu commandes un vaisseau de guerre, que tu as entrepris un voyage du même genre que Cook et Vancouver, et que tu ne fais pas le commerce : mon intention est donc de te pourvoir *gratis* de tous les objets que mon île produit; ceci est une affaire entendue; nous n'en parlerons plus. »

» Après cette entrevue, les voyageurs, en ayant obtenu la permission du roi, allèrent rendre visite à la reine Kahamanna. La maison qu'habitait cette prin-

navigateurs, le héros de l'humanité, a terminé sa carrière sur cette même plage où les Euro-

cesse était élégamment bâtie, et l'intérieur en était très propre. Ils la trouvèrent en société avec deux autres femmes du roi, et ils furent également bien reçus par toutes les trois. Ces dames étaient assises sur de jolies nattes, et soigneusement enveloppées dans une robe de très belle étoffe du pays; leurs cheveux, enduits d'une substance gluante et blanchâtre, contrastaient assez singulièrement avec la couleur foncée de leur teint.

» Au moment où M. de Kotzebue entra, Kahamanna fumait : après l'avoir engagé à s'asseoir, elle lui offrit une pipe, et, sur son refus, elle la passa à sa voisine.

» En quittant la reine, M. de Kotzebue se rendit auprès du fils du roi. L'interprète l'informa que, comme héritier du trône, ce prince remplissait déjà quelques unes des fonctions sacerdotales de son père, fonctions qui, imprimant un caractère sacré à celui qui en est revêtu, lui assurent que le trône ne lui sera pas disputé, et dont l'importance est telle que quiconque cherche à le voir pendant le jour, encourt la peine capitale. Le prince actuel, depuis le moment qu'il les exerce, a pris le nom de Lio-Lio, c'est-à-dire, chien des chiens.

» Nous entrâmes, dit M. de Kotzebue, dans une petite maison où nous trouvâmes Lio-Lio nonchalamment couché sur une natte, à plat ventre, et qui leva à peine

péens trouvent aujourd'hui amitié et protection. Par quelle fatalité ce peuple, si remar-

la tête à notre arrivée. Près de lui étaient quelques soldats armés de mousquets, et chargés de veiller à sa sûreté, ainsi qu'un jeune homme de bonne mine qui chassait les mouches avec une touffe de plumes rouges, et que j'aurais plutôt pris pour le prince que l'autre. Lio-Lio, qui était d'une corpulence extrême, pouvait avoir à peine vingt-deux ans. Il est réellement fâcheux que Tamaahmaah, qui a acquis une véritable gloire par la sagesse de son gouvernement, et jeté les fondements de la civilisation de son peuple, n'ait pas un successeur digne de lui.

»Après ces deux visites, M. de Kotzebue et ses officiers retournèrent auprès du roi, qui les conduisit à une jolie petite maison située près d'un moraï, et où ils trouvèrent une table servie à l'européenne. Les mets consistaient en un porc rôti, des patates, des yams et des racines de taro cuites. Le roi et les ministres assistèrent au repas, mais sans y prendre part, prétendant que ce jour là il ne leur était pas permis de manger du cochon.

»Il est défendu aux femmes, sous peine de mort, d'être présentes aux repas des hommes; ce qui fait que chaque famille a, outre la maison d'habitation commune, deux autres bâtiments dont l'un sert de réfectoire aux hommes et l'autre aux femmes.

»Pendant le dîner, le roi parla beaucoup; il adressait

quable par sa bonté, par sa douceur, a-t-il versé le sang du juste, de l'homme de bien?

d'abord la parole à M. de Kotzebue, et ensuite à ses ministres, qui riaient de bon cœur de ses plaisanteries. Il aime beaucoup le vin, mais il en use modérément, tout en ayant soin que les verres de ses convives soient pleins.

»Après le dîner, Tamaahmaah fit présenter à M. de Kotzebue, par un de ses ministres, une fraise de plumes artistement travaillée, qu'il avait portée lui-même dans différentes circonstances solennelles, et chargea son interprète de lui dire qu'il l'envoyait à l'empereur Alexandre, comme un témoignage de sa considération.

»En partant de la maison où le dîner avait eu lieu, le roi ordonna de bien traiter les hommes de l'équipage du *Rurick*, qui montaient la chaloupe du capitaine, et on les servit à peu près de la même manière que leurs officiers.

»Tamaahmaah se rendit ensuite à son moraï; en y arrivant, il embrassa une des idoles à laquelle étaient suspendues plusieurs offrandes de porc et de fruits, en disant aux Russes : « Voilà les dieux que j'adore ; j'ignore, en agissant ainsi, si je fais bien ou mal, mais je suis la croyance de mes pères, qui ne saurait être mauvaise, puisqu'elle ne me prescrit rien de condamnable. »

»Après être resté seul pendant quelques instants dans son moraï, Tamaahmaah revint avec les voyageurs à

J'ai visité les lieux où Cook a succombé. Deux cocotiers sont debout : ils portent les traces des

la maison où il les avait d'abord reçus, et là se fit servir son dîner, consistant en poisson bouilli, yams, racine de taro, et un petit oiseau de la grosseur d'un moineau, lequel étant très rare, est uniquement réservé pour la table du roi. Pendant tout le temps du repas, il se servit de ses doigts au lieu de fourchette et de cuillère ; et ayant remarqué que M. de Kotzebue en était surpris, il lui dit : « C'est là l'usage de mon pays, je ne veux pas en changer. »

A peu près à la même époque, la goëlette *la Colombia*, de Londres, se trouva dans les eaux d'Owhyhée.

« Nous fûmes abordés, dit M. Corney, capitaine en second, par plusieurs naturels du pays. Ils nous informèrent que Tamaahmaah se trouvait au village de Tyroa. Nous nous dirigeâmes en conséquence vers cet endroit.

» Le lendemain, vers minuit, nous arrivâmes à Tyroa, et nous saluâmes le roi par une décharge d'artillerie. Le subrécargue s'étant rendu à terre, revint bientôt à bord avec le roi Tamaahmaah.

» Ce prince portait une chemise de couleur, des culottes de velours à petites côtes, un gilet rouge, de gros souliers, des bas de laine et une cravate de soie noire ; il n'avait point d'habit. C'est un homme d'une taille élevée, fort et bien bâti. Il a le nez légèrement

boulets que la frégate *la Résolution* tira sur les insulaires. La vengeance fut juste, mais elle

aplati, et la lèvre supérieure un peu relevée ; l'une et l'autre sont épaisses ; sa physionomie est franche et ouverte.

»Nous levâmes l'ancre pour nous rapprocher du rivage. Une multitude de canots couvrirent alors la mer: en peu de temps il y en eut plus de quatre-vingts, portant depuis trois jusqu'à dix hommes, indépendamment de plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui nageaient autour du bâtiment, sans s'inquiéter des requins. Le capitaine, un peu effrayé d'en voir autant à bord, pria le roi de les renvoyer. Celui-ci prit alors une pique, dit quelques mots, et en un instant le bâtiment fut évacué. Le roi nous engagea ensuite à hisser le pavillon blanc ; ce qui, dans ce pays, est un signe d'interdiction, et ordonna à deux de ses hikanis ou officiers de rester à bord pour empêcher les indigènes de nous voler. Tamaahmaah dîna à notre bord et y resta toute la journée, avec ses femmes et ses principaux officiers; mais comme il leur est défendu de toucher à des provisions de mer, ils firent venir de terre tout ce dont ils eurent besoin. Nous remarquâmes que les différents vases ou ustensiles dont le roi s'était servi, furent soigneusement renvoyés à terre par ses ordres.»

Le capitaine Freycinet passa en août 1819 devant Owhyhée : le roi Tamaahmaah était mort il y avait peu

ne rendit pas Cook à la vie : ce châtiment n'a été qu'un faible dédommagement des regrets

de temps. Le peu de capacité de son fils aîné faisait craindre de grands changements dans les îles Sandwich, que Tamaahmaah avait su pendant de longues années maintenir sous son obéissance. Les journaux ont annoncé, il y a peu de temps, que le successeur de Tamaahmaah et la reine, son épouse, étaient débarqués en Angleterre, et qu'ils y avaient reçu un brillant accueil. Cette visite est un hommage que rend le vassal à son souverain. Depuis 1794, au passage de Vancouver aux îles Sandwich, Tamaahmaah s'est reconnu sujet de la Grande-Bretagne. Des nouvelles presque aussi récentes ont appris que les naturels de ces contrées, qui jusqu'alors n'avaient adoré que les idoles, et faisaient même des sacrifices humains, y ont tout-à-coup renoncé, et qu'ils ont livré aux flammes les objets de leur ancienne croyance. Cette révolution religieuse avait d'abord eu lieu à Owhyhée, et ensuite à Wohaou et à Atoui, sans la moindre opposition. Voici quelques détails sur les cérémonies religieuses de ces peuples et sur leurs superstitions, telles qu'elles ont existé avant ce dernier événement.

« Il y a plusieurs moraïs ou temples qui sont entourés d'enclos surmontés de pavillons blancs. A la nouvelle lune, les prêtres, les chefs et les hikanis vont y porter des cochons, des plantains et des noix de coco qu'ils déposent devant les images en bois de leurs dieux.

du monde et de ceux des meurtriers eux-mêmes. Que d'autres répandent des larmes sur la tombe

Ils restent trois nuits et deux jours dans l'église, priant et mangeant du porc rôti. A chacune des aûtres phases de la lune, ils répètent la même cérémonie, mais elle ne dure que deux nuits et un jour. Pendant ce temps, il est défendu aux femmes d'aller à la mer en canot ou autrement, et elles doivent se tenir au moins à cent vingt pieds de l'église. Le peuple a la plus profonde vénération pour les chefs et pour les prêtres, qui ont bien soin de le tenir dans l'ignorance la plus complète, même en ce qui concerne la religion.

»La mucka-hité ou grande fête annuelle commence en novembre. Le roi en fait l'ouverture de la manière suivante : il se place, sans défense, à une certaine distance de trois guerriers qui doivent lui lancer successivement leur javelot. On choisit ordinairement les hommes les plus adroits. Le roi saisit au vol le premier javelot, et s'en sert pour parer les deux autres, qu'il fait passer à une grande hauteur au-dessus de sa tête, après quoi il brise une noix de coco; dès ce moment il est défendu aux Indiens de s'approcher de la mer.

Le roi se rend ensuite au moraï, où il passe plusieurs jours. Durant toute cette solennité, les habitants ornent leurs maisons de feuillages et de nattes neuves, et se parent de leurs plus beaux vêtements. Leur principale divinité est portée processionnellement par les prêtres, qui font le tour de l'île. Tout habitant qui se

du guerrier ou du prince qui ont épouvanté les peuples du bruit de leurs prétendus ex-

trouve entre la procession et le rivage, est à l'instant dépouillé de tous ses vêtements. La même punition est infligée à ceux qui ne se prosternent pas ou qui ne se déshabillent pas sur-le-champ devant le cortége de la divinité. Pendant toute la durée de la fête, les habitants ne font que danser, s'exercer au pugilat, et se réjouir de mille manières différentes.

»La procession emploie ordinairement trente jours à faire le tour de l'île et à visiter tous les villages et toutes les plantations; les prêtres n'oublient pas de rappeler aux habitants que c'est l'époque où ils doivent payer leurs tributs.

»Lorsque la divinité a été replacée dans le moraï où on l'a prise, le taboo est levé, et tout reprend son cours ordinaire.

»Les chefs, interrogés sur leur religion, ont avoué assez naïvement qu'ils allaient dans le moraï plutôt pour se divertir que pour prier. L'usage des sacrifices humains est à peu près aboli.

»Les habitants des îles Sandwich sont très superstitieux; ils croient que les âmes des morts peuvent revenir. Selon eux, le volcan d'Owhyhée est l'enfer où brûlent les méchants, tandis que les bons deviennent, après leur mort, des êtres aériens, qui errent sur la terre à volonté.

»Tamaahmaah est à la fois roi et souverain pontife.

ploits; celui-là seul recevra l'hommage de mes pleurs, qui a consacré son existence à la mis-

Lorsqu'il va à bord d'un bâtiment, il est escorté par plusieurs chefs et hikanis, dont l'un porte un crachoir en grande cérémonie : les fonctions de celui-ci sont considérées comme très honorables. Le cortége se compose en outre d'un porte-épée, d'un peloton armé de fusils, et d'un certain nombre d'hommes portant des touffes de plumes pour chasser les mouches, ou des éventails pour rafraîchir l'air.

»Les vieux habits du roi et ses évacuations de toute espèce sont soigneusement jetés à la mer. Tamaahmaah est persuadé que quiconque en posséderait la plus petite partie, aurait le pouvoir de le faire mourir par des prières.

»Lorsqu'un chef vient à mourir, on défend aux indigènes de quitter le rivage. Ils paraissent tous en proie au plus violent chagrin; ils errent çà et là, dans un état de nudité presque complet, poussant des cris lamentables, se coupant les cheveux, se brisant les dents, et se faisant des brûlures sur le corps avec de l'écorce d'arbre enflammée.

»Les prêtres s'assemblent dans la maison du défunt et tracent à l'entour une vaste enceinte, en fichant en terre des baguettes à l'extrémité desquelles sont fixés de petits pavillons blancs. Ils allument ensuite un grand feu et y jettent le cœur du défunt, priant avec ferveur pendant qu'il brûle. Ils en réunissent ensuite les cendres dans une calebasse qu'ils suspendent à une perche,

sion glorieuse de propager le bienfait de la civilisation.

et le recouvrent d'un magnifique tissu de plumes. Alors deux hikanis prennent la perche sur leurs épaules, et courent vers la mer, en criant de toutes leurs forces : *Noho ! noho !* prosternez-vous. Les indigènes devant qui ils passent s'étendent par terre et se dépouillent de leurs vêtements. Les hikanis s'avancent dans la mer jusqu'à la ceinture, et jettent les cendres contenues dans la calebasse. On répète les mêmes cérémonies pour les entrailles et pour le foie du défunt.

» Au coucher du soleil, tous les travaux sont suspendus : un homme parcourt le village, en criant que quiconque, après huit heures, sortirait de sa maison, y conserverait du feu ou de la lumière, ou y fumerait la pipe, serait puni de mort. On défend même de laisser sortir ni chien, ni cochon, ni volaille, afin d'éviter toute espèce de bruit.

» Au lever du soleil, les prêtres livrent aux flammes le corps, après en avoir ôté les os, et ils en font jeter les cendres dans la mer. Ils nettoient ensuite soigneusement les os et les rassemblent. Quelques heures après, le taboo ou l'interdiction est levée. Quant aux Indiens des autres classes, on les enterre tout simplement. Lorsque les chairs sont détruites par la putréfaction, les parents exhument les os, les nettoient avec soin, les enveloppent d'une étoffe, et les mettent dans des calebasses ou gourdes qu'ils suspendent dans leurs maisons. »

CHAPITRE VII.

Suite de la navigation pour la Chine. — Iles Douglas, Agrigan, de l'Assomption; leur signalement. — Iles Bascher. — Iles Montmouth et Graffeting. — Bateaux pêcheurs chinois. — Ile Pédro Blancas. — Grande Lamma. — Macao. — Fort del porto de San Pedro. — Port. — Édifices. — Maisons particulières; maisons de plaisance. — Grotte de Camoens. — M. Soupiron, missionnaire français.

Le 1er janvier 1797, au coucher du soleil, la pointe méridionale d'Atoui nous restait à l'est un quart nord-est, quatre lieues de distance; la petite île d'Orechooa, située à l'extrémité septentrionale d'Onnecheoo, à l'ouest, à environ huit lieues, et Onnecheoo, à l'ouest un quart sud-ouest, à peu près même distance. Nous gouvernâmes au sud-ouest jusqu'à dix heures; et, présumant alors avoir dépassé le parallèle de l'île Tahoora, située à quelques lieues dans la direction sud-ouest d'Onnecheoo, nous fixâmes la route à l'ouest sud-ouest; mais, à onze heures, cette petite île se montra, par

le bossoir de stribord, presque devant nous; il fallut aussitôt arriver de deux pointes vers le sud, afin de la tourner dans cette direction. A minuit, nous découvrîmes encore cette île au nord-ouest. Le 2 janvier, à une heure du matin, nous reprîmes la route de l'ouest sud-ouest, relevant cette île au nord; au jour, elle se montrait dans le nord-est, à huit lieues de distance; ce qui, d'après la position qui lui est assignée sur la carte, et que je lui conserve, me donnait pour point de départ 21° 19′ de latitude, et 199° 30′ de longitude. A six heures nous la perdîmes de vue, et continuâmes de faire route à l'ouest. A midi, notre latitude était de 21° 10′, et la longitude de 199° 6′.

Le 3, dans la matinée, nous vîmes quantité d'oiseaux du tropique, ainsi que des bonites qui se montraient autour du bâtiment. A midi, notre latitude observée était de 20° 32′, et la longitude 197° 45′. Le 4, latitude observée à midi, 19° 58′, longitude 196° 40′.

Le 5, beaucoup d'oiseaux se montrèrent, et surtout ceux appelés frégates. A midi, latitude 18° 51′, longitude 195° 18′. Plusieurs dauphins prenaient leurs ébats sur les eaux; il nous fut impossible d'en pêcher aucun. Les 6, 7 et 8,

rien de remarquable; ce dernier jour, à quatre heures de l'après-midi, trois suites d'observations de distance du soleil à la lune donnèrent 188° 7′ de longitude; la latitude était de 18° 39′. Du 9 au 17, continuation de beau temps.

Le 18, quatre suites d'observations de distance du soleil à la lune eurent pour résultat 171° 16′ 30″ de longitude; celle obtenue par l'estime, 166° 7′; d'où il résulte que le bâtiment était en arrière, ou à l'est de ce point, de 5° 9′. Je ne puis attribuer cette différence qu'aux courants, qui porteraient constamment à l'est, ou à une trop forte estime du chemin parcouru depuis notre départ des îles Sandwich. Il est essentiel, dans ces mers, d'avoir des moyens certains de déterminer exactement sa position; les plus sûrs sont les observations de distance : les chronomètres sont sujets à des variations qu'il n'est pas toujours possible d'estimer avec précision.

Le même jour, à midi, notre latitude était de 19° 31′, et la longitude, déduite de l'observation du matin, 170° 56′. Le 19, j'observai 168° 43′ de longitude; ce qui, comparé à mes observations du jour précédent, me donna de différence ouest 2° 47′, exactement conforme à la distance parcourue, sur ce rhumb de vent,

dans cet intervalle. Latitude observée à midi, 18° 41′; longitude, déduite de l'observation du matin, 168° 20′. Dans ce moment, l'île Douglas me restait à l'ouest un quart nord-ouest, 2° ouest, soixante-sept lieues de distance. Cette île est située par 165° de longitude; sa pointe septentrionale est par 19° 23′ de latitude, et son extrémité méridionale par 19° 11′. Le 20, à neuf heures du matin, la distance du soleil à la lune me donna 166° 11′ de longitude; à midi, latitude 18° 34′, et longitude 165° 58′. Au coucher du soleil, tous les oiseaux se retirèrent dans le nord-ouest.

Le 21, au jour, les oiseaux arrivèrent par le nord-est, d'où je conclus que nous avions dépassé l'île Douglas, à peu près à trente-huit milles au sud; à midi, latitude observée 18° 34′, longitude 163° 58′; l'île Douglas nous restait, d'après mon estime, au nord-est un quart est 2° est, 23 lieues de distance. Le 23, latitude observée 19° 5′, longitude 160° 6′. Au coucher du soleil, par amplitude, la variation de l'aiguille se trouva être de 10° 00′ nord-est. Le 24, à neuf heures et demie, plusieurs suites d'observations du soleil à la lune me donnèrent 158° 54′ de longitude, ce qui me rejetait toujours à

cinq milles à l'ouest de l'estime. Depuis le 19, à midi, latitude 18° 53′, longitude réduite 158° 43′. Le 25, latitude observée à midi, 18° 36′, longitude 156° 16′.

Les 26, 27, et 28, même temps; ce dernier jour, latitude observée à midi, 19° 9′, longitude 149° 15′, à cinquante-cinq lieues de distance de l'île Agrigan, l'une des Mariannes, autrement appelées des Larrons, qui devait nous rester à l'ouest, 12° nord. Le 29, à huit heures du matin, cette île se montra dans l'ouest, à huit lieues de distance; à neuf heures, nous eûmes connaissance de celle appelée Volcano-Grande sur quelques cartes, et l'Assomption sur d'autres. Elle nous restait au nord-ouest, et celle d'Agrigan au sud-ouest; à dix heures et demie, cette dernière nous restait directement au sud, trois lieues de distance. A midi, latitude observée 19° 46′, et d'après mes dernières observations, longitude 146° 36′.

Dans ce moment, l'Assomption me restait directement au nord, 5 ou 6 lieues de distance, et Agrigan à l'est sud-est, à trois lieues, d'où il résulte qu'elles ne sont pas placées sur le même méridien, ainsi qu'elles sont représentées sur toutes les cartes. Il y a nécessairement entre

elles une différence de neuf milles en longitude, le méridien de l'île d'Agrigan étant, de cette distance, plus à l'est que celui de l'Assomption.

L'île d'Agrigan, de quelque point qu'on la découvre, se présente sous une forme ronde. A quatre lieues de distance, elle paraît avoir autant d'élévation que d'étendue; mais à mesure qu'on en approche, sa base semble s'étendre et sa hauteur diminuer. La partie qui fait face aux vents d'est présente l'apparence de la sécheresse et de la stérilité; de profonds ravins, qu'ont creusé des torrents, tracent sur sa surface de hideux sillons d'où s'échappent et s'élèvent dans les airs des squelettes de rochers, durs comme le granit, et aussi anciens que le monde. Cette île a très peu d'étendue; elle a tout au plus six milles de circonférence; l'accès en est facile, même pendant la nuit. Agrigan n'a point d'habitants; c'est une retraite sûre et commode que la nature a dévolue aux oiseaux et aux monstres amphibies. J'ai cru pouvoir établir, pour le centre de cette île, 19° 42′ 30″ de latitude, et 146° 44′ 30″ de longitude; et pour celle de l'Assomption, 20° 2′ de latitude, et 146° 36′ de longitude.

A midi, l'île de l'Assomption nous parut

formée de trois mondrains peu élevés, que des terres plus basses lient entre eux. La végétation n'y est pas plus heureuse que dans l'île d'Agrigan.

Lorsque le navire eut quitté le vent de ces îles, la violence des flots fut accrue par une lame creuse, que nous n'avions pas ressentie jusqu'alors, et qui provient peut-être d'un fort courant portant à l'est, dans une direction contraire au vent qui souffle régulièrement de ce point.

Le 30, à midi, latitude 19° 18′, longitude 143° 16′. Le 31, à midi, latitude 18° 59′, et longitude 140° 36′. Le 1er février, à la même heure, latitude 19° 18′, longitude 139° 25′. Le 2, par estime, 19° 26′, longitude 138° 14.′ Le 3, latitude, à midi, 19° 10′, longitude 134° 57′. Le 4, à midi, latitude 18° 36′, longitude 131° 36′. Le 5, latitude 19° 17′, longitude, 127° 53′. Le 6, latitude, 19° 47′, longitude 124° 42′. Le 7, à six heures, nous étions en vue de deux des îles Bascher, dont l'une restait à l'ouest; à midi, latitude 20° 32′, longitude 122° 12′; alors l'une de ces îles nous restait à l'ouest sud-ouest, trois lieues de distance, et l'autre au nord-ouest.

L'aspect de ces îles est le même que celui des îles Mariannes : elles nous parurent très arides, aucun indice ne nous fit croire qu'elles fussent habitées.

Peu de temps après, nous eûmes connaissance de plusieurs autres îles plates, au sud de la première, et au nord-ouest de la dernière, qui est environnée de rochers, et dont la côte paraît inabordable. A deux heures, nous trouvant à peu près à moitié canal des îles Montmouth et Graffeting, nous relevions la première au sud, et la deuxième au nord, à trois milles de distance de l'une et de l'autre. Au coucher du soleil, l'île de Montmouth nous restait au sud-est, et celle de Graffeting, à l'est sud-est, quatre lieues de distance; au même moment, nous avions en vue, au nord de Graffeting, deux petites îles, l'une au nord nord-est, et l'autre au nord-est. De toutes celles qu'il nous fut possible de signaler, l'île de Graffeting nous parut la plus basse.

On continua la route au nord-ouest un quart ouest. Le 8, au jour, nous eûmes enfin connaissance de l'île Formose (1), qui nous restait

(1) Formose ou Taïouan, île de la mer de la Chine, séparée de la province de Fo-Kien par un détroit qui

depuis le nord nord-est jusqu'au nord-est un quart est, à dix où douze lieues de distance; à midi, la latitude observée était de 21° 44′; et la longitude, 119° 52′. Le 9, le ciel couvert me força de noter par estime 22° 10′ de latitude et 117° 18′ de longitude.

Dès le matin, nous aperçûmes une différence marquée dans la couleur des eaux de la mer, ce qui indiquait peu de profondeur. La sonde rapporta par trente-quatre brasses un fond de sable gris; et pendant le reste de la journée, à peu près la même profondeur. Plusieurs pièces de bois et quelques couleuvres passèrent le long du navire. Le 10, au jour, nous vîmes autour de nous une foule de bateaux pêcheurs chinois sous voiles, et manœuvrant dans

a vingt-cinq lieues dans sa partie la plus resserrée. La longueur de cette île est de près de cent lieues sur vingt-cinq de large. C'est un des plus beaux pays du monde; de là le nom de Formosa, qui lui a été donné par les Européens. La pointe méridionale de Formose est située sous le 22° 5′ de latitude nord, et sous le 118° 45′ de longitude est; la pointe septentrionale sous le 25e deg. 18′ de latitude nord, et sous le 119e deg. 40′ de longitude est.

toutes les directions ; ils traînaient sur le fond des filets d'une énorme dimension.

A sept heures, nous découvrîmes l'île de Pedro-Blancas, dite de la Pierre-Blanche, qui nous restait au nord, à cinq lieues de distance. A huit heures, nous reconnûmes deux montagnes du continent dans le nord-ouest; à neuf heures, la grande Lamma se montra devant nous, depuis l'ouest un quart nord-ouest jusqu'à l'ouest, 5° sud.

A midi, j'observai 21° 56′ de latitude ; la pointe la plus nord de cette île nous restait à l'ouest un quart nord-ouest, six à sept lieues de distance; notre longitude était alors de 114° 50′. Les eaux de la mer étaient extrêmement bourbeuses.

Le 11, au jour, nous laissâmes arriver pour passer au vent de l'île, qui pour lors nous restait à l'ouest. A huit heures, nous la relevions au sud, à trois milles de distance, et celle du Rat à l'ouest. A dix heures, nous étions au nord de celle-ci, et à onze heures, au nord de celle de Catto. Enfin, à midi, l'île de Macao se montra vers l'ouest, et en même temps le Typa, depuis l'ouest un quart sud-ouest jusqu'à l'ouest sud-ouest : la sonde à la main, nous ne

trouvâmes jamais moins de cinq brasses d'eau dans cette passe. A midi et demi, nous avions la vue du fort de Monte-Carmelo, et, à deux heures, d'une grande partie de la ville de Macao, qui nous restait à l'ouest un quart nord-ouest, à quatre lieues de distance. A quatre heures, nous mouillâmes dans le Typa par trois brasses, sur un fond de vase molle, de couleur jaunâtre, après quatre-vingt douze jours de navigation à travers le Grand-Océan, dont vingt-huit avaient été employés à visiter le groupe des îles Sandwich. Le 13, nous nous rapprochâmes de Macao, gouvernant à l'ouest. A dix heures, le vaisseau échoua sur un banc de vase molle ; cet accident n'eut aucune suite fâcheuse. A onze heures et demie, nous mouillâmes par trois brasses.

L'île de Macao, dans la baie de Quang-Tong, n'est séparée du continent que par un petit détroit; elle est située à l'embouchure du Tigre, par 22° 12′ de latitude, et 113° 34′ de longitude orientale de Greenwich. Deux forts placés sur des hauteurs dominent à la fois la terre et la mer. D'autres forts intermédiaires, bien armés, sont disposés autour de la ville ; ils ne s'élèvent que de quelques pieds au-dessus du ni-

veau de la mer. Le plus considérable de ceux-ci est le fort del porto de San Pedro, qui défend l'entrée du port; il est armé d'une double batterie. Le port n'est ni large ni profond : un bâtiment ne peut y pénétrer sans essuyer le feu du fort; il est bien abrité et d'une bonne tenue. Macao est moins fréquenté qu'autrefois; au moment de notre mouillage, il ne s'y trouvait que trente navires, la plupart anglais ou américains, et quelques uns portugais, depuis cent cinquante jusqu'à trois cents tonneaux, employés, les uns au commerce des pelleteries dans le nord-ouest de l'Amérique, aux diverses branches du commerce de l'Europe avec la Chine, les autres, au cabotage avec Goa, Manille et d'autres ports de l'Inde, qui ont avec Macao des relations suivies. Le peu de profondeur de l'eau ne permet pas aux grands bâtiments d'entrer dans le port : ils s'arrêtent dans la rade nommée Typa, où ils sont exposés à tous les vents; mais comme il y a peu d'eau et que le fond est entièrement vaseux, quoique d'une bonne tenue, les vaisseaux y sont en sûreté.

Cette ville, célèbre dans les annales portu-

gaises, est déchue de son antique splendeur (1); elle est redevable du peu d'éclat et de prospérité qui lui reste, aux autres nations de l'Europe, qui, après s'être emparées du commerce

(1) Macao, île de la Chine, est située dans la baie de Quan-Tong, et séparée du continent par un petit détroit. Elle renferme une ville du même nom bâtie par les Portugais, qui obtinrent cette faveur extraordinaire pour avoir battu et dispersé des pirates qui assiégeaient la ville de Quan-Tong. La ville de Macao est très forte, mais le territoire qui en dépend n'a guère plus d'une lieue de long sur un quart de large. Un mur forme la ligne de démarcation, et il n'est permis ni aux Portugais, ni aux autres Européens qui résident à Macao, de passer au-delà.

Autant le commerce extérieur est restreint en Chine, autant le commerce intérieur y est bien entendu. Ses exportations en 1811 ne se sont élevées qu'à vingt-quatre millions de francs, et les importations à quatre vingt-dix millions.

Ce grand empire ne se soutient que par la force d'une extrême uniformité en toute chose, produite par une suite de minutieuses pratiques, contraires à la nature; les avantages ou les préjudices qui pourraient résulter de rapports illimités avec les nations étrangères seraient contraires à la stabilité d'un pareil système, et doivent être par conséquent un motif continuel de crainte pour le gouvernement. (*Dictionnaire géographique.*)

de la Chine et de l'Inde, en ont fait leur lieu de rendez-vous. Quelques monuments, quelques édifices publics, et surtout les églises, méritent l'attention du voyageur. Ce qu'il y a de plus remarquable à Macao, ce sont les maisons particulières. Les facteurs et les subrécargues des différentes nations commerçantes des deux hémisphères, ont été forcés par les Chinois d'abandonner les factoreries qu'ils avaient établies à Quang-Tong, où l'étranger ne peut séjourner que le temps nécessaire au chargement des vaisseaux, qui s'effectue à Wampo; ils ont transféré leur domicile à Macao, et la plupart ont décoré cette cité de palais magnifiques, qui brillent au dehors par un luxe d'architecture vraiment asiatique, et, dans l'intérieur, par l'éclat des appartements, qu'enrichissent les meubles les plus précieux de la Chine et de l'Europe.

Plusieurs négociants ont élevé à grands frais, non loin de la ville, des maisons de plaisance où la nature a été forcée par la main de l'homme de déployer sa plus riche parure. C'est dans l'une d'elles que Camoens, exilé de Goa, a composé sa Lusiade. Cette maison appartient à M. Drummond, qui n'a rien épargné

pour embellir un lieu jusque là stérile. Elle est située sur une hauteur, d'où l'on plane sur un immense horizon. La grotte où travailla le poëte a été conservée en entier : c'est le sanctuaire de la divinité; les accessoires, les emblèmes et les constructions diverses, tout concourt à rappeler un homme justement célèbre, et à environner sa mémoire d'un hommage tout à la fois solennel et mystérieux.

A Macao, j'ai connu un respectable ecclésiastique, M. Letondal : la reconnaissance me fait un devoir de placer ici son nom ; les services qu'il m'a rendus lui méritent bien ce souvenir de ma part. Dans les divers entretiens que j'eus avec lui, il m'apprit que la religion catholique avait fait de grands progrès dans l'empire de la Chine, et surtout à Pékin et à Quang-tong. A Macao, il n'y a plus qu'un petit nombre d'idolâtres, qui même diminue tous les jours. M. Letondal me fit promettre d'assister à la messe que devait célébrer un prêtre chinois ; il voulut, en attendant, me conduire à la demeure de cet ecclésiastique.

Après avoir traversé plusieurs corridors et vestibules, dont la distribution rappelle nos grands monastères d'Europe, un bel escalier

se présenta devant nous ; au haut de l'escalier, d'autres corridors non moins vastes s'offrirent à nos yeux, et enfin une chambre spacieuse et richement meublée. Un homme revêtu du costume chinois le plus élégant, était agenouillé devant un prie-dieu ; notre arrivée ne le dérangea pas ; il resta pendant un quart d'heure comme enseveli dans ses méditations. Lorsqu'il eut terminé sa prière, il s'avança vers nous ; il mit une main dans l'autre, les secoua ensemble, et s'inclinant respectueusement, il nous dit : *Ching ching !* ce qui est une parole de politesse à la Chine. Une longue touffe de cheveux retombant du milieu de sa tête, les ongles d'une longueur démesurée, la grande pipe, les deux sacs suspendus à droite et à gauche de la ceinture, le chapeau rouge en forme d'entonnoir renversé, et garni par derrière d'une queue de cheval, me persuadèrent que j'avais affaire à un véritable chinois. Ce Chinois n'était autre qu'un Français, et à son teint, à ses traits, je n'eusse pas dû m'y tromper ; il se nommait Soupiron, et était né à Paris ; il avait quitté la France en 1793. Une vocation spéciale l'avait appelé aux missions étrangères. Arrivé depuis trois ans à

Macao, il avait senti la nécessité de s'instruire des usages, des mœurs, et surtout de la langue du pays, et avait été secondé dans son travail par un interprète chinois. Il nous annonça que sous peu de jours il allait partir pour prêcher l'Évangile dans l'intérieur de l'empire, et même dans la capitale.

J'avais entendu dire que l'empereur avait prononcé la peine de mort contre tout homme qui se rendait coupable de prosélytisme dans l'étendue de ses états; je voulus en conséquence détourner M. Soupiron de son funeste projet. Il m'interrompit en me disant qu'il n'ignorait pas les rigueurs dont il était menacé; que ceux qui l'avaient précédé dans cette carrière avaient péri dans les tourments ou dans les cachots, mais qu'il enviait un si beau sort. A ces derniers mots, un rayon céleste sembla éclairer son visage. Je me tus, et j'admirai le courage et le dévouement d'un homme qui, avec tous les dons de la figure et à peine âgé de de trente ans, s'élançait vers un but où l'attendaient les privations et les malheurs de toute espèce (1).

(1) On distingue quatre religions différentes à la

Chine : la religion naturelle, qui est celle des lettrés et du gouvernement ; celle du philosophe Lo-Kyun, qui n'était dans le principe qu'une corruption de la loi naturelle rétablie par Confucius; celle de Fo, qui consiste dans une idolâtrie grossière ; celle de Yu-Kyau, qui paraît être une modification raisonnable de la première, et qui est le partage d'une secte de lettrés. On peut joindre à ces quatre espèces de culte le judaïsme, le christianisme et le mahométisme, qui ont fait quelques progrès dans l'empire. (*Dict. géograph.*)

CHAPITRE VIII.

Wampo. — Quang-Tong. — Factoreries. — Luxe des négociants. — Entrée de Quang-Tong interdite aux étrangers. — Temples. — Divinités. — Recette contre l'influence des génies malfaisants. — Ville flottante. — Misère et opulence. — Sobriété commune à toutes les classes. — Marchands ambulants. — Tragi-comédie. — Filous. — Gourmands désappointés. — Vol avec le secours de l'opium. — Vêtements des deux sexes. — Petits pieds des dames, leur chaussure étroite; causes politiques de cette coutume. —Affabilité et douceur des Chinois.—Agents de change. — Manière d'emballer le thé. — Porcelaines. — Ouvriers en tout genre.

De Macao à Quang-Tong, on compte cinquante-huit milles ou dix-neuf lieues un tiers, dans la direction du nord, 18 degrés ouest. Avant d'y arriver, je traversai Wampo, petite île formée sur le Pékiangho, où les bâtiments destinés pour Quang-Tong versent leurs cargaisons.

Quang-Tong est la capitale de la province du même nom, dont la population est évaluée à vingt-un millions d'habitants; cette ville est

située sur la rivière de Pékiangho, à trente lieues de la mer; elle est entourée de murailles, sur lesquelles sont placés des canons, et défendue du côté de la terre par trois forts. Sa circonférence est de trois lieues et demie, et le nombre de ses habitants est d'un million. Il y a aussi plusieurs faubourgs, indépendants de la ville : on entre à Quang-Tong par plusieurs portes, à chacune desquelles est placée une garde (1).

Les factoreries des différentes nations sont

(1) Quang-Tong, grande province de la Chine, est baignée à l'est et au sud par la mer. Elle est bornée au nord par une chaîne de hautes montagnes qui la séparent de la province de Kiang-Si, et qui fournissent d'excellents bois de construction, des bois de fer, de rose, etc., un peu d'or, du cuivre et du fer. Le long de la côte le sol est d'une extrême fertilité, et produit deux récoltes par an. La capitale de cette province est Quang-Tong, Quang-Tchéou-Fou ou Canton, comme l'appellent les Européens; elle est située sur le Pékiangho, à trente lieues de la mer, avec laquelle elle communique par des canaux. Les principaux édifices publics sont la grande pagode, les arcs de triomphe et environ quatre cents pagodes. Cette ville a considérablement souffert par un incendie arrivé au mois de juin 1822.

(*Dict. géograph.*)

bâties le long de la rivière, dans le faubourg qui leur est affecté, et qui est séparé de la ville et environné, dans toute son étendue, par une haute muraille.

Les édifices destinés aux factoreries sont construits à l'européenne ; ils réunissent aux ornements de l'architecture tous les agréments d'une distribution bien entendue, pour les appartements et pour les magasins ; ils appartiennent à des propriétaires chinois qui les louent fort cher aux négociants étrangers. Leur situation est bien choisie dans l'intérêt du commerce ; ils sont bâtis sur le quai qui borde la rivière. Leur élévation est de deux étages, y compris le rez de chaussée. Des colonnes s'élèvent sur le devant de la principale façade ; les murs sont en pierres d'une éclatante blancheur. Ce luxe forme un contraste remarquable avec les autres habitations, qui, dans ce quartier, sont petites, basses, et tout-à-fait irrégulières. Les rues n'ont aucune largeur déterminée ; il en est dans lesquelles trois personnes ne pourraient marcher de front.

L'entrée de Quang-Tong est, ainsi que celle des autres villes de l'empire, interdite aux étrangers. Je passais avec un de mes compa-

gnons devant l'une des portes, et comme il n'y avait aucune garde, j'essayai de violer la consigne. Nous pénétrâmes dans la ville; nous avions à peine fait quelques pas, lorsque nous fûmes reconnus; les habitants sortirent en foule des premières maisons et jetèrent le cri d'alarme; en un instant la rue se trouva remplie de gens qui nous disputèrent le passage, et, malgré nos prières et nos représentations, force nous fut de rétrograder en toute hâte : nous eûmes à nous féliciter de n'avoir pas payé plus cher cet acte d'imprudence.

Autant qu'il m'a été possible d'examiner cette ville d'une hauteur qui la domine, il doit y avoir quelques rues tirées au cordeau, et même assez larges, mais la plus grande partie n'offrent pas d'alignement, et semblent étroites et tortueuses. Les maisons sont en général petites et n'ont qu'un étage.

De l'autre côté de la rivière, et par conséquent hors de la ville, on aperçoit des édifices assez considérables, et qui ressemblent à des monastères d'Europe : ce sont des temples desservis par les bonzes; l'accès en est ouvert à tout le monde.

Je fus introduit dans une pièce assez vaste

où plusieurs religieux étaient rassemblés. Aussitôt qu'ils eurent appris le motif de ma visite, l'un d'eux prit un paquet de clefs et me fit signe de le suivre. Je traversai plusieurs pièces et corridors, et j'arrivai dans une cour spacieuse, entourée de bâtiments, et bientôt après devant la grande porte du temple, qui me fut ouverte. Le plan est celui d'un parallélogramme alongé, sur une très grande dimension, mais d'un étage très bas, eu égard à son étendue. Le plancher supérieur n'est élevé que de quinze pieds au-dessus du sol, qui est pavé de grands carreaux de marbre noir et blanc. Il n'y a pas d'autel, mais l'ordre et la propreté s'y font remarquer. Des croisées ouvertes du côté gauche seulement laissent pénétrer une vive lumière dans le sanctuaire. Un triple rang de statues dorées de trois pieds et trois pieds et demi de hauteur, et dont la sculpture ne blesse pas les règles de l'art, décorent l'intérieur.

Ces diverses statues représentent les divinités auxquelles les sectateurs des bonzes rendent un culte particulier. A l'exemple des anciens Égyptiens, des Grecs et des Romains, on maintient à la Chine une hiérarchie parmi

les divinités : les unes sont les grands dieux qui ont la haute main sur le ciel, la terre et la mer; les autres, d'un rang inférieur, n'ont d'empire que sur les vents, les fleuves et les forêts. Les statues de la première classe sont rangées près du sanctuaire ; celles qui sont d'un étage subalterne sont placées sur les côtés du temple, depuis la porte jusqu'à une certaine distance de ce même sanctuaire. Tous les Chinois, et particulièrement les lettrés, n'adoptent pas cette croyance ; mais il y a toujours dans leur doctrine, quelle qu'elle soit, un degré plus ou moins remarquable de superstition.

Les Chinois reconnaissent l'influence des génies malfaisants ; ils ont plusieurs pratiques pour s'en préserver. Leur confiance est extrême dans une espèce de bougie, composée de fiente de bœuf, mélangée avec des gommes odorantes. Les riches et les pauvres, le jour comme la nuit, tiennent dans leurs maisons une de ces bougies constamment allumée ; c'est à leurs yeux un talisman assuré contre les entreprises des dieux ennemis. Un autre préservatif non moins infaillible consiste à brûler tous les soirs des papiers peints de toutes couleurs et à faire partir des pétards ou des fusées volantes.

La multitude et la variété de ces feux, que réfléchissent les eaux du fleuve, forme un coup d'œil tout à la fois curieux et amusant. On sait d'ailleurs que les Chinois excellent dans l'art de composer les feux d'artifice.

Une ville aussi considérable et aussi peuplée doit avoir une surabondance d'habitants. Plus de soixante mille ont leur demeure sur la rivière ; ils s'y établissent dans des barques ou pirogues ; c'est là leur héritage de famille, de père en fils. L'intérieur de ces cabanes mouvantes est divisé par des cloisons en plusieurs pièces, selon les besoins de ceux qui les habitent. Les barques sont rangées régulièrement sur la rivière, et forment entre elles des espèces de rues : quand on aperçoit de loin leurs toits, qui s'élèvent uniformément, on croit voir une ville flottante.

La partie de la population qui est reléguée dans un aussi triste asile n'a et ne peut avoir qu'une existence misérable ; les uns sont employés à des travaux pénibles et peu lucratifs ; d'autres se répandent, chaque matin, dans les rues, et, à peu près comme nos chiffonniers de Paris, ramassent des lambeaux de soie, de coton, cuir, laine, papier, des os de bœuf et

d'autres animaux; la plupart se livrent à la mendicité ; ils assiégent les portes des maisons et des boutiques, et poursuivent les passants de leurs lamentations ; ils s'attachent surtout aux Européens avec une espèce d'acharnement. Quelques uns restent aux aguets sur le fleuve ; ils attendent au passage les chats, les chiens, les volailles mortes, et ils en font leur repas. Leur nourriture ordinaire consiste dans un peu de riz cuit à l'eau, et leur breuvage en une infusion de thé sans sucre. Un tel repas, l'un dans l'autre, leur revient à moins de trois sous par jour. La sobriété n'est point une vertu chez eux ; dès l'enfance ils s'en sont fait une habitude qui est commune à toutes les classes.

Ainsi que les autres grandes villes, Quang-Tong présente le tableau du luxe à côté de la misère, d'un faste insolent auprès des haillons les plus hideux. Plusieurs fois j'ai assisté à des repas de quatre-vingts et de cent couverts. La table des principaux négociants ne le cédait pas, en magnificence, à celle d'un ministre constitutionnel. Les viandes les plus recherchées, les poissons les plus rares, les fruits de tous les pays du monde, les mets les plus délicats étaient servis avec profusion, et cependant

avec un ordre admirable. Les vins de France et les liqueurs n'étaient point épargnés; et, je dois le dire à notre honte, tandis que les Européens cédaient aux douces inspirations de Bacchus, tandis que quelques uns disparaissaient, en glissant sous la table, les Chinois savaient conserver leur sang-froid; ils faisaient les honneurs de la fête avec beaucoup de politesse et de grâce, et, soit tempérance, soit bienfait de nature, toujours ils restaient les maîtres du champ de bataille.

L'affluence des étrangers, la réunion sur un même point de tant d'individus qu'attire la cupidité, l'espérance ou la misère, produit dans cette grande cité un chaos dont Paris seul peut retracer l'idée. Une foule de voitures et de charrettes se croisent dans tous les sens; les mendiants assassinent les passants de leurs cris; des boueurs, en ramassant les immondices, font jaillir autour d'eux une pluie qu'il faut se hâter d'éviter; les porteurs d'eau heurtent, en leur criant de faire place, les piétons qui les devancent; des kou-lis ou portefaix, chargés de lourds fardeaux, culbutent tout ce qui gêne leur passage; des perruquiers ambulants, du bruit aigu de leurs sonnettes, avertissent qu'ils

sont prêts à raser, au premier venu, la barbe ou les cheveux, ou même à lui nettoyer les oreilles; des cuisiniers, armés de leurs fourneaux portatifs, établissent leur camp et leurs ragoûts le long des maisons, et leur nombre est si considérable qu'on est tenté de croire qu'en ce pays tous les habitants dînent en plein vent. Au travers de ce peuple mouvant arrivent les escamoteurs, les tireurs de cartes, les baladins, dont quelques uns sont en même temps sauteurs et comédiens: ces artistes élèvent, à la hauteur des maisons, un théâtre en planches, à l'aspect duquel la foule s'arrête attentive.

Un jour je fus surpris dans une rue par une telle affluence de monde qu'il me fut impossible de passer outre; bon gré mal gré, il me fallut entrer au spectacle, et voici ce que j'y ai vu, car, ne comprenant pas la langue chinoise, je n'ai pu satisfaire que le plaisir des yeux.

Le premier acte commença fort gaiement. Huit ou neuf personnages entrèrent en scène, soit ensemble, soit tour à tour; tout le monde riait, acteurs et spectateurs: mais insensiblement l'intrigue se compliqua; des individus qui paraissaient d'accord, se fâchèrent, et le

héros de la pièce, après avoir été assailli de reproches et de menaces, fut renversé de son siége et emporté presque mort derrière les rideaux qui tiennent lieu de coulisse.

Un entr'acte eut lieu. L'acte deuxième ramena les mêmes personnages; mais ils parurent avoir oublié ce qui s'était passé : chacun s'occupa de sujets agréables ; des chants et de la musique se firent entendre; l'allégresse était générale; une profonde sécurité régnait sur la scène et au parterre.

Tout-à-coup des cris de mort retentirent; on tira les glaives, on agita les lances. Presque tous les personnages frappaient ou étaient frappés ; les soupirs des mourants se mêlaient aux accents de joie des vainqueurs; puis, un instant après, les tués, les blessés et les vivants revinrent sur la scène, chantant, riant et faisant mille contorsions et bouffonneries que le public accueillit avec de nombreux applaudissements.

Il fallait que cette pièce eût quelque mérite ou qu'elle fût merveilleusement adaptée au goût du public chinois; ce fut un véritable succès d'enthousiasme, un trépignement convulsif; la satisfaction se peignait sur toutes les

physionomies. J'eus à regretter de n'avoir point un interprète à mes côtés; car, de tout ceci, il ne me resta qu'une idée imparfaite. Toutefois je dois faire observer qu'en cette circonstance il ne s'agit que d'un spectacle forain; dans l'intérieur de la ville il y a des théâtres plus brillants.

A Quang-Tong, comme à Londres, et ainsi qu'à Paris, il y a des gens qui coupent très proprement la bourse. Pendant la représentation dont je viens de parler, au moment où les personnages de la pièce se livraient un combat si sanglant, un des spectateurs qui était placé un peu en avant de moi se lève, et essaie de se frayer un passage, écartant la foule de ses deux coudes; je m'incline pour éviter un coup de tête qui s'adressait tout droit à ma poitrine; le filou, profitant avec la rapidité de l'éclair de l'avantage que lui donne ma position, met la main à mes poches, et ma bourse disparaît.

Les filous chinois ne le cèdent point à leurs confrères des autres pays en fait d'audace et de subtilité; j'ai fait plus d'une fois, à mes dépens, l'épreuve de leur savoir-faire.

J'étais entré dans une boutique pour acheter quelques objets : le prix convenu, je jette une

piastre sur le comptoir, et je tourne le dos pour me retirer; le marchand, d'une manière fort civile, me prie de remarquer que la pièce que je viens de lui donner est fausse; et en effet il m'en présente une qui ne vaut rien. J'eus beau me récrier contre une supercherie aussi grossière; en pareil cas, un étranger a toujours tort; je fus obligé de remettre au marchand une nouvelle piastre.

Un autre marchand, au lieu de 10 à 12 aunes de ruban, m'en vendit deux ou trois seulement, roulées autour d'un morceau de bois très léger; les bouts étaient recouverts, de chaque côté, d'un morceau de soie dont les couleurs et le tissu m'avaient tout-à-fait abusé.

Ce genre d'escroquerie se voit fréquemment dans le commerce de détail: deux ou trois aunes de toile de coton, de soierie ou de nankin, entourent des morceaux de bambou; le poids et le volume sont les mêmes que ceux des rouleaux ordinaires de la même étoffe; l'acheteur peu défiant s'y laisse prendre aisément.

Il y aurait un volume tout entier à faire si l'on voulait donner le détail de toutes les friponneries et tours d'adresse des chevaliers d'industrie que l'on rencontre à Quang-Tong. Je

ne citerai plus qu'un fait, et ceci dans l'intérêt d'une classe fort recommandable.

Il y a dans la ville comme dans les faubourgs beaucoup de marchands de comestibles. Ce jambon si appétissant, cette oie si grasse, si dodue, cette volaille dorée, dont l'aspect seul aiguillonne l'appétit, tout cela n'est qu'un modèle en bois recouvert de la peau bien rissolée de l'animal; l'intérieur est rempli de terre ou de toute autre substance.

Les filous chinois ne font pas seulement, ainsi qu'on dit à Paris, la police correctionnelle : parfois ils prennent un plus haut essor.

Dans le faubourg qu'habite le commerce étranger, un négociant anglais était logé au premier étage de la factorerie de sa nation; il avait placé sa caisse dans sa chambre à coucher; ses employés et ses domestiques avaient leurs chambres près de la sienne ou au-dessous, au rez de chaussée : il paraissait impossible d'arriver chez lui, à moins de passer devant ses gens. Des voleurs montèrent pendant la nuit sur les toits, et pratiquèrent une ouverture perpendiculaire à la chambre du négociant; ils descendirent sur le plancher du second étage, et, à l'aide d'une vrille, ils firent

un trou au travers duquel ils passèrent un long tube; ce tube était chargé de fumée d'opium. Lorsqu'ils jugèrent qu'il y avait quantité suffisante de fumée pour plonger le négociant dans un état complet d'ivresse, ils agrandirent le trou qu'ils avaient commencé, et, munis d'une lanterne et d'une échelle de corde, ils se laissèrent glisser dans la chambre; ils s'emparèrent de la caisse, et la hissèrent par le chemin qu'ils s'étaient frayé. Le négociant se rappela, le lendemain, avoir vu les Chinois arrivant auprès de lui et garrottant sa caisse; mais tel était le délire où l'avait jeté la fumée d'opium, qu'il avait été hors d'état d'opposer quelque résistance ou d'appeler au secours.

Dans le même faubourg, ainsi que je l'ai dit, les rues sont étroites et tortueuses. Des voleurs, au nombre de sept à huit, se placent en embuscade, la moitié à chacune des extrémités d'une rue. Si, après le coucher du soleil, un étranger et même un Chinois a le malheur de s'engager dans un de ces défilés, à un signal donné, on le suit, on le cerne; il n'a rien de mieux à faire que de livrer sa bourse, s'il ne veut être dépouillé ou battu.

De tout ceci il ne faut pas conclure qu'il n'y

ait à la Chine que des escrocs et des voleurs. Je dois dire à l'honneur de cette contrée que le haut commerce s'y fait remarquer par l'exactitude de ses relations, par ses procédés généreux, par une loyauté qui ne se dément jamais. La misère et le vagabondage, vices inhérents à une surabondance de population, entraînent à leur suite les tentations et les crimes : que le gouvernement fasse disparaître les causes, il y a lieu de croire que, chez un peuple auquel la vertu est chère, et qui, dans les classes les plus élevées, trouve des modèles à imiter, cette plaie sociale ne tarderait pas à se cicatriser.

La forme des vêtements est la même pour toutes les classes ; la qualité des étoffes fait seule la différence. Les Chinois portent deux ou trois espèces de robes ou de pelisses, de couleur noire ou violette, qu'ils mettent l'une sur l'autre et qui retombent jusqu'aux genoux ; on les attache par devant avec de très petits boutons ronds de métal. Les manches sont si longues et si larges, qu'elles dépassent de deux pieds l'extrémité des doigts. Sous ces robes, ils ont un large pantalon de nankin, de laine ou de soie ouatée et piquée, suivant la saison. En hiver, leurs robes sont doublées de fourrures

de loup marin, de loutres, de martres, de renard et quelquefois même d'hermine. Leur chaussure se compose de bottines d'une étoffe de soie ouatée, de nankin ou d'une toile de coton également ouatée et piquée ; la semelle est faite d'une espèce de carton très épais ; la pointe se relève comme celle de nos patins. Dans l'été, les vêtements sont plus légers, et peu de personnes, homme ou femme, paraissent en public sans être armées d'un éventail. Les Chinois se coiffent d'un bonnet qui a la forme d'un entonnoir renversé ; il est ordinairement couvert d'une étoffe de soie travaillée avec beaucoup d'art, et surmonté d'une boule de cristal de la grosseur d'une noix, et de couleur et de prix différents, suivant la dignité des personnes.

Les dames portent des robes qui les couvrent depuis le haut des épaules jusqu'aux pieds; leurs manches sont aussi longues que celles des hommes. Dans les rues, elles se découvrent le visage; leurs cheveux, d'un noir d'ébène, sont peignés avec soin, et relevés sur le sommet de la tête, où ils se trouvent fixés par deux longues épingles d'or qui se croisent; par ce moyen le front et les tempes ne sont pas cachés : quel-

ques unes, et plus particulièrement les femmes âgées, mettent sur la tête une espèce de bonnet d'étoffe ou de velours noir, de forme triangulaire ; l'une des trois pointes descend sur le front jusqu'à la naissance des cheveux, et les deux autres sur les tempes. En général, il faut dire à l'éloge des dames chinoises qu'elles mettent beaucoup de simplicité dans leur parure. Leur démarche a quelque chose de pesant et d'embarrassé; malgré la grâce et les formes heureuses qu'elles tiennent de la nature, elles ne peuvent se soutenir sans le secours d'un bras ou d'une canne. Leurs pieds, resserrés dès le plus bas âge dans une étroite chaussure de fer, deviennent d'une extrême petitesse; mais, ainsi contrariés, ils ont peine à supporter le poids du corps. Une aussi barbare coutume accuserait la coquetterie des dames chinoises, si l'un de leurs adorateurs ne les eût justifiées d'un mot : je tiens trop à l'honneur du beau sexe pour ne pas admettre comme évidente une explication que des lecteurs moroses pourraient, jusqu'à un certain point, contester.

A une certaine époque, m'a-t-on dit, des femmes, d'humeur séditieuse, ont trempé dans une conspiration ; elles ont figuré au premier

rang dans une révolte qui pouvait avoir pour le gouvernement de funestes conséquences. A l'issue de cet événement, une loi fut portée qui condamna les femmes, jusque dans leur dernière postérité, à emprisonner leurs pieds dans une étroite chaussure de fer, laquelle chaussure doit être de la même dimension depuis l'enfance jusqu'à l'âge le plus avancé.

Par malheur, à Pékin, il n'y a point de chambre de députés devant laquelle il soit possible de demander, par pétition collective du beau sexe, le rapport de cette loi.

Les Chinois sont en général d'un caractère doux, paisible et affable; ils ont autant de politesse les uns à l'égard des autres qu'envers les étrangers, et surtout de cette politesse qu'on ne trouve en Europe que dans les hautes classes de la société. Il ne faut pas demander à ce peuple les qualités qui distinguent nos guerriers; il n'a rien de cette audace, de cette fermeté d'âme qui nous porte à braver la mort sur ce qu'on est convenu d'appeler le champ d'honneur. Un de nos matelots, étant pris de vin, attaqua seul et mit en fuite trente Chinois; peut-être faut-il attribuer cette petite déroute à l'espèce d'effroi ou d'antipathie que

leur cause la vue d'un homme ivre. Un caractère énergique a, chez un peuple, ses avantages et ses inconvénients: si les Chinois n'ont point, ainsi que nous autres, à citer de brillants faits d'armes, par compensation, on n'a point à leur reprocher les grands crimes, les meurtres, les incendies dont les diverses contrées de l'Europe, dont l'Angleterre et la France elle-même n'ont été que trop souvent le théâtre.

Le droit et la faculté de commercer avec les étrangers, à quelque nation qu'ils appartiennent, est exclusivement attribué à douze négociants chinois : ils forment une compagnie, à peu près comme celle de nos agents de change; cette compagnie paie au gouvernement une somme considérable pour la jouissance et l'exercice exclusif de son privilége. Lorsqu'un navire arrive à Wampo, il est soumis aux visites de la douane, qui sont toujours très rigoureuses.

Les principaux articles du commerce de la Chine sont le thé, les nankins, les soieries, et les porcelaines.

Le thé boo est mis en tas dans de vastes magasins, assez semblables à nos granges; il y est

amoncelé comme le blé dans nos greniers. Un kou-lis ou portefaix jette le thé dans une caisse avec une grande pelle de bois, tandis qu'un autre, placé dans l'intérieur, le foule avec les pieds nus. Ce travail fait lever une poussière noire et épaisse qui intercepte le jour; les kou-lis en sont couverts; leur visage est aussi noir que celui de nos ramoneurs. Le mouvement qu'ils se donnent porte à la transpiration; une sueur abondante retombe sur le thé. Quand une caisse est remplie, on assujettit le couvercle avec des clous, et chaque côté des angles avec de légères bandes de fer. Le dessus est enveloppé de papier de bambou, puis enduit d'une gomme qui rend la caisse imperméable. Les thés de qualité supérieure sont emballés avec plus de soin.

Je n'ai point vu fabriquer le nankin ni les étoffes de soieries; ce dernier article est beaucoup diminué depuis quelques années.

Les magasins de porcelaine sont ce qu'il y a de plus curieux à voir; ils sont très vastes, et garnis depuis le pavé jusqu'au plancher. Les Chinois avaient montré peu de goût dans leurs peintures, mais les Anglais leur ont apporté des modèles qu'ils ont imités avec un art pro-

digieux. J'ai remarqué un grand nombre de services complets d'une étonnante perfection, tant pour la forme que pour les couleurs, et des vases d'une grande dimension, exécutés avec beaucoup de hardiesse. M. Drummond, le même auquel appartient la grotte de Camoens, avait fait exécuter un service de mille cinq cents pièces, sur chacune desquelles était représenté un fait historique; la vivacité des couleurs ne le cédait pas à la pureté des dessins.

Les Chinois excellent dans beaucoup d'autres branches d'industrie ; ils travaillent l'ivoire et la nacre avec une grande délicatesse, ils en font les plus jolies choses du monde ; leurs éventails sont d'une légèreté et d'un goût admirable.

Le commerce de détail a beaucoup d'extension dans tous les genres : on trouve ici autant d'artistes, autant d'ouvriers que dans les plus grandes villes d'Europe, et tous excellent chacun dans leur partie. Quelle que soit la marchandise que l'on demande, elle est immédiatement fournie. On trouve aussi de bons restaurateurs qui ne servent pas à leurs convives des volailles postiches.

Les rives du Tigre sont couvertes de maisons de campagne. De vastes plaines entrecoupées

de collines, des tours qui s'élèvent de loin en loin, des arbres chargés de fruits inconnus à nos climats, et la plus riche culture, forment un heureux paysage où le pinceau du peintre trouverait des études et des effets nouveaux. L'embouchure de la rivière est défendue par des forts contre les nombreux pirates qui trouvent un refuge dans les îles voisines.

CHAPITRE IX.

Départ de Quang-Tong. — Pulo-Condor. — Pulo-Timon. — Courants. — Iles Victoire et Lingting. — Côte Sumatra. — Rocher Frédéric-Henri. — Côte orientale de Sumatra. — Montagne Monapin. — Navire surpris et attaqué par les Malais ; déroute de ces derniers ; nouvelle attaque. — Ville de Maintow. — Rencontre d'une flotte malaise ; manœuvre heureuse. — Cartes défectueuses. — Banc Browers. — Anger-Point ; ses habitants. — Insectes ailés. — Le Loris.

Le 23 mars 1797, je m'embarquai dans le Shap-Shop-Boat pour me rendre à Wampo, où m'attendait, prêt à mettre à la voile, le navire *le Grand-Turc*, ayant destination pour Boston. Le 25, jusqu'à cinq heures et demie du soir, nous dérivâmes avec le courant, et nous vînmes mouiller, par cinq brasses, un peu au-dessous de l'île aux Danois. Le 27, à six heures du matin, nous appareillâmes avec une forte marée d'èbe; à sept heures du soir, nous laissâmes tomber l'ancre par sept brasses, fond de vase, à peu près à égale distance de la

seconde barre et des fortifications du Boga-Tigris. Le 28, à neuf heures, nous vînmes mouiller à l'entrée du Boga-Tigris, par sept brasses. A trois heures, ayant poussé une bordée trop loin du côté de l'île aux Tigres, nous échouâmes sur un banc de sable. Le bâtiment tirait dix-sept pieds; la profondeur de l'eau n'était que de quinze : il nous fallut attendre la haute marée, qui n'arriva qu'à neuf heures du soir; ce ne fut qu'après beaucoup d'efforts que le bâtiment rentra en plein canal.

Le 29, à sept heures, nous étions tout près de la barre de l'île Lingting; le 30, à huit heures et demie, nous avions l'île Lingting par notre travers; à sept heures du soir, l'île de Patoë nous restait au sud-est un quart sud, et la pointe Cahow ou pointe sud-est du Typa à l'ouest 15° nord. A neuf heures, nous relevions la grande île Ladrone à l'est un quart nord-est, quatre lieues de distance, ce qui nous plaçait par 22° 2′ de latitude, et 113° 34′ de longitude; nous prîmes ce point pour celui de départ, et fîmes route au sud.

Le 31, à midi, latitude 20° 42′, longitude 113° 31′. Le 4 avril, en gouvernant au sud, 15° 50′ de latitude, et 113° 58′ de longitude,

position qui devait nous rapprocher du banc Maselesfield; mais la couleur de la mer était la même, et la sonde rapportait quarante-cinq brasses: nous prîmes la route du sud-ouest un quart sud.

Le 9, latitude 9° 30′, longitude 110° 30′; à l'est 18° sud, environ vingt-huit lieues, de l'île Oupulo-Sapata. Le 12, à huit heures du matin, la sonde donna du sable gris et coquilles pourries par quarante-six brasses; à midi, quarante-une brasses et demie. Latitude 9° 28′, et longitude 109° 18′, au sud 16° est de l'île Sapata, dix lieues de distance. Le 13, latitude 9° 27′, longitude 107° 58′.

Le 15, à quatre heures du matin, l'île Pulo-Condor se montrait dans le sud-ouest 5° sud, six ou huit lieues de distance; la sonde rapportait dix-sept brasses, fond de sable noir. A dix heures, l'une des îles les Deux-Frères se montra dans l'ouest sud-ouest, cinq lieues de distance; à midi, la pointe nord-est de l'île Pulo-Condor nous restait au sud, et celle de l'ouest, à l'est sud-est; un rocher blanchi par la fiente des oiseaux, et qui se trouve à une lieue de la pointe nord-est de cette île, à l'est un demi-sud : notre distance était de trois

lieues, des plus proches terres; latitude 8° 53′, longitude 106° 38′.

Cette île possède un excellent port dans le sud-est; elle offre un asile et des approvisionnements aux navigateurs (1).

Le 16, au jour, Condor nous restait au nord nord-est, à douze ou quatorze lieues.

Notre latitude observée, à midi, était de 6° 43′, et la longitude 105 54′; le lendemain, latitude 6° 10′, et longitude 105° 36′.

Jusqu'au 23, le courant nous porta au sud sud-est avec une force de quinze milles par vingt-quatre heures, ce que j'attribuai à notre proximité de l'embouchure de la rivière de May-Kaung, située dans le pays de Cambodie, entre Siam et la Cochinchine, dix-huit lieues de dis-

(1) L'île Pulo-Condor est voisine des côtes de la Cochinchine. Elle a environ cinq lieues de long sur une de large, et est couverte par une chaîne de montagnes hautes et escarpées. On n'y récolte que des pommes de terre douces, des haricots, des courges et des melons d'eau. Les habitants sont des réfugiés de Cambodie et de la Cochinchine, pauvres, indolents et avares. Les Anglais cherchèrent à y fonder un établissement en 1702. Il existe plusieurs autres îles sur cette côte. Latitude nord 8° 40′, longitude est 104° 22′.

tance. A neuf heures du matin, nous eûmes connaissance de l'île Pulo-Timon, dans le sud un quart sud-ouest; à midi, elle nous restait au sud sud-ouest, dix-sept à dix-huit lieues de distance; latitude 3° 52′, longitude 104° 45′. Le 24, au jour, Pulo-Timon nous restait au sud un quart sud-ouest demi-ouest, dix à onze lieues de distance; à midi, latitude 3° 16′, longitude 104° 45′. Le sommet de la montagne la plus élevée de Pulo-Passing paraissait dans le sud un quart sud-ouest demi-ouest; et celui de Pulo-Auor, au sud. Le 26, nous perdîmes ces îles de vue. Le 27, l'île de la Selle parut au jour, dans le nord-est un quart nord, huit à dix lieues de distance. On l'a ainsi nommée à cause de sa forme, qui, de loin, figure une selle de cheval. A l'ouest nord-est de cette île, à environ trois lieues et demie de distance, se trouve un rocher aride et élevé, qui sert de refuge aux nombreux oiseaux de ces parages. L'île de la Selle est placée par 2° 17′ de latitude, et 105° 46′ de longitude, et le rocher par 2° 20′ de latitude, et 105° 30′ de longitude.

Jusqu'au 30, des arbres énormes passèrent le long du navire, suivant la direction des courants qui se trouvent à l'embouchure du dé-

troit de Malaca, qui était dans notre voisinage.

A une certaine distance, ces arbres produisaient une illusion qui nous abusait parfois: tantôt on croyait voir une embarcation prête à chavirer et s'engloutissant dans l'abîme; tantôt c'étaient des hommes manœuvrant et présentant tour à tour le travers, l'avant et l'arrière de leurs canots.

Les courants, qui, près des îles de Timon-Pissang et Auor, ont leurs directions au sud sud-est, portent ici au nord-est avec une vitesse de 24′ par 24 heures. A midi, latitude 1° 39′ nord, et longitude orientale 106° 7′; ce même jour à une heure, l'île Victoire, ou l'île boisée, se montra dans l'est un quart nord-est, à huit ou dix lieues de distance.

L'île Victoire est petite; son sol est élevé et couvert d'arbres; elle est le lieu de retraite d'un nombre prodigieux d'oiseaux; sa position doit être de 1° 37′ de latitude, et 106′ 26″ de longitude, et sa distance de l'île d'Auor de quarante lieues, direction du sud-est un quart est et nord-ouest un quart ouest. Le 1er mai, latitude à midi 1° 36′, longitude 106° 11′: dans cette position le courant, plus éloigné de l'embouchure

du détroit de Malaca, porte avec moitié moins de rapidité.

Le 7 mai, la montagne de l'île Bintang, celle de Barbusset où Pointe-Romania découvrirent leurs sommets, la première dans le sud sud-ouest, dix ou douze lieues de distance, et la seconde, située à la pointe méridionale de la presqu'île Malaye, formant la partie nord du détroit de Cinqapour, à l'ouest un quart sud-ouest, à six ou sept lieues de distance; nous aperçûmes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, des terres basses dans le sud. A dix heures, la côte Malaye, extrêmement basse et boisée, se montrait dans l'ouest; quelques monticules se découvrirent insensiblement dans l'intérieur. A midi, latitude 1° 27′, longitude 104° 58′.

Le 8, sur les dix heures, nous pûmes voir dans le sud-est un quart sud l'île boisée, l'une des îles Thrée, à huit lieues de distance; nous gouvernâmes au sud-est pour passer à l'est du banc de Doggers, situé par 41′ de latitude nord, et s'étendant jusqu'au 105° 30′ de longitude. A midi, latitude 1° 13′ nord, et longitude 105° 30′.

Le 13, à quatre heures du matin, nous découvrîmes le sommet de la montagne de l'île

Lingting dans l'ouest un quart sud-ouest demi-sud, à quinze lieuesde distance ; et à huit heures, d'autres terres, depuis le sud-ouest un quart ouest, jusqu'à l'ouest un quart sud-ouest, à neuf lieues de distance.

A dix heures du matin, nous avions traversé l'équateur. L'extrémité la plus orientale de l'île Lingting nous restait alors au sud-ouest, huit lieues de distance, nous apparaissant sous la forme de petites îles qui, en approchant, se joignent par des terres basses. Dans sa partie orientale s'élèvent deux pics majestueux.

Le 14, au coucher du soleil, l'île Lingting nous restait à l'ouest un quart nord-ouest, quatorze lieues de distance ; un îlot, situé à deux milles de la pointe orientale de cette île, ouest un quart nord, à cinq lieues; l'île Gélagotte à l'ouest un quart sud-ouest demi-sud, à huit ou neuf lieues, et celle de Taya, au sud-ouest, même distance. Le 15, au coucher du soleil, Hula-Taya nous restait à l'ouest sud-ouest demi-sud, sept lieues de distance, et les sept îles au sud-ouest un quart sud, à dix lieues (1). Le 17, au jour, nous relevions Taya au nord 40°

(1) Je recommande aux navigateurs de mouiller dans les intervalles de calme et pendant la durée des vents

est; l'île Varellas, nord 50° ouest; la pointe orientale de Gélagotte au nord 15° ouest, et la côte de Sumatra depuis l'ouest 5° sud jusqu'au sud-ouest; cette dernière était la pointe de Tanjan-Bow. A midi, latitude sud 1° 8′, longitude 104° 49′ 45″; l'île de Taya au nord 32° est, huit lieues de distance, et la côte de Sumatra depuis l'ouest 5° sud jusqu'au sud-ouest, à quatre ou cinq lieues.

La côte de Sumatra nous parut très basse; mais un paysage coupé de grands arbres et de prairies émaillées de fleurs présentait un site enchanteur (1).

ou des courants contraires, s'ils veulent éviter une direction qui peut avoir de graves inconvénients.

(*Note de l'auteur.*)

(1) Sumatra, l'une des trois grandes îles de la Sonde, dans la mer des Indes, située au sud-ouest de la presqu'île de Malaca et de l'île de Bornéo, est séparée au sud de celle de Java par le détroit de la Sonde; l'équateur la traverse obliquement et la divise en deux parties égales, son extrémité septentrionale étant située par latitude nord 5° 56′, et sa pointe méridionale par latitude sud 5° 56′; elle a environ quatre cent trente lieues de long sur une largeur moyenne de soixante-sept lieues; une chaîne de montagnes la partage dans toute sa longueur. Le mont Ophir, entre autres, qui est situé immédiatement sous l'équateur, est à treize mille huit

Le 18, à six heures du matin, la montagne Monapin, située sur la partie nord de l'île de

cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer. Entre ces montagnes se trouvent des plaines élevées, d'une grande étendue, couvertes de bois, parsemées de lacs, et où le climat est assez tempéré; c'est aussi la partie la plus peuplée de l'île. Les montagnes qui la traversent ne s'écartent jamais de plus de huit lieues de la côte occidentale, de sorte qu'il existe sur le versant opposé une plaine de près de soixante lieues de large, arrosée par les cours d'eau les plus considérables, tels que le Siak, l'Indragiri, le Jambi et le Palembang. Le climat varie suivant l'élévation du sol. La chaleur, dans les plaines, n'est pas aussi excessive qu'on devrait s'y attendre, car le thermomètre s'y élève rarement à plus de vingt-trois degrés de Réaumur. Elle est d'ailleurs tempérée par des vents de terre et de mer qui se succèdent régulièrement, mais à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur la chaleur décroît sensiblement. Toutefois on n'y connaît ni la gelée, ni la neige, ni la grêle; l'atmosphère y est plus nébuleuse qu'en Europe, et la pluie y tombe par torrents pendant six mois de l'année. L'île de Sumatra n'est pas très fertile, mais elle est riche en substances minérales, telles que l'or, le cuivre, le fer, l'étain, le soufre, le nitre, le charbon de terre, et en ocres de différentes couleurs; il n'y existe pas de mines d'argent. Le riz et les noix de coco sont les productions les plus importantes de son

Banca, se montra dans le sud-est, quinze ou seize lieues de distance, et la côte de Su-

territoire, et forment la principale nourriture des naturels, qui cultivent en outre le bétel, le bambou, le sagou, différentes espèces de palmiers, la canne à sucre, le maïs, le poivre, le curcuma, le gingembre, la coriandre, le cumin, le chanvre, le mangouste, l'oranger, le citronnier, le mango, le papau, le grenadier, le tamarinier, le noisetier, l'amandier, l'arbre à pain, la vigne sauvage, le ricin, l'indigotier, le bois de Brésil, l'ubar, l'upas ou bois de poison, le camphrier, le benjoin, le cassia, la canne, le cotonnier ordinaire et le cotonnier soyeux, le cafier, le dammar, espèce de térébinthe, le sang de dragon, l'agila ou *lignum-aloes*. Les forêts dont Sumatra est couverte renferment en outre une grande variété d'arbres qui sont propres aux constructions maritimes. Ce sont le poun, dont on fait des mâts, le camphrier, le bois de fer, le marbau ou bois de charpente, le kayu-gadis, le rangi qui ressemble à l'acajou, etc. On y trouve, entre autres animaux, le tigre, qui y est d'une grosseur prodigieuse; l'éléphant, qui parcourt le pays en troupes nombreuses, et commet de grands dégâts dans les plantations; l'hippopotame, le rhinocéros, l'ours, le daim, le singe, l'écureuil, le chat tigre; les reptiles les plus dangereux que l'on y connaît sont le crocodile, les serpents de différentes espèces, et le terrible boa constrictor, qui y atteint trente pieds de

matra, depuis le nord-ouest un quart ouest 5° ouest, jusqu'au sud-ouest, à quatre ou cinq

longueur. L'or abonde dans l'intérieur de l'île, mais principalement dans le royaume de Menancabou, ce qui a sans doute déterminé les Hollandais à établir leur principal comptoir à Padang, sur sa frontière. Les Malais sont les seuls indigènes qui se mêlent d'exploiter les mines. Celles-ci sont si nombreuses que l'on en compte au moins douze cents dans le royaume de Menancabou. On porte à Sumatra des draps, des cotonnades, des indiennes, des draps écarlates, des mouchoirs peints, des mousselines, des taffetas, des soieries, de l'opium en grande quantité, du tabac, de la porcelaine grossière, des poêles en fer, du fil d'or, des éventails, des armes, des canons, des chapeaux, des épices, du sel, du riz, de l'argent, du fer, de l'acier, du plomb, de la coutellerie et du fil d'archal.

Les Sumatrans sont au dessous de la taille moyenne, assez grêles, mais bien faits. Les femmes, dont les mœurs sont très pures, ont en général le teint jaunâtre; mais celles des premières classes, étant moins exposées aux rayons du soleil, sont presque blondes. Dans l'intérieur de l'île, les hommes sont plus grands et plus robustes que les Malais, et ont le teint plus blanc. La polygamie y est permise; quand un homme veut épouser une femme, il l'achète; s'il paie la somme comptant, sa femme devient sa propriété, et il peut la revendre quand bon lui semble, pourvu toutefois

lieues; à midi, latitude sud 1° 27′, longitude 104° 44′. Le 19, les deux monticules, situés sur la partie septentrionale de Banca, nous restaient à l'est, l'un à 2°, l'autre à 6° sud; la montagne Monapin au sud 54° est, et l'île de Sumatra dans l'ouest jusqu'au sud. A midi, latitude 1° 44′ sud, et longitude 104° 59′; la montagne Monapin au sud 51° est, distance de huit lieues, et la pointe Batta-Carang au sud, à cinq lieues. A six heures du soir, nous mouillâmes à l'est

qu'il en fasse premièrement l'offre aux parents. Ils aiment beaucoup le jeu, qui est rigoureusement défendu par leurs lois. Les combats de coqs sont un de leurs amusements favoris. Le malai est en usage sur toute l'étendue des côtes, ainsi que dans le royaume de Menancabou; les autres langages que l'on parle dans l'île ont plus ou moins d'analogie avec ceux des insulaires de la mer du Sud. Ils se servent de caractères arabes, et écrivent sur l'écorce intérieure d'un arbre ou sur le bambou. Le pays est partagé entre les Menancabous, les Malais, les Achinèses, les Battas, les Rejangs et les Lampongs. Leur gouvernement est féodal ou patriarcal. La famille entière est responsable des dettes de chacun de ses membres. Le meurtre et l'assassinat se rachètent par une amende. Les châtiments corporels y sont rares. Les débiteurs insolvables deviennent les esclaves de leurs créanciers. Les indigènes n'ont pas fait

nord-est 5° est de deux petites îles dont la plus septentrionale est désignée sous le nom de Ponthion; et au sud un quart sud-ouest de Batta-Carang, cinq lieues de distance.

Le 21, à six heures du soir, nous fîmes route au sud un quart sud-est, et sud sud-est, avec l'attention de nous tenir par neuf ou dix brasses, afin d'éviter le rocher Frédéric-Henri, qui se trouve placé à l'ouest nord-ouest de la montagne Monapin, à environ sept milles de la côte de Banca.

de grands progrès dans les arts industriels; ils excellent toutefois dans la fabrication des bijoux d'or et d'argent, et possèdent des fabriques de soieries et de cotonnades, de poudre à tirer, d'armes à feu, de coutellerie, d'outils, de paniers, de nattes, de clouterie et de poterie. Le dessin et la peinture leur sont inconnus. Toutes leurs connaissances en médecine se bornent à administrer des simples. Lorsqu'un homme est atteint de folie, ils le croient possédé d'un esprit malin. Pour l'en délivrer, ils le renferment dans une hutte, et mettent le feu aux quatre coins. Si l'infortuné patient parvient à s'échapper, on en conclut que l'esprit l'a quitté. Les Sumatrans sont mahométans, ou plutôt ne professent aucune religion. On n'a jamais essayé de les convertir au christianisme.

(*Dictionnaire géographique.*)

Ce rocher ne s'aperçoit qu'à la mer basse; quand elle est haute, il n'est couvert que de huit pieds d'eau. En approchant, le fond augmente jusqu'à une profondeur de quatorze brasses; c'est en proportion de cette profondeur qu'il faut se mettre en défiance : deux vaisseaux, l'un anglais, l'autre hollandais, se sont perdus sur ce rocher. Il importe de ranger de plus près la côte de l'île de Sumatra que celle de Banca, et de n'approcher cette dernière que par dix, ou, tout au plus, douze brasses.

Nous mouillâmes à dix heures. J'observai le lendemain que, depuis la pointe de Tanjan-Bow, côte orientale de Sumatra, jusqu'à la pointe de Batta-Carang, les terres sont constamment basses et couvertes d'arbres dont les racines semblent s'étendre jusque dans la mer. La durée des ouragans, qui sont fréquents dans ces parages, et l'énorme quantité de pluie qui tombe presque tous les jours doivent rendre le sol insalubre et marécageux. La côte est remarquable par les rivières ou les nombreux torrents qui s'en échappent, entraînant dans leur cours des arbres entiers. L'épaisse humidité qui enveloppe cette partie de

l'île, et le sol échauffé par les rayons d'un soleil presque perpendiculaire, produisent une abondance de gaz et de fluides électriques, qui s'élèvent dans les moyennes régions de l'air : de là des orages épouvantables, qui ne durent que quelques heures, mais dont les commotions n'ont rien de comparable à celles que nous éprouvons dans nos climats tempérés. J'ai lieu de croire que cette partie de l'île de Sumatra est inhabitée.

La montagne Monapin et la pointe de Batta-Carang, qui forment l'embouchure du détroit, gisent exactement sous le même parallèle, l'une et l'autre par 2° latitude sud. La montagne Monapin est située par 105° 18′ de longitude, et la pointe par 105°, ce qui donne 18° d'ouverture à l'embouchure septentrionale du canal. A midi, latitude observée 1° 59′, et longitude 105° 5′, à cinq milles de Sumatra, et treize de Banca : dans le milieu du canal, le fond est constamment de dix à treize brasses.

Le 24, latitude 2° 2′, longitude 105° 7′. Le 25, à six heures du matin, nous aperçûmes dans le détroit deux bâtiments à trois mâts, tous les deux américains : l'un *la Persévérance*,

venant de Salem; l'autre *l'Élisa*, venant de la Providence, Nouvelle-Angleterre.

M. Pages, capitaine de *l'Élisa*, partant de Batavia, avait dirigé sa route à l'est, dans l'intention de se rendre aux Moluques, et de là à Manille, en passant par le détroit de Macassar. Le 17 avril, au nord et vis-à-vis la grande île de Flore, il eut connaissance d'un pros malais qui paraissait louvoyer lentement entre lui et la terre; il se rapprocha de ce bâtiment pour entamer quelques opérations; les Malais annoncèrentqu'ils avaient des épiceries, et, sur l'invitation qui leur fut faite, ils vinrent se placer le long du bord. M. Pages, son second et trois matelots descendent sur le pros; mais à peine ont-ils posé le pied, que les Malais, tirant leurs poignards, frappent et jetent sans vie deux matelots et le capitaine lui-même : le second capitaine et le dernier matelot ont le bonheur de remonter à bord.

Cinquante autres Malais, couchés sur le tillac, se montrent tout-à-coup, armés de fusils et d'espingoles, font une décharge générale, et montent à l'assaut. Les gens de *l'Élisa*, surpris dans ce premier moment, luttent avec désavantage contre des ennemis robustes et

aguerris; enfin quatre pièces de canon, pointées contre le pont du bateau malais, et presqu'à bout portant, balaient la moitié des agresseurs; le reste s'éloigne, faisant force de rames.

A une certaine distance, le bateau malais s'arrête; une colonne épaisse de fumée s'élève de son bord. A ce signal, cinquante autres pros quittent la côte, et se dirigent vers *l'Élisa*.

Trente hommes composaient l'équipage de *l'Élisa;* ils étaient dans la consternation; un calme plat enchaînait le navire sur un vaste banc de corail, n'ayant que quatre pieds d'eau de profondeur : deux mille ennemis s'avançaient au combat.

Tout à coup, au moment où les Malais vont commencer l'attaque, un vent frais s'élève, le navire déploie ses voiles, s'échappe de la prison où il semblait attaché, et marche fièrement au milieu de la flottille ennemie. Les Malais, déconcertés par cette manœuvre, hésitent; le désordre se met dans leurs mouvements. Cependant, *l'Élisa* leur envoie ses bordées de stribord et de bâbord; quelques pros sont coulés à fond; sur les autres, beaucoup d'hommes sont tués ou blessés. L'épouvante s'empare du reste des

Malais; ils se dispersent en toute hâte et regagnent la côte.

La Persévérance, après avoir relâché à Batavia, avait entrepris de passer par le détroit de Gaspard, mais ayant touché sur un banc de corail, par 3° 30′ de latitude sud, le capitaine avait pris le parti de diriger sa route par le détroit de Banca.

Le 26, à onze heures, nous relevions la montagne Monapin au nord 50° est; deux pointes de Banca au nord de cette montagne, l'une au nord 30° est, et l'autre au nord 25° est; une autre pointe du sud de la même montagne, en dedans du détroit à l'est; celle de Batta-Carang à perte de vue, au nord 68° ouest; et celle du nord de la Fausse-Rivière, au sud 65° ouest.

Nous découvrîmes la ville de Maintow, située sur le penchant de la montagne Monapin, du côté du midi: cette ville doit être plus considérable qu'on ne le croit ordinairement.

Le 27, nous achetâmes d'un pros malais un bloc d'étain de quatre-vingt-sept livres, moyennant dix piastres. Ce même jour, à sept heures du soir, je signalai la montagne de Permisang au sud-est un quart est 10° est. Dans le trajet, nous avions côtoyé l'île de Sumatra,

à trois milles et demi et quatre milles de distance, depuis la quatrième pointe, et nous avions parcouru environ douze milles à l'est un quart sud-est vers la troisième; les sondes avaient rapporté constamment sept à huit brasses; nous n'eûmes aucune connaissance des rochers ou bancs de sable marqués sur les cartes anglaises. S'ils existaient à cette distance de l'île, et dans ce gisement, par rapport à la quatrième pointe, nous les eussions rencontrés. Il est probable que ces rochers sont plus rapprochés de la côte.

Le 29, à quatre heures du matin, nous découvrîmes les îles Nanka (1), depuis le sud 78° est, jusqu'au sud 86° est, à trois lieues de distance; à midi, latitude 2° 31′, et longitude 105° 56′, à onze milles de la grande île Nanka. Le 30, latitude 2° 39′, longitude 105° 58′. La deuxième pointe de la côte de Sumatra est située par 2° 42′ 30″ de latitude 105° 57′ de longitude. Un banc de sable s'étend au large, à plus ou moins de distance, depuis un mille jusqu'à trois milles de la côte.

(1) On suppose que ces îles sont d'une création récente. Latitude sud 2° 22′, longitude 103° 21′.

A neuf heures du soir, nous aperçûmes un feu vers le milieu du canal; nous hissâmes une lanterne sur le gaillard d'avant, mais le feu que nous avions aperçu disparut aussitôt. Le lendemain, à trois heures et demie du matin, nous passâmes auprès d'un bâtiment à trois mâts; on le héla à plusieurs reprises, mais personne ne se montra, personne ne répondit; peu de temps après, ce bâtiment fut sous voile, se dirigeant vers le nord.

Le 1er juin, à cinq heures du matin, nous eûmes connaissance d'une flotte malaise à l'ancre, vers l'entrée sud du détroit, à un mille et demi de distance de nous; elle était forte de dix-huit gros bateaux malais, et d'un brick qui se trouvait en tête. Elle appareilla soudain, s'avançant à notre rencontre. En cas d'attaque, nous n'avions d'autre moyen de défense que six mauvaises pièces de quatre, avec très peu de munitions, quelques fusils de calibre et des cartouches. Le nombre de nos ennemis pouvait être de quinze cents; notre équipage n'était composé que de quarante hommes. Un vent très faible nous enlevait les moyens de fuir. Dans ce danger, chacun s'arma de résolution; dans l'alternative où nous étions de périr

en nous rendant, ou de succomber en combattant, on préféra vendre chèrement sa vie.

Le bâtiment continua de louvoyer, comme à l'ordinaire, d'un bord sur l'autre du détroit, tandis que nos gens, disposés sur deux lignes de l'avant à l'arrière du bâtiment, défilaient sur le pont, au son du fifre et du tambour, changeant de vêtements, au moment où ils n'étaient plus en vue, et reparaissant ensuite. Cette évolution, digne d'un petit théâtre, suffit pour en imposer à nos ennemis, qui, nous croyant plus nombreux que nous ne l'étions réellement, ne nous inquiétèrent pas. Nous eûmes même la témérité de pousser nos bordées jusqu'au milieu d'eux; ils continuèrent leur route au nord et nous vers le sud.

A sept heures, huit autres pros sortirent de dessous la côte de Banca, se dirigeant aussi vers le nord, ainsi qu'un brick sous voiles qui tint la même route; à huit heures, trois bateaux et un autre brick, au sud de Banca, gouvernèrent également vers le détroit.

La forme de ces bricks indiquait qu'ils n'avaient pas été construits par les Malais; il est probable que ce sont autant de captures

qui ont été faites par ces pirates. Le bâtiment à trois mâts que nous avions rencontré les 30 mai, bien qu'il fût de construction européenne, leur appartenait sans doute aussi par le droit de conquête ou de brigandage.

Le même jour, à midi, latitude 3° 3′ 30″, longitude 106° 16′; la montagne Permisang au nord 19° ouest; la pointe Lalary au nord 33° ouest; l'île de Lucepara au sud 39° est; la première pointe de Sumatra au nord 44° ouest; la pointe Lucepara, dans l'île de Sumatra, au sud 3° est; et la montagne Saint-Paul au nord 84° est. Le 2 juin, nous longeâmes, à la distance de deux milles et demi à trois milles, la côte de Sumatra, entre cette côte et les bancs de sable qui se trouvent au nord de l'île de Lucepara, nous entretenant toujours par cinq et six brasses, la plus grande profondeur entre les deux îles de Sumatra et de Lucepara.

La position du centre de l'île de Lucepara est par 3° 12′ de latitude et 106° 22′ de longitude, à soixante-quatre milles à l'est, et soixante-douze milles au sud de la montagne Monapin; distance l'une de l'autre, quatre-vingt-dix-sept milles.

Le 9, à neuf heures du matin, une somme

chinoise nous aborda sur notre invitation; elle était montée de dix hommes, dont un vieillard nous parut être le chef. Ses vêtements de soie couleur de pourpre, et un magnifique turban, semblaient annoncer l'opulence; il portait un chapelet à la main; sa taille avantageuse, un air de noblesse et de bonté répandu sur toute sa personne commandaient le respect. On lui fit un accueil très gracieux, et de son côté il nous fit don de quatre gros coqs; notre capitaine le pria d'accepter en échange un grand pot de confiture de la Chine.

Le 10, à midi, latitude 3° 49′, longitude 106° 21′, à douze ou quinze milles de distance de l'île boisée, qui nous restait à l'ouest un quart sud-ouest. Le 11, à six heures et demie, nous eûmes connaissance de l'île à laquelle les Anglais on donné le nom de North-Walther, dans le sud sud-est à sept à huit lieues de distance. Les îles des Deux-Sœurs se montraient dans le sud-ouest un quart sud, à huit ou neuf lieues de distance. A midi, latitude 4° 55′, longitude 106° 26′. Le 12, latitude 5° 23′, longitude 106° 5′; l'île du nord nous restant au sud 29° ouest, et la pointe de Bantam au sud 13° est; le centre des Deux-Sœurs doit être par 5° 9′

30″ de latitude, et 106° 10′ de longitude. Le lendemain nous relevâmes les Trois-Sœurs, trois petites îles situées au sud de l'île du nord, à l'ouest 2° nord ; la pointe ouest de l'île du Milieu au sud 20° ouest ; la pointe de Bantam, en dedans de celle de Saint-Nicolas, au sud 65° est; et plusieurs îles situées à l'est de la pointe aux Cochons, extrémité méridionale de l'île de Sumatra, au sud 40° ouest. Nous manœuvrâmes pour rapprocher l'île de Java et atteindre Anger-Point. A midi, latitude 5° 52′, longitude 106° 4′; la pointe Saint-Nicolas à l'est; la Grande-Toque, par la pointe nord de l'île du Milieu, au sud 58° ouest; la pointe sud de l'île du Milieu, au sud 49° ouest; la pointe aux Cochons, derrière laquelle paraissait le pic Tamarin, au sud 80° ouest; la Petite-Toque, au sud 18° ouest; la quatrième pointe de Java au sud, 24° ouest; le centre de l'île du nord, au nord 38° ouest, et une petite île, située près de la côte de Java, au sud 20° est, à quatre milles.

Ces divers relèvements ne cadrent pas avec ceux tracés sur le grand plan du détroit publié à Londres sous le titre du *Pilote oriental anglais*. Il y a dans ce recueil deux cartes de

M. d'Apres Manevillette, augmentées et corrigées. La vérité est que tout ce travail est défectueux et incomplet.

Au coucher du soleil, je relevai la Grande-Toque au sud 63° ouest, et, dans la même direction et plus loin, le pic Cracatoa. Une partie de l'île du Milieu se montrait au nord de la Grande-Toque; la pointe aux Cochons restait au sud 80° ouest; l'île du nord au nord 44° ouest; la Petite-Toque au sud 27° ouest; la pointe Bantam au sud 78° est; et la pointe sud d'une petite île, sur la côte de Java, au sud 18° ouest.

Le 14, le banc Browers fut signalé, se prolongeant le long de la côte de Java, l'espace de six à sept milles, et à deux milles de distance; pour l'éviter, il importe de tenir la côte de Java et ce rocher, c'est-à-dire la Petite-Toque et la quatrième pointe de Java, l'une par l'autre, au sud-ouest 5° ouest. A midi, j'observai à bord 5° 57′ de latitude, et 106° 3′ 30″ de longitude; le banc de Browers depuis le sud 22° est, jusqu'au nord 43° est.

Le 15, à six heures, le mât du pavillon du village d'Anger-Point nous restait, par la pointe ouest de la rivière au nord 88° est; la pointe

nord de la baie, au nord 52° est; la pointe sud de la baie, au sud 45° est; la quatrième pointe de Java, dans le détroit de la Sonde, au sud 42° ouest; la Petite-Toque au nord 28° est; la Grande-Toque au nord 10° est; l'île sud-ouest de la pointe Saint-Nicolas au nord 33° est; les extrémités de l'île du Milieu, du nord 25° ouest, au nord 37° ouest; une grande pointe à l'ouest de celle des Cochons, dans l'île de Sumatra, au nord 54° ouest; la montagne Knott, par-dessus cette pointe, au nord 48° ouest; le pic de l'île de Tamarin, au nord 76° ouest; le pic Cracatoa, au sud 79° ouest; la partie la plus nord de cette île, au sud 86° ouest; l'île de Sambouricou, du nord 63° ouest, au nord 69° ouest; et le pic d'Anger-Point, au sud 38° est, à sept milles de distance.

Il nous fut difficile de trouver de l'eau à Anger-Point : depuis quatre mois la sécheresse avait tari les sources et même les rivières. Les vivres s'y trouvèrent en abondance.

A midi, latitude observée 6° 3′, longitude 105° 59′ 30″. Le 16, les naturels nous apportèrent à bord différentes espèces d'oiseaux, qui appartenaient toutes à la nombreuse famille des perroquets.

Parmi ces oiseaux, le lory se distingue par l'élégance de ses formes et la richesse de son plumage. Sa couleur bleu de roi foncé n'a d'autre variété qu'un intervalle sur le dos, entre la naissance des ailes et le cou ; sur sa tête est placée une étoile formée par des plumes jaunes d'un brillant éclat ; le bec ressemble à celui du perroquet, mais il est moins gros et plus alongé, et d'un rouge plus vif; les pattes sont de la même couleur. Il n'est pas organisé pour imiter la voix de l'homme, mais il siffle avec beaucoup de mélodie. Le prix de cet oiseau était de cinq piastres ; on nous donna tous les autres pour une demi-piastre.

Le 19, je descendis à terre pour reconnaître le village et les lieux voisins. Le terrain que je parcourus est couvert d'arbres qui s'étendent jusqu'au bord de la mer; mais, dans l'endroit où il y avait le plus d'ombrage, je fus assailli par une prodigieuse quantité d'insectes ailés : on ne pouvait respirer sans qu'il en entrât beaucoup dans la bouche ou dans les narines. Des écureuils volants, une multitude d'oiseaux et de singes de toute espèce, loin de s'effrayer de notre présence, semblaient s'applaudir de nous voir ; ils sautaient au-dessus de nos

têtes, et nous suivaient d'une branche à l'autre.

A peu de distance du village, on ne trouve aucune trace d'habitation ni de culture. Le sol a toutes les apparences de la fertilité ; son aspect est très agréable, et l'air doit être plus sain qu'à Batavia. Les Hollandais qui résident dans cette contrée jouissent d'une bonne santé.

Cet établissement est gardé par un petit nombre de Hollandais ; ils ont adopté les usages des Malais, et vivent avec eux en bonne intelligence : ceux-ci sont vingt fois plus nombreux que les étrangers.

Le bourg ou village d'Anger-Point consiste dans un grand nombre de cabanes bâties en bousillage et bambou ; leur distribution est simple et bien entendue. La partie habitée par les Hollandais est la plus rapprochée du rivage ; on a construit en avant une espèce de batterie à barbette de forme circulaire, sur laquelle sont placées huit pièces de trois livres de balles, pointées sur la mer. Ces faibles moyens de défense sont dans un état complet de délabrement, ils ne peuvent en imposer qu'aux pirates malais.

Le costume des Malais est une veste sans

collet, sans manches et sans boutons, assez semblable à celle des Mameloucks; ils ont autour des reins une tunique ouverte sur le devant, et une pièce de coton dont l'un des bouts, venant de derrière en avant, sert à relever la partie inférieure entre les jambes. Ils portent une ceinture de toile de coton de différentes couleurs, qui les couvre depuis la poitrine jusqu'aux hanches, et sous laquelle ils placent leurs poignards. La coiffure des chefs se compose d'une toque et d'un turban; les Malais de la classe inférieure n'ont qu'un mouchoir plié en deux, auquel ils donnent une forme triangulaire, en plaçant trois pointes sur le devant; les deux plus longues sont attachées sur le front; la troisième est passée entre la tête et le nœud, qu'elle cache en s'arrêtant par-dessus; l'estomac, une partie des cuisses, les jambes et les pieds restent à découvert : les plus riches portent une chaussure assez semblable aux sandales.

Les individus des deux sexes se noircissent les paupières avec une espèce de gomme qu'ils introduisent entre elles et le globe de l'œil : peut-être ce procédé a-t-il, dans leur idée, l'avantage de fortifier la vue. Un autre usage

non moins général chez ces peuples, c'est celui de mâcherle bétel, amalgame de noix d'arèque et de chaux, renfermé dans une feuille de cette plante. Le bétel a la propriété de rendre la bouche vermeille, et en même temps le grave inconvénient de noircir les dents; il occasione une expectoration continuelle. Tout le monde convient que cette coutume n'a rien de nécessaire à la santé dans un climat où l'air doit être pur, mais tout le monde s'y conforme.

Le riz et le sagou forment la nourriture ordinaire : ces aliments sont appropriés au tempérament de ces insulaires; ils ont un embonpoint remarquable; leur taille n'est pas très élevée : je n'en ai pas vu un seul qui eût plus de cinq pieds trois pouces.

CHAPITRE XIII.

Continuation de la navigation de la Chine à Boston.—Iles des Cocos. — Banc des Aiguilles. — Eau empoisonnée par les feuilles du mancenillier.—Banc de Nantucket. — Cap Sable. — Navigation aérienne. — Cordages de cristal. — Portland. — Navire ballotté par des rochers de glaces. — Famille de cultivateurs. — Hospitalité. — Société commerciale. — Voyage en traîneau.—Peperel-Borough. — Saco. — Montagne d'albâtre. — Ponts de la nature ; voûtes étincelantes de diamants. — Portsmouth. — Pont de bois, d'une seule arche, sur une rivière de deux cent quarante pieds de largeur.

Le 21 juin 1797, nous appareillâmes à une heure du matin, dirigeant la route à l'ouest sud-ouest. A midi, j'observai 6° 9′ de latitude, et 105° 51′ de longitude. Dans ce moment, l'île de Cracatoa (1) nous restait depuis l'ouest jusqu'à l'ouest 14° nord ; le pic Tamarin, ou Sabezée, au nord 50° ouest ; la pointe nord de

(1) Cette île est couverte de montagnes et a un pic très élevé. Sur sa côte septentrionale il y a une aiguade très sûre, et, dans un village malais qui n'en est pas éloigné, on trouve des fruits et des légumes.

la baie d'Anger-Point, au nord 55° est; la Petite-Toque, au nord, 49° est; la Grande-Toque, au nord 37° est; l'île du Milieu, du nord 33° est, jusqu'au nord 20° est; la pointe aux Cochons, au nord; la troisième pointe de Sumatra, au sud 16° ouest; une autre au sud de celle-ci, au sud 20° ouest : notre distance des côtes les plus voisines de l'île de Java était de cinq milles. Au coucher du soleil, nous fîmes route, sous toutes voiles, pour éviter un rocher submergé qui se trouve à huit milles de distance de l'île de Cracatoa, dans cette direction.

Le lendemain, au point du jour, nous étions par le travers de l'île du Prince, qui fut relevée à huit heures, depuis l'est jusqu'au sud-est un quart sud, à sept ou huit milles de distance. A midi, latitude 6° 43′, longitude 104° 52′; la pointe aux Capucins de l'île de Java, à l'est 3° sud, quatorze lieues de distance.

Nous étions enfin sortis du détroit. Le 27, à midi, latitude 11° 24′, longitude 100° 26′; la plus nord des îles des Cocos nous restait à l'ouest 18° sud, à soixante-une lieues deux tiers.

Les îles des Cocos sont au nombre de quatre, toutes très basses et couvertes de cocotiers; on

ne peut les apercevoir à plus de quatre lieues de distance ; elles s'étendent, l'une par rapport à l'autre, du nord nord-est au sud sud-ouest, sur un espace d'environ douze lieues. La plus septentrionale gît par 11° 50′ de latitude, et 97° 13′ de longitude ; la plus méridionale a ses extrémités depuis 12° 4′ jusqu'à 12° 23′ de latitude ; ce qui place son centre par 12° 13′ de latitude, et 97° 24′ de longitude : elles sont entourées d'îlots et de brisants, mais entre eux se trouvent des passages praticables pour les bâtiments.

Le 18 juillet, nous avions coupé le méridien de l'Ile-de-France, qui nous restait à quarante lieues au nord. Le lendemain, 19, j'observai 55° 19′ 20″ de longitude, qui est précisément celle du centre de l'île Bourbon ; celle-ci, d'après la latitude observée à midi, 23° 16′, nous restait à quarante lieues au nord. Nous coupâmes pendant la nuit le tropique du capricorne. Le 28, nous atteignîmes le méridien du cap Sainte-Marie, extrémité méridionale de l'île de Madagascar, distante de trente-cinq lieues environ.

Le 22 août, latitude observée à midi 36° 24′, longitude 22°, ce qui nous plaçait sous l'accore du banc des Aiguilles. On mit en panne

pour sonder, mais on ne trouva pas de fond avec une ligne de cent cinquante brasses ; l'opération réitérée jusqu'au 25 ne donna pas d'autre résultat. Nous avions constamment fait valoir la route de l'ouest sud-ouest, en suivant la direction donnée à la limite méridionale de ce banc ; ces expériences servent à établir qu'il ne s'étend pas au-delà du 36° 30′ de latitude.

Dans l'après-midi, nous doublâmes le méridien du cap de Bonne-Espérance, à quarante lieues de distance. Nous n'arrivâmes sous le parallèle de la baie de la Table que le 29 à midi, par 33° 44′ de latitude, et 15° 34′ de longitude. Le 6 septembre, à neuf heures du matin, nous coupâmes le tropique par 5° 42′ de longitude.

Depuis notre départ, sur quarante-un individus dont se composait l'équipage, vingt-trois étaient atteints de la dyssenterie, et incapables de rendre aucun service. Je devins moi-même d'une faiblesse extrême. Nous n'avions pas de chirurgien à bord, ni aucuns médicaments. Il paraît que cette maladie provenait de l'eau que nous avions recueillie à Anger-Point, dans des trous qui se trouvaient sur le lit désséché de la rivière. Des mancenilliers étaient sur les bords ;

les feuilles de cet arbre vénéneux avaient sans doute empoisonné l'eau, qui restait stationnaire. Le seul moyen que je trouvai de me guérir fut de m'abstenir de ce liquide; avec le temps je recouvrai la santé.

Le 9 septembre, à six heures du matin, nous avions coupé le méridien de Paris par 20° 12′ de latitude; le 10, celui de Greenwich, par 19° 3′; la veille nous étions à l'ouest de l'île Sainte-Hélène, à quarante-huit lieues et deux tiers de distance.

Le 15, à midi, latitude, 15° 21′ sud, longitude occidentale 9° 24′ 30″. Le 23, nous atteignîmes la hauteur de l'île de l'Ascension par 21° 15′ de longitude, à cent trente lieues de distance, à l'ouest. Le 30, à deux heures de l'après-midi, nous traversâmes l'équateur par 26° 50′ de longitude. Le lendemain, 1er octobre, au coucher du soleil, nous dépassâmes le parallèle de l'île Penido-San-Pedro, à seize milles à l'est; notre longitude était de 27° 24′. L'amplitude nous avait donné, ce jour-là, 7° de variation nord-ouest. Le 16, notre latitude, à midi 13° 15′ nord, et la longitude 35° 28′ 45″ ouest, à deux cent quarante lieues de distance des îles du cap Verd, et à quarante-cinq lieues à l'est sud-est

du banc de Maalstroom, dont nous atteignîmes la hauteur le 18, à six heures du matin, par 37° 10′ de longitude.

Le 1er novembre, au lever du soleil, nous coupâmes le tropique du cancer par 52° 23′ de longitude; à midi, latitude nord 24° 23′, longitude 53° 9′.

Le 12, nous parvînmes dans la région assignée au courant qui, sortant du golfe du Mexique, entre la Floride du sud et les îles Lucayes, va se perdre dans l'Atlantique, avec une rapidité de trois à quatre milles à l'heure, par-delà le banc de Terre-Neuve, après avoir prolongé, à la distance de quatre-vingts à cent lieues, les côtes des États-Unis et de la Nouvelle-Écosse. Notre latitude, à midi, était de 36° 55′, longitude 68° 53′. Le cap Cod, à l'entrée de la baie de Boston, me restait au nord 6° 30′ ouest, à cent quatre lieues de distance environ, et la partie sud-ouest du banc de Nantucket, au nord 6° ouest, à environ soixante-quinze lieues. Le 14, à midi, latitude 38° 34′, longitude 69° 39′, à quarante-trois lieues un tiers de la pointe sud-ouest du banc de Nantucket. Le 19, à midi, latitude 40° 16′, longitude 68° 37′; nous étions sur le banc de Nantucket,

et à dix-sept lieues de la batture, ou de la partie la plus élevée du banc, si redoutable pour toute la marine des États-Unis.

Du 25 au 28, le froid augmenta tellement, que les lames d'eau gelaient sur le pont à mesure qu'elles y étaient portées. Nos cordages ressemblaient à des colonnes de cristal, les voiles ne faisaient plus qu'un seul corps avec les vergues: cet aspect effrayant, et le dénuement complet où nous étions, déterminèrent enfin le capitaine à gouverner vers Halifax, qui nous restait au nord.

Le 14 décembre, sur les onze heures, nous découvrîmes des brisants qui se présentaient en avant du vaisseau à une petite distance. A midi, un long brouillard s'étant dissipé, nous distinguâmes le cap Sable, à l'extrémité méridionale de la presqu'île de la Nouvelle-Écosse, à trois milles de distance, ayant au sud le Brasil-Roc, sur lequel portaient les brisants que nous avions aperçus le matin. Le cap Sable était la première terre que nous reconnaissions distinctement depuis cent soixante-quinze jours que nous étions sortis du détroit de la Sonde. Des arbres dépouillés de leurs feuilles, et couverts de couches épaisses de givre, des rochers hé-

rissés de glaçons que la main du nord avait entassés les uns sur les autres, nous offraient un spectacle lugubre, et cependant nous ne pouvions nous lasser de le contempler : c'était pour nous le terme du voyage. Un bateau pêcheur nous guida dans un canal d'environ quatre milles de longueur, entre une île qui nous restait à stribord et une grande étendue de rochers que nous laissions à bâbord, à peu près à une égale distance de l'une et des autres. A quatre heures, nous eûmes connaissance du phare de Rosen-Way dans le nord nord-est; le vent, qui changea subitement, nous ôta toute espérance d'aborder dans la soirée. Le lendemain, le vent étant devenu plus favorable, nous résolûmes de gagner directement Boston, et nous fîmes route à l'ouest sud-ouest, en passant au nord de Brasil-Roc. Au crépuscule du soir, nous relevions le cap Sable au nord-ouest, quatre lieues de distance. Jusqu'au 20, la neige tomba à gros flocons, et le froid redoubla d'intensité; ce dernier jour nous aperçûmes l'île de Shouls, qui me parut petite et plate.

Le 21, au lever du soleil, les nuages se dissipèrent, le ciel s'éclaircit; une belle journée s'annonça. Une fumée épaisse, assez semblable

à celle que produit l'évaporation d'un liquide bouillant, s'échappa de la mer, et, s'élevant à vingt pieds, resta stationnaire à cette hauteur. Je montai dans la grande hune; la mer et le bâtiment disparurent à mes yeux, le ciel seul se montra : cependant le navire continuait à marcher; on eût dit que nous voguions sur les nuages.

A deux heures, nous fûmes épouvantés par la vue de la terre, qui, quoique basse, se montra dans sa partie supérieure, au-dessus de la vapeur qui nous enveloppait : c'était la côte de March-Field, au sud du cap Cod, à deux milles de distance. On voulut revirer de bord, mais nos cordages étaient enduits d'une épaisse croûte de glace de huit à dix pouces de circonférence ; il fallut les battre avec des anspects ; cette opération fut longue et pénible.

Le 23, la vapeur se dissipa; la terre nous apparut dans le nord-ouest un quart ouest, à sept ou huit lieues de distance.

Le 26 à midi, nous étions en vue du cap Élisabeth, à trois ou quatre lieues de distance, et à deux heures, par le travers de l'île de Richemond. Le vaisseau se dirigea sur le phare de Port-Land, qui nous restait au nord un quart

ouest, à cinq ou six milles de distance. A quatre heures, nous nous trouvions à l'entrée du port, entre le phare qui nous restait à l'ouest, par 43° 39′ de latitude et 70° 8′ de longitude, à un quart de mille de distance, et une petite île située à l'est, à un demi-mille. A cinq heures du soir, nous étions à l'ancre.

Le 28, le jour nous montra une mer couverte de glaçons épais, qui, balayés par le courant de l'Ébe, étaient entraînés dans la mer au travers de la passe que nous avions traversée pour entrer dans le port. Ce courant est d'autant plus rapide que la baie est très spacieuse, et qu'il reçoit les eaux de plusieurs rivières. Autour du navire d'autres glaçons s'étaient amoncelés; nos embarcations s'y trouvaient comme enchaînées; il fallut un long travail pour briser ces pesants liens. Nous manœuvrâmes du côté de l'ouest, pour nous rapprocher de la ville, et afin d'éviter le choc des glaçons qui arrivaient en masse à l'entrée du port. Le 29, au jour, la mer étant prise entre nous et la ville, toute communication nous fut interdite avec la terre. Quelques uns de nos matelots, après beaucoup d'efforts, réussirent enfin à se frayer un chemin vers la côte.

Pendant cette journée et celle du 30, nos gens furent employés à débarrasser le câble et le navire des glaçons qui s'accrochaient d'une minute à l'autre, et qui étaient presque aussitôt remplacés que repoussés. Dans la nuit du 5 au 6, le froid devint terrible; le pourtour de la baie se garnit d'une épaisse couche de glaces, à une grande distance de la rive. L'eau ne se découvrait que de loin en loin, et nous menaçait de ses blocs mouvants : les uns couraient avec rapidité vers la mer, d'autres se jetaient sur les flancs du navire ou refluaient derrière nous, s'élevant devant la ville comme une montagne.

A deux heures, un banc de plus de trois cents toises de circonférence se détache de la baie, et se dirige vers nous; malgré nos efforts, en dépit de toutes nos mesures de prévoyance, il tombe de tout son poids sur le vaisseau et l'entraîne. Ballotté par cette masse énorme, le vaisseau voit ses ancres brisées; aucune force humaine ne peut ralentir sa marche; il est jeté à la côte, au milieu d'autres amas de glaces. D'autres glaces s'accumulent autour de nous, et la ville se dérobe entièrement à nos regards.

La mer était dans son plein; le bâtiment se

tint droit sur sa quille, et conserva encore son équilibre ; dans la crainte que les eaux, en se retirant, ne le fissent pencher, il nous fallut l'étançonner avec des mâts de hune et les espaures qui se trouvaient à bord. Lorsque la mer fut basse, le bâtiment resta à sec, semblable à un monticule au milieu d'un vaste champ de glaces.

Cependant des planches avaient été jetées sur les intervalles où la glace était entr'ouverte. Nos communications avec la terre furent rétablies ; on nous envoya cinquante ouvriers, et, avec leur aide, le reste du jour et le lendemain furent employés au déchargement. Il n'y avait plus un instant à perdre ; le navire ayant beaucoup souffert, l'eau avait presque entièrement envahi la cale ; une partie de nos thés furent avariés.

Cette longue opération ne fut terminée que le 27 janvier. Je profitai de mon premier moment de loisir pour descendre à terre ; j'entrai dans une ferme qui, la première, se présenta devant moi.

Le maître et la dame de la maison étaient âgés de quarante-cinq ans; leur famille se composait de trois demoiselles, dont l'aînée pouvait

avoir dix-huit ans, et la plus jeune quatorze; leur maintien, leur affabilité, annonçaient qu'elles avaient reçu une excellente éducation. La propreté régnait dans cette habitation ; on y respirait l'aisance et le bonheur. Entre les maîtres et les domestiques, il y avait une familiarité qui n'excluait pas la décence et la réserve. On m'offrit du thé et un repas que j'acceptai avec reconnaissance. Une hospitalité exercée avec tant de bonhomie, des manières si simples, et en même temps si distinguées, me rappelèrent involontairement les usages que l'on rencontre dans nos fermes de France : le parallèle ne fut pas en faveur de celles-ci.

De là je me rendis à Port-Land ; les habitants de la ville ne le cédèrent pas en générosité aux habitants de la campagne ; je reçus partout l'accueil le plus gracieux ; chacun s'empressa de me faire fête et de m'offrir ses services. Les armateurs du *Grand-Turc* se firent un devoir de me recommander à leurs amis ; il semblait que je fusse un frère qu'ils retrouvaient ; je fus bien dédommagé, par ces témoignages d'estime, des faibles services que j'avais pu leur rendre dans le cours de notre pénible traversée.

La ville de Port-Land compte deux cent cinquante maisons, éparpillées sur une assez grande étendue de terrain, et chacune ayant sa cour, son jardin et son verger. La population pouvait être de quinze à seize cents habitants: ainsi que dans toutes les villes des États-Unis, on y remarque une grande activité commerciale.

Il s'était formé à Port-Land une société maritime, à l'instar de celle établie à Salem, et dont les principaux officiers, au nombre de quatre, sont renouvelés tous les ans. Pour y être admis, il faut être marin, avoir navigué près ou par delà le cap de Bonne-Espérance, ou autour du cap Horn, en qualité de maître ou de capitaine, ou bien avoir été employé comme facteur ou subrécargue dans le commerce de l'Inde. L'objet principal de cette association est de recueillir les renseignements que chacun de ses membres peut donner sur les découvertes et sur les observations nouvelles. En exécution du règlement, un membre est tenu, au moment de sa réception, de remettre l'extrait de ses journaux, comprenant ses remarques sur le gisement, les distances de toutes les pointes, caps, écueils, ainsi que les latitudes et longitudes des terres, îles, ro-

chers, etc..., comme aussi de déposer les livres, papiers, cartes qui se trouveraient en sa possession. Il est également invité à rapporter les objets d'histoire naturelle et les curiosités que le hasard peut faire tomber entre ses mains. Une grande salle renferme tous les articles de ce genre.

Aux États-Unis, il n'est pas une ville qui n'ait une association de même nature.

Un autre établissement me procura non moins d'agrément, et fut pour moi l'occasion d'utiles connaissances : malgré l'absence de mon diplôme, que j'avais perdu dans mon naufrage devant Batavia, je fus agrégé à la loge des franc-maçons de Port-Land (1).

Le 8 février, je partis en traîneau pour me rendre à Boston ; notre équipage était attelé de deux chevaux. Il fuyait comme l'éclair sur une couche de neige de trois pieds d'épaisseur qu'avait endurcie la gelée ; il ne nous fallut

(1) Port-Land est la capitale de l'état du Maine aux États-Unis ; elle est située dans une presqu'île de la baie de Casco. Cette ville a un des meilleurs ports de l'Amérique ; elle est bien bâtie et défendue par trois forts. Son commerce est très étendu. Latitude nord 43° 39′, longitude ouest 72° 40′.

que quatre heures pour parcourir dix-huit milles. Après avoir traversé les bourgs de Falmouth et de Scar-Borough, nous arrivâmes à la petite ville de Péperel-Borough, devant l'auberge de M. Bradbury, qui n'avait que son nom pour enseigne. Cette simplicité ne me déplut pas; du moins je ne craignis point d'être abusé par un vain étalage : s'il n'y avait pas d'enseigne dorée, il y avait un déjeuner que n'auraient pas désavoué nos plus célèbres traiteurs de Paris. La première ville qui se présente après celle de Péperel-Borough est celle de Saco (1); elle est située sur la rivière du même nom, qui, dans ce moment, se trouvait grossie par un nombre infini de ruisseaux, s'échappant du

(1) Saco, petite ville du Maine (États-Unis), est favorablement située pour le commerce, sur le bord septentrional de la rivière du même nom, vis-à-vis de la ville de Biddeford, avec laquelle elle communique par trois ponts. Elle possède une banque, une académie, et il s'y fait un grand commerce. A six lieues sud-ouest de Port-Land. La rivière de Saco descend de White-Mountains, traverse le New-Hampshire, coule au sud-est, et se jette dans l'océan Atlantique, au-dessous de la ville de Saco, après un cours de soixante-six lieues. Elle a trois cataractes.

milieu des neiges dont la montagne voisine était couverte. Sur le bord de cette rivière, on rencontre beaucoup de moulins à scier les planches, dont le pays fait un grand commerce.

Le paysage qui s'offrit à mes yeux était un des plus magnifiques que j'eusse contemplés. La montagne s'élevait blanche comme l'albâtre; ses flancs étaient sillonnés de veines verdâtres, que dessinaient deux torrents dont les eaux s'écoulaient dans toutes les directions, rejetées de distance en distance hors de leur lit, par de gros blocs de glace. Ces blocs, comme des rochers transparents, dressaient leurs têtes au-dessus des eaux fugitives; en plusieurs endroits, des arches de cristal, les unes entières et comme construites par la main de l'homme, les autres à demi rompues, posaient sur la double rive des torrents; sous leurs voûtes arrondies, les gouttes d'eau, qui avaient filtré des parties supérieures, s'étaient changées en pierres précieuses, et étincelaient aussi brillantes que le diamant le plus pur. Les rives éphémères de ces rivières d'un moment étaient enrichies de mille colonnes de cristal; les eaux se précipitaient en grondant dans la route qu'a-

vait tracée la nature, et retombaient, bouillonnantes d'écume, dans de vastes bassins.

Le silence qui régnait au loin n'était interrompu que par le bruit des moulins, dont les toits ensevelis sous la neige se dérobaient à l'œil : l'univers semblait endormi sous le poids des frimas; cependant l'industrie veillait, et, malgré les chaînes qui paralysaient ses efforts, elle annonçait sa présence.

Les villages de Dwisbourg et de Biddeford furent bientôt dépassés; nous arrivâmes à Keine-Bunck, petite ville située à trente milles au sud de Port-Land. Après avoir quitté cette ville, il nous fallut franchir une grande forêt qui conduit à la jolie petite ville de Willi, éloignée de neuf milles de Keine-Bunck, et de là au Fairy ou Back de Portsmouth. A neuf heures nous fûmes rendus à Portsmouth. Cette ville est la plus considérable de celles que nous avions traversées; les auberges n'y sont pas communes.

A huit milles de Portsmouth, on a jeté sur les bords escarpés de la rivière de Piscataqua, dont la largeur est de plus de deux cent quarante pieds, un pont en bois d'une seule arche. Au milieu de ce pont est une trappe qui sert d'entrée

à un appartement de trente-six pieds, formant la largeur du pont. Cette salle est suspendue, sous la voûte, à quarante pieds au-dessus des eaux du fleuve. Elle a quatre croisées sur ses quatre faces, et les points de vue ont été ménagés de manière à offrir des sites enchanteurs. Je ne me lassai pas d'admirer la hardiesse, la légèreté et la solidité de cette immense construction. Ce lieu est le rendez-vous de la société de Portsmouth.

Le port de Portsmouth est au bas de la rivière, et à l'embouchure de la Piscataqua. C'est là que fut construit le vaisseau de 74 *l'America*, offert par le congrès américain à Louis XVI (1).

Je pris la route de Boston; je dépassai le village de Green-Land et celui de Northampton, et enfin le pont de Merimack. Ce pont, ainsi

(1) La ville de Portsmouth, sur la rivière de Piscataqua, est la capitale du New-Hampshire. Ce port, le seul du New-Hampshire, est un des meilleurs de l'Amérique, et dans une position favorable au commerce. L'entrée est défendue par cinq forts. Le gouvernement central a un chantier de construction dans une île voisine. La population est de sept mille trois cent vingt-sept habitants. Vingt-deux lieues nord de Boston; latitude nord 43° 5', longitude ouest 73° 5'.

que celui de Portsmouth, est construit en bois, mais il est moins long et plus étroit. Il a moins d'élégance et de grâce en ce que la charpente supporte tout le travail par-dessus. Après avoir dépassé Newbury-Port et Salem, j'arrivai à Boston.

CHAPITRE XI.

Boston. — Rues. — Places publiques. — Jardins. — Port. — Colonels négociants. — Empressement de chacun vers la fortune. — Assurances diverses. — Serpents à sonnettes. — Charleston. — Cambridge. — Ingham; ses belles forêts. — Chinche ou Puant. — Contraste entre le caractère des habitants d'Ingham et celui des habitants des villes maritimes. — Procès. — Heureux effet de l'instititution du jury.

Boston est situé dans une presqu'île qui ne tient au continent que par une langue de terre de quelques toises de longueur. Les premiers fondements furent jetés en 1631. Les maisons, d'abord en petit nombre, se sont successivement accrues; on en compte aujourd'hui près de trois mille, toutes jolies et bien distribuées. Les accidents du terrain et l'élégance des jardins, qui sont presque aussi nombreux que les maisons, donnent à cette ville un aspect gracieux et varié. Les rues et les places publiques sont très larges. Le pourtour de la presqu'île, de forme à peu près circulaire, et d'environ

trois milles de diamètre, est presque entièrement revêtu de quais ou môles qui s'avancent à une certaine distance dans la mer. Le plus considérable est celui de Long-Worf, qui a mille toises de longueur. Sa largeur est assez considérable pour qu'on ait pu construire dans le milieu, et sur toute la longueur, un rang de magasins vis-à-vis desquels les bâtiments peuvent amarrer sur les deux côtés. Il s'y trouve habituellement une double et quelquefois une triple ligne de vaisseaux marchands de toute grandeur. Le chargement de ceux-ci, le déchargement de ceux-là, l'arrivée et le dégréement des uns, le gréement et le départ des autres, offrent un tableau animé dont peu de villes de commerce donnent l'idée. La ville de Boston, ce lieu naguère désert et inconnu à l'ancien monde, prétend à de brillantes destinées; elle sera un jour la rivale de nos plus belles capitales.

Le port de Boston est spacieux; il pourrait contenir à l'ancre toutes les marines militaires de l'Europe. Sa forme circulaire comprend un espace de sept à huit milles, tant en longueur qu'en largeur, parsemé de rochers et d'îlots. Les îlots sont habités, très bien cultivés, et d'une

étonnante fertilité. Les plus remarquables sont ceux de Castle et de Governor, éloignés l'un de l'autre d'environ cinq cents toises. Le premier est défendu par le fort William, qui est armé de cent pièces de canon du plus gros calibre. Ce fort commande le canal entre les deux îlots; un bâtiment qui tenterait d'entrer de vive force dans le port serait foudroyé.

L'entrée du port est très sûre, mais si étroite, que trois vaisseaux seraient gênés dans la passe que forment deux pointes extrêmement rapprochées, et sur l'une desquelles on a élevé un très beau phare.

L'une des extrémités du môle Long-Worf, qui touche à la ville, termine, dans toute sa largeur, une rue formée par deux rangs de très jolies maisons de trois ou quatre étages. A l'extrémité de cette rue se trouve l'hôtel de ville, très grand et bel édifice, et, au même lieu, la bourse, la chambre du conseil, celle des assemblées générales, et toutes les cours de justice. Les banques dites de Massachusset et de l'Union, toutes deux reconnues et adoptées par le gouvernement, sont aussi dans la même rue.

Les habitants de Boston sont doués du génie du commerce. Ils exercent tous un genre d'in-

dustrie: un général, un colonel et les officiers des différents grades sont en même temps propriétaires de magasins, négociants ou fabricants. Ils savent que la patrie ne donne des armes aux citoyens qu'à de certaines conditions; que leur devoir est de protéger la liberté, de défendre les intérêts de la grande famille dont ils sont membres. Il est d'autres pays où des individus, n'ayant ni patrie ni intérêts propres, sont armés par des maîtres, et combattent comme des esclaves: c'est à ces mercenaires que des bouches impies prêchent l'obéissance passive. On ne connaît aux États-Unis que l'obéissance à la loi; et cette loi est claire, positive; il n'y a point là d'agents salariés tout exprès pour la commenter et la faire mentir.

L'esprit de commerce est, à Boston, comme l'air que l'on y respire; chacun en a sa part. Les hommes de loi eux-mêmes ont une industrie qui ne laisse pas que d'être productive. Quelle que soit la profession que l'on exerce, chacun marche à grands pas vers la fortune; les brillantes opérations ne sont pas plus rares au barreau qu'à la bourse.

Boston renferme un grand nombre de sociétés, dont le but n'est pas moins utile que res-

pectable, et dans ce nombre je place la compagnie d'assurances maritimes, celle contre les incendies, la société maritime, celle des arts mécaniques, une chambre maritime à l'instar de celle de Port-Land, une de commerce, etc.; indépendamment des tribunaux ordinaires, il y a plusieurs justices de paix.

C'est dans cette ville que j'ai vu pour la premiere fois un serpent à sonnettes. Il était renfermé dans une boîte carrée, d'à peu près quatre pieds de largeur sur un de hauteur, et recouverte d'un treillage en fer. Son maître introduisit dans la cage un petit oiseau vivant; à son aspect, le serpent redressa subitement sa queue, et lui communiqua un mouvement si vif que toutes les boules qui la terminent, frappant l'une sur l'autre, firent un bruit assez semblable à celui des castagnettes. L'oiseau, les yeux fixés sur son terrible ennemi, ouvrit et agita ses ailes, puis s'avança vers lui jusqu'à la distance de six pouces. Le serpent déploya sa large gueule: l'oiseau sembla s'y précipiter de lui-même, et fut englouti en un instant (1).

(1) Boston, capitale de Massachusset, a l'apparence d'une ville anglaise. La plupart des rues sont irrégulières,

La petite ville de Charleston n'est séparée de Boston que par un pont de bois jeté sur

sauf quatre ou cinq qui sont alignées. Le long quai, qui se prolonge d'environ dix-sept cents pieds du côté du port, est ce qu'il y a de plus beau dans ce genre en Amérique; il est bâti sur une langue de terre et est double, de sorte que les navires peuvent y aborder des deux côtés; il y a au milieu une double rangée de beaux magasins en brique, à quatre et cinq étages : la plupart des maisons en ont deux ou trois; plusieurs ont des toits en terrasse.

Boston communique, par le moyen de deux ponts, avec Cambridge et Charleston; celui qui la réunit à Charleston a quinze cents pieds de long.

La ville s'embellit et s'enrichit annuellement, mais la population, évaluée à quarante mille âmes, ne s'accroît pas sensiblement; l'excédant émigre vers l'ouest. Il y a trente églises de différentes communions, dont plusieurs ont des tours et des clochers. Les édifices publics sont beaux.

La plus grande égalité règne dans les états du nord, où il n'existe ni classes inférieures ni paysans. C'est cependant là que le parti fédéraliste, celui qui voudrait centraliser davantage le pouvoir, a les partisans les plus nombreux. On peut regarder Boston comme le chef-lieu du fédéralisme en politique et du socinianisme en religion.

On compte à Boston trente distilleries, deux brasseries, huit raffineries de sucre, et onze corderies.

Les établissements pour l'instruction y sont nom-

la rivière Charles; elle peut être considérée comme un de ses faubourgs (1). Il en est de même de celle de Cambridge, bien qu'elle soit située à environ trois milles de distance, et également séparée de Boston par la rivière Charles, que l'on passe sur un pont de mille toises de longueur.

C'est à Cambridge que se trouve la célèbre université d'Harvard, ainsi appelée du nom de son fondateur. Des professeurs distingués en-

breux. On trouve à l'Athénée une bibliothèque publique de dix-huit mille volumes. Il y existe des sociétés pour les arts, l'agriculture, la littérature et les sciences, pour la propagation de la Bible, des missions, etc. Il y a sept écoles publiques pour les enfants des citoyens. Cette ville a donné le jour à Benjamin Franklin; ce n'est pas là son moindre titre de gloire.

Le séjour de Boston est très sain; c'est la seule ville où le beau sexe conserve ces couleurs animées qui forment un de ses plus grands attraits.

Les amusements, le luxe des équipages, la milice, les voitures, sont à peu près sur le même pied qu'à New-York. Les provisions, quoique abondantes, y sont d'environ quinze pour cent plus chères que dans cette dernière ville. (*Voyage de Palmer* en 1806.)

(1) Charleston renferme dans son enceinte le co-

seignent les langues hébraïque, grecque, latine et anglaise; la logique, la physique, les mathématiques, l'astronomie, la chimie, la médecine, l'histoire naturelle, l'anatomie, la chirurgie, le droit, etc. Cette université possède une bibliothèque de plus de quinze mille volumes ; elle est régie par un conseil d'administration, dont font partie le gouverneur, le lieutenant gouverneur, le consul, le sénat, et les ministres de toutes les congrégations des

teau de Bunkers-Hill, le premier champ de bataille de la guerre de l'indépendance ; on n'y a point bâti de maisons. Au milieu des retranchements, dont quelques parties subsistent encore, est un monument sur lequel on lit les inscriptions suivantes :

« A la mémoire du major-général Joseph Waves et de » ses braves frères d'armes, tués dans ce lieu mémorable » le 17 juin 1775. »

« Nul n'est digne de jouir de la liberté, s'il ne sait » l'apprécier. »

« En vain nous travaillons, en vain nous combattons, » en vain nous voyons notre sang couler, si vous, ô nos » enfants, manquez du courage nécessaire pour repous» ser l'invasion de nos ennemis. »

« Charleston, fondé en 1628, brûlé en 1775, re» bâti en 1776. »

villes de Boston, Charleston, Cambridge, Water-Town, Roxbury, et Dorchester; un secrétaire est attaché à ce conseil (1).

La population de la ville de Cambridge est de deux mille cinq cents habitants; elle compte, ainsi que Charleston, à peu près trois cents maisons.

Quelques affaires m'ayant appelé à Ingham, petite ville située à vingt milles dans les terres, j'y fis un assez long séjour.

Ingham est dans une position agréable et saine: des jardins, des prairies et des champs, arrosés par plusieurs ruisseaux, l'environnent de tous côtés; des forêts magnifiques bornent son horizon. Cette ville compte trois cent trente maisons, et deux mille cent habitants; elle se trouve sur la grande route de Plymouth et du cap Cod.

La campagne offre les sites les plus pittoresques et les plus variés. Je ne pouvais contempler, sans une sorte de respect religieux,

(1) Les étudiants ne sont admis à cette université qu'après un sévère examen. Le bâtiment qui leur est destiné contient deux cent cinquante appartements, où sont aussi logés les professeurs : les élèves assistent à deux classes par jour.

ces arbres aussi vieux que le temps, qui s'élèvent avec majesté dans les airs, des hêtres, des romeaux, des chênes verts, blancs et noirs, dignes rivaux de ceux dont est couverte la côte nord-ouest de l'Amérique. Les bois sont peuplés d'une foule d'oiseaux de diverses couleurs; mais il ne s'y trouve aucun grand quadrupède; le seul qu'on rencontre assez fréquemment, c'est le chinche ou puant. Je le pris d'abord pour un chat sauvage; il en a la taille, la longueur et le poil: une odeur infecte annonce toujours son approche; une circonstance assez bizarre me prouva que ce n'est pas un ennemi à dédaigner.

M. Page, mon compagnon ordinaire de promenade, m'avait laissé à mon logement et s'était écarté dans la forêt. Il rentra tout à coup, ouvrit la porte avec précipitation, et la referma sur lui, en s'écriant: « Je crois que » cette maudite bête me poursuit. » En même temps une odeur fétide se répandit dans l'appartement. Le pauvre M. Page, un peu revenu de son effroi, nous raconta qu'il avait aperçu ún de ces petits quadrupèdes, et qu'avec sa canne il était parvenu à l'arrêter. A l'instant où il l'avait touché, l'animal s'était retourné, et s'ap-

puyant sur les pattes de derrière, avait fait jaillir une espèce d'urine dont l'odeur était si désagréable qu'il en avait été comme suffoqué. Ce piteux récit mit tout le monde en gaieté, et l'on conseilla à M. Page d'aller bien vite changer de vêtements.

Aux États-Unis, les habitants des villes maritimes ont le caractère sérieux et tout-à-fait anglais. L'habitude des affaires, la tendance générale vers les spéculations, et l'anxiété qui résulte pour chacun d'une suite d'opérations plus ou moins chanceuses, expliquent le spleen ou l'humeur noire, qui attriste et éteint même l'existence. Les plaisirs sont contraints et silencieux : une fête, un dîner, sont comme le prélude d'une cérémonie funèbre. Le rire est banni de la société, et si parfois il y rentre inopinément, on s'étonne, on se récrie. Malheur à celui qui est atteint et convaincu d'avoir tenté de dérider le front soucieux des graves Américains ; il est regardé comme un homme de mauvaise compagnie. C'est une affaire convenue qu'il faut se divertir à Boston à peu près comme on s'ennuie en France. Je ne sais si le jeune âge est affranchi de la loi commune, s'il lui est permis de se livrer avec

abandon aux joies bruyantes qu'autorise la nature; toujours est-il que l'âge mûr, dans les diverses situations de la vie, et même à table comme auprès du beau sexe, conserve un aplomb et une austérité qui ne se démentent jamais.

On sait que le climat de l'Amérique est, dans certaines parties, malsain, et que trop souvent il devient funeste aux Européens; la tristesse et l'ennui sont pour eux des ennemis non moins à craindre. Le spleen ne va pas mieux que la fièvre jaune à l'organisation des Français; ceux de mes compatriotes qui voudront se prémunir contre l'un et l'autre de ces fléaux, et s'acclimater, feront bien de débuter par un voyage et par un séjour de quelque temps dans l'intérieur des terres.

Dans les petites villes de l'intérieur, on trouve des rentiers, des propriétaires, qui, tout en s'occupant des affaires publiques et de leurs intérêts particuliers, distribuent leur temps de manière à mettre en réserve quelques instants de loisir. Les arts d'agrément ont accès chez eux; ils ne repoussent pas la gaieté et les jouissances qui font le charme et le délassement de la vie. La raison, selon eux, n'a pas

besoin de formes dures et sévères; ils s'imaginent que, pour être gracieuse, elle ne perd aucun de ses attraits.

A mon arrivée à Ingham, j'étais muni de plusieurs lettres de recommandation; je me hâtai de les présenter. La famille Lincoln et M. Ebenezer, fils du célèbre général de ce nom, m'accueillirent avec toute la politesse imaginable; leurs parents et leurs amis me comblèrent de prévenances et d'attentions : dans toutes les maisons je fus traité comme un compatriote.

Pour un homme qui avait aussi long-temps subi la misère et la mauvaise fortune, les nombreux dîners qui me furent offerts pouvaient bien avoir quelque mérite; je n'en parlerai pas : il y a certains plaisirs qui ne sont pas les moins réels, mais qu'il faut taire; ainsi le veut l'étiquette. Tous les soirs à Ingham, il y avait réunion; chacun à son tour donnait le thé. Les personnes âgées jouaient le wisk, le boston ou le trictrac. La table n'était pas couverte d'or, on n'ouvrait pas de paris, on perdait peu : on s'amusait beaucoup.

Les jeunes gens ne s'asseyaient pas aux tables de jeu; ils daignaient se rappeler qu'il y

avait des dames ; ils s'occupaient d'elles, et, pour leur plaire, ils cherchaient, ils inventaient quelque divertissement. Si leur imagination restait en défaut, si elle ne leur fournissait rien de neuf ou de piquant, ceux qui avaient quelque talent en musique prenaient leur flûte ou leur violon ; les demoiselles se mettaient au piano, et cela sans se faire prier : nous avions ce qu'on appelle un concert d'amateurs. On était sans prétention, on n'exigeait pas les applaudissements ; l'envie et la médisance se trouvaient désarmées. Aussitôt que l'attention commençait à se fatiguer, musiciens et auditeurs, chacun se levait spontanément, et quelques contredanses terminaient la soirée.

Ainsi, dans un coin du monde, sur une terre naguère sauvage et presque ignorée, je retrouvai la France, ses plaisirs et son urbanité.

Hâtons-nous de quitter le séjour d'Ingham, des intérêts plus graves m'attendent à Boston.

J'ai dit au tome 1er, p. 258, que, pendant mon séjour au Port-Jackson, M. Dorr était arrivé en rade, qu'à son bord il avait les pelleteries qui m'avaient coûté quarante mois de rési-

dence à l'île d'Amsterdam, et qu'après avoir hésité long-temps, M. Dorr m'avait offert un engagement pour la durée de son voyage à la côte nord-ouest d'Amérique et à la Chine, d'où il devait me ramener à Boston, où nous pourrions terminer à l'amiable les difficultés qui existaient entre nous. Je n'ai pas voulu fatiguer le lecteur du long récit des mauvais procédés de M. Dorr à mon égard, et de plusieurs tentatives qu'il employa pour me livrer sans défense aux mains des sauvages.

M. Dorr était Américain et moi j'étais Français ; dans ce moment le nom de Français, dont j'ai toujours été fier, eût été à Boston un titre de proscription, si la terre de la liberté n'était pas en même temps celle de la justice.

Un procès que je fus obligé de soutenir dura près d'une année ; sur une assignation de mon adversaire de fournir caution, un négociant voulut bien déposer, pour ma garantie, 20,000 piastres. Les juges cherchèrent, avec un admirable scrupule, à s'entourer de toutes les preuves, de tous les renseignements qui pouvaient leur faire connaître la vérité. Les matelots qui avaient accompagné M. Dorr, et que celui-ci avait fait disparaître, furent retrouvés

et entendus; les officiers de son bâtiment déposèrent eux-mêmes en ma faveur. Une discussion longue et animée eut lieu entre les avocats des deux parties, et long-temps la balance resta indécise entre nous; enfin le président ayant fait un résumé clair et lumineux, le jury prononça contre M. Dorr, qui fut condamné par le tribunal à restituer la valeur de toutes les pelleteries qu'il avait enlevées à l'île d'Amsterdam, sauf les frais du fret, qui furent fixés audience tenante.

Dans cette affaire il y allait de ma fortune; c'était le prix de mes souffrances, de mes travaux que l'on me contestait. L'issue de ce jugement me fit bénir la noble et belle institution du jury, qui, dans un pays lointain, protège l'étranger aussi bien que l'habitant.

Avant de quitter Boston et les villes de son voisinage, qu'il me soit permis de consigner ici les souvenirs de ma reconnaissance: le temps que j'ai passé sur cette terre hospitalière est le plus heureux de ma vie; j'y ai trouvé amitié et protection.

CHAPITRE XII.

Départ pour l'Amérique du sud. — Ile Tristan d'Acunha. — Goëmons. — Iles de Gought et de Marseven; erreurs à leur sujet. — Iles du Prince-Édouard. — Iles du Rendez-vous; révolutions qu'elles ont subies; description et signalement.

Le 8 novembre 1799, je m'embarquai comme capitaine commandant *la Sally*, de cent soixante-quinze tonneaux, trente hommes d'équipage, et huit pièces de quatre; ce bâtiment était doublé en cuivre. M. Hall, Américain, mon élève et mon ami, avait le titre officiel de capitaine, l'état d'hostilité qui régnait entre la France et l'Angleterre ayant rendu cette précaution nécessaire. Notre destination était pour l'Amérique du sud.

Le 9, je relevai le phare de Boston à l'ouest, à six milles de distance, ce qui me donnait pour latitude 42° 20′ nord, et longitude 70° 31′, occidentale de Greenwich. Nous fîmes valoir, pendant toute la nuit, la route à l'est un quart

sud-est 2° est, dans le dessein de doubler le cap Cod. Le 10, à midi, latitude 41° 58′, et longitude 67° 31′, ce qui nous plaçait sur la partie septentrionale du banc de Saint-Georges; nous cinglâmes alors au sud-est un quart est.

Le 11, nous étions à quatre-vingts lieues à l'est de la grande batture de Nantucket (1). Le 15, à midi, latitude 40° 13′, longitude 57° 53′. Du 29 au 30, nous traversâmes, dans la nuit, le tropique du cancer par 40° 3′ de longitude; nous ne coupâmes l'équateur que le 28 décembre, par 27° 54′ de longitude. Le 1er janvier 1800, longitude 24° 49′, latitude sud 6° 6′. Nous avions passé à 2° 20′ à l'ouest de l'île de Sable. Le 21, latitude 36° 50′, longitude 13° 6′; le centre de l'île de Tristan d'Acunha me restait à l'est un quart sud-est 2° 30′ sud, environ soixante-cinq miiles de distance. A une heure de l'après-midi, on découvrit l'île Inaccessible, à une grande distance,

(1) Nantucket, île du Massachusset, États-Unis, a environ six lieues de long sur quatre de large. On y récolte beaucoup de foin, mais l'agriculture y est négligée, les habitants se livrant de préférence à la pêche de la baleine; cette île est située à huit lieues du cap Cod.

dans le sud sud-est ; à trois heures, nous relevâmes le centre de l'île d'Acunha, à l'est un quart sud-est. Le 22, nous eûmes la vue des îles Inaccessible et Tristan, la première au sud un quart sud-est, et la deuxième au sud-est un quart est. La violence du vent m'obligea de tourner l'île Tristan, pour trouver un endroit convenable au débarquement.

Le centre de l'île d'Acunha est situé par 37° 10′ de latitude méridionale, et 11° 44′ 30″ de longitude occidentale; elle peut avoir huit lieues de long, du nord au sud, et dix de l'est à l'ouest, en totalité vingt-sept à vingt-huit lieues de circonférence. La vue de l'intérieur de l'île inspire un sentiment de tristesse; elle offre l'empreinte du malheur et de la désolation. Quelques arbrisseaux d'un vert assez foncé, tortus et comme flétris en naissant, sont épars sur la crête des falaises, qui est de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer; ces falaises s'élèvent perpendiculairement dans le pourtour de l'île; elles sont composées de terre calcaire d'un jaune blanchâtre. Une montagne est au centre de l'île, et de ses flancs s'échappent des torrents qui arrivent à la mer en traçant sur les falaises

un nombre prodigieux de ravins plus profonds dans leur partie supérieure qu'au moment de la chute des eaux. Les pieds des falaises sont uniformément séparés de la mer par une plage de cinquante à soixante pieds de largeur. Dans un seul endroit de l'île, au nord-est, leur escarpement éprouve une altération sensible; à moitié environ de leur hauteur on rencontre un terrain qui vient en déclinant toujours jusqu'à trente ou quarante toises, et se termine à la mer en pente douce. Un ruisseau, qui prend sa source dans les montagnes, après avoir parcouru la partie supérieure de l'île, descend en cascades dans un profond ravin, le long de la falaise, au-dessus même de ce terrain privilégié, qu'il traverse en différentes directions jusqu'à ce qu'il aille se perdre dans la mer. C'est là le seul point de l'île qui puisse offrir à l'homme quelques ressources, si toutefois on a le temps d'y semer d'autres plantes que des touffes de céleri sauvage et de glaïeul.

La montagne est formée de la même substance que celle des falaises; ses flancs sont également sillonnés de ravins larges et profonds.

Les côtes de l'île Tristan offrent plusieurs

mouillages; elles sont saines, en exceptant toutefois la pointe occidentale, où des têtes de rochers se prolongent dans la mer jusqu'à un quart de mille. La mer, dans la partie nord et sud, est couverte de l'espèce de goêmons désignée par Linnée sous le nom de *fucus giganteus.*

Cette plante marine croît ordinairement sur des fonds de roche de quinze à vingt brasses, et même de plus de profondeur; sa tige, ronde à sa naissance, a environ trois pouces de diamètre; elle est creuse, garnie de feuilles larges et longues, qui se succèdent les unes au bout des autres. Dans ces feuilles, et même entre elles, se trouvent des globules de la grosseur d'une noix, dont la contexture paraît tenir de la nature de la feuille et de la tige qui, remplies d'air, semblent avoir été destinées à élever et à soutenir la plante dans une direction perpendiculaire. Le goêmon s'étend sur la surface des flots à de grandes distances, obéissant à la direction des lames ou des courants.

Le 24, à midi, latitude 37° 40′, longitude 6° 26′. Le *New Directory* prétend que l'île de Gought est à cent quatre-vingts lieues ou cinq cent quarante milles, dans la direction sud-est

d'Acunha, ce qui la placerait, non par 40° 19′ de latitude sud, comme il l'affirme, mais par 40° 35′, et par 1° 6′ 30″ de longitude; les tables d'Hamilton Moore la placent au contraire par 40° 15′ de latitude, et 2° 30′ de longitude. Le 27, nous nous trouvions à 1° 5′ à l'est du lieu assigné par Moore, sans avoir aucune connaissance de l'île, et même sans aucun indice du voisinage d'une terre. Nous n'étions encore que de 19′ en longitude à l'ouest du point assigné par le *New Directory*, si toutefois l'île se trouvait sous le parallèle de 40° 21′, que nous n'avions cessé de parcourir depuis le quatrième degré de longitude occidentale. Arrivé au dernier point assigné pour sa longitude, je n'aperçus point l'île; il est possible que le brouillard qui nous enveloppa constamment nous ait fait passer dans son voisinage sans que nous ayons pu la découvrir; il est possible qu'il se soit trouvé quelque différence entre sa situation et celle que nous lui avons donnée; mais, d'un autre côté, il me paraît peu probable qu'après avoir passé deux jours à parcourir ce parallèle de 40° 21′, il ne se soit présenté aucune trace signalant la proximité d'une terre : je suis convaincu que la position indi-

quée par les deux auteurs manque d'exactitude.

Je repris la route à l'est sud-est; nous passâmes le premier méridien à minuit. Le 29, à midi, latitude 40° 25′, longitude 5° 8′. Le refroidissement subit de l'air, et l'apparition d'une foule d'oiseaux, nous donnèrent l'assurance que nous étions dans le voisinage de quelques terres que nous aurions laissées au nord, ou d'un banc de glace que le brouillard nous empêchait d'apercevoir. Peut-être était-ce l'île de Gought, et, dans ce cas, la fixation de la longitude par le *New Directory* serait erronée de 8′ au moins vers l'est. Quant à sa latitude de 40° 15′, elle serait assez bien déterminée, la nôtre au même instant étant de 40° 33′, ce qui entraîne une différence de 18′, distance dont nous en serions passés au sud. Notre longitude, à la même heure, était de 6° 21′ orientale de Greenwich : c'est celle que j'assigne à l'île de Gought.

Le 30, à midi, latitude 40° 26′, longitude 8° 45′. Le 1er février, latitude 40° 56′, longitude 14° 19′. Le 3, à midi, latitude 40° 33′, longitude 20° 11′, ce qui nous plaçait sous le parallèle de l'île de Marseven, mais à 39′ à l'ouest.

Ce même jour, aucune terre ne se montra; la persévérance de mes recherches me porte à croire que l'île de Marseven n'existe pas sur le point qui lui est assigné sur les cartes ; le seul point sur lequel j'aie recueilli quelques indices d'une terre voisine, est 6° 20′ de longitude orientale. Il se pourrait aussi que Gought et Marseven fussent une seule et même île qui, vue par différents navigateurs, aura donné lieu à deux localités et à deux dénominations (1).

Le 10, à quatre heures du matin, nous eûmes connaissance de la plus méridionale des îles du prince Édouard, qui nous restait au nord, direction du vent, à la distance de 7 à 8′ ; la violence de la mer nous en interdit l'approche. Je continuai la route à l'est, nous dirigeant sur l'île de Kerguelin (2), dans

(1) Il faut remarquer que M. Péron a constamment eu dans ces parages un gros temps et des brouillards qui ont pu l'empêcher d'asseoir ses observations d'une manière exacte. On a de la peine à croire que les graves erreurs qu'il signale dans ce chapitre et dans le suivant aient été commises par des navigateurs.

(2) Cette île a été découverte, en 1772, par un Français, qui lui a donné son nom ; Cook, qui l'a reconnue

l'espoir de rencontrer les îles Croset et Marion.

Les deux îles du prince Édouard sont éloignées l'une de l'autre d'environ 12 à 15′; leur direction est nord-est et sud-ouest. Leurs extrémités se font face; les plus rapprochées sont les parties du sud de la septentrionale, ainsi que celles du nord de la méridionale; l'une et l'autre très élevées, présentant des côtes coupées perpendiculairement, et si escarpées dans toute leur hauteur, qu'elles semblent n'en avoir formé autrefois qu'une seule : les coupures des deux montagnes démontrent qu'elles ont été violemment séparées par une de ces terribles crises qui, à des époques reculées, ont bouleversé une partie du globe. Il existe entre ces deux îles un canal de quatre à cinq lieues de largeur; la montagne s'abaisse graduellement vers le sud-est, où elle se termine en falaise à pic de trente à quarante pieds d'élévation au-dessus de la mer. L'île, vue de ce côté, offre sur un plan incliné une surface très régulière, couverte d'herbes communes et de glaïeuls; la fraîcheur de la verdure de ces plantes et l'é-

en 1779, la nomma *île de la Désolation*, à cause de sa stérilité. Latitude sud 49° 20′, longitude est 67° 10′.

lévation de leur tige, me portent à croire que le sol sur lequel elles croissent est fertile.

La plus septentrionale de ces îles est d'une étendue moins considérable que celle dont je viens de parler; d'après mon estime, elle peut avoir douze lieues de circonférence. Son inclinaison graduelle, depuis sa partie nord jusqu'à son extrémité sud, me donne lieu de conjecturer qu'on doit trouver le fond, et par conséquent un bon mouillage, à une certaine distance de ses côtes, principalement depuis le nord-est jusqu'au sud-est par l'est. La route réduite d'après mes dernières observations m'autorise à fixer son centre par 46° 46′ de latitude, et 37° 48′ de longitude.

Le 19, à dix heures, je distinguai l'île du Rendez-vous, qui fut relevée par le bossoir de bâbord au sud-est un quart est, cinq à six milles de distance; une autre île au sud de celle-ci, au sud un quart sud-ouest, et une troisième, au sud sud-est, le tout du compas.

L'île du Rendez-vous me parut n'être qu'un rocher nu, couvert de mousse jaunâtre, d'à peu près cent cinquante toises de circonférence, et d'une élévation de quinze à dix-huit pieds au-dessus de la mer, dont elle semble sortir

perpendiculairement : elle ne peut être accessible qu'aux oiseaux, qui, dans ce moment, s'y trouvaient en grand nombre.

Entre les deux autres îles et celle-ci, il s'en trouve d'autres plus petites, qui ne sont en réalité que de simples rochers. A midi, nous nous trouvions à la distance de deux milles de l'île du Rendez-vous et des deux autres, ce qui supposait entre elles un canal de quatre milles de largeur : nous n'en voyions que les bases; celle du Rendez-vous à l'est un quart nord-est, et celle d'une des deux autres, au sud un quart sud-ouest du compas : le chemin fait me plaçait alors par 48° 33′ de latitude, et 68° 37′ de longitude orientale.

Le 20, à sept heures, la terre nous restait, par le bossoir de stribord, au sud sud-ouest, douze à quatorze milles de distance : c'était une petite île, à l'ouest de laquelle se présentaient deux autres qui me parurent être situées par 48° 42′ de latitude : je les nommai îles du *Beau-Temps*. Leur aspect n'avait cependant rien d'attrayant; partout des montagnes de forme irrégulière, dont les sommets, terminés en pointes aiguës, et disposés en amphithéâtre, étaient couverts de neige. Toute la côte, depuis l'ouest

nord-ouest jusqu'au sud sud-est, présentait beaucoup d'enfoncements et de vallons qui se prolongeaient jusqu'au rivage. Je continuai au sud sud-ouest pour rapprocher la côte. Des couches épaisses d'algues marines s'étendaient en tout sens sur la surface de la mer, à quatre ou cinq lieues au large. Un rocher fut aperçu au niveau des eaux; pour l'éviter, j'arrivai à l'est.

A midi, notre latitude était de 48° 47′, et la longitude de 69° 44′. Une ouverture assez semblable à une baie nous restait dans le sud-ouest un quart sud : nous nous trouvions entre elle et une chaîne de rochers à fleur d'eau, qui me paraissait à l'est nord-est du compas, à environ cinq milles de distance de l'embouchure de la baie. Dans cette position, nous relevions une colline d'une forme arrondie, qui s'élève sur un terrain plat dans le sud-est un quart sud, neuf à dix lieues de distance. Après plusieurs bordées, tant au nord qu'au sud, nous parvînmes dans un canal étroit, formé du côté du nord par une roche plate de six pieds au plus au-dessus de la mer, et du côté du midi, par une petite île également aplatie, dont la surface, revêtue de mousse verdâtre, me

donna lieu de présumer qu'elle était de roche pure. En avançant, je découvris des brisants au milieu des couches de goëmons, et au sud de la petite île, dont ils n'étaient éloignés que d'un mille. La sonde rapportant toujours dix-huit brasses, je n'en conçus aucune inquiétude, tout en redoublant de soins et de précautions.

A la sortie du canal, la mer était dégagée de toutes les algues ou goëmons; nous avançâmes plus librement vers le fond de la baie. A six heures, nous n'étions plus qu'à un mille et demi de sa côte méridionale, et je laissai tomber l'ancre par vingt-sept brasses. Nous avions à l'ouest un quart nord-ouest, un mille et demi de distance, au fond de la baie, une montagne de roc vif, qui se termine en falaise, perpendiculairement à la mer, et qui paraît appartenir à une chaîne d'autres montagnes également escarpées, lesquelles, après s'être prolongées à quelque distance dans l'intérieur, reviennent, en ligne courbe, joindre un gros morne que nous relevions au sud. Une autre chaîne de montagnes, aussi nues que celle-ci, au nord de nous, s'étend presque en ligne droite du nord nord-est au sud sud-ouest, laissant

entre elle et le morne, qui nous restait à l'ouest un quart nord-ouest, un bras de mer assez profond que je pris d'abord pour l'embouchure d'une rivière. L'entrée de la baie n'était ouverte que depuis le nord-est un quart nord jusqu'au nord-est un quart est. La sonde rapporta, à une encâblure du côté de l'est, vingt-sept, vingt-neuf et trente brasses; mais à une demi-encâblure à l'ouest, entre le vaisseau et le fond de la baie, je n'atteignis pas le fond avec une ligne de quarante-cinq brasses.

Le capitaine Cook assure qu'il existe sur les rivages de l'île un grand nombre de loups marins; pour m'assurer de ce fait, je pris terre au pied du morne. A vue d'œil, il me parut être d'environ quatre-vingts toises, et taillé à pic; de sa partie supérieure, il ne s'éloigne pas plus de 12 à 15° de la perpendiculaire sur sa base, qui s'appuie sur une plage étroite, couverte de galets arrondis, et formant une lisière sur les bords de la mer. La côte du morne qui fait face à la baie, et par conséquent au nord, offre beaucoup de saillies plus ou moins considérables, sur lesquelles s'étaient abattus une nuée d'oiseaux. Après avoir tourné le morne du côté de l'ouest, je reconnus qu'il est sé-

paré de la chaîne des montagnes qui, en décrivant un cercle, se prolongent jusqu'à celle qui nous restait à l'ouest un quart nord-ouest, par un ravin très creux, au fond duquel un ruisseau clair et limpide promène ses eaux. Le morne est inaccessible, excepté du côté du ravin, qui lui-même est fort escarpé, puisque son inclinaison du sommet à la base présente tout au plus un angle de 45°. Il nous fallut franchir un terrain mouvant et presqu'en poussière, avant d'atteindre au sommet du Morne; là nous vîmes une plate-forme d'environ trois milles de circonférence, dont le milieu est occupé par un grand lac; l'encaissement de son lit annonce qu'il doit être très profond; plusieurs petites îles étaient éparpillées sur sa surface. Un volume d'eau aussi considérable, transporté, comme par enchantement, à une pareille hauteur, doit être le produit de la fonte des neiges et des pluies, qui, dans la saison où nous nous trouvions, se succèdent avec une grande abondance; il est probable aussi que le ruisseau que nous avions remarqué au fond du ravin prend sa source dans le lac.

Le plateau n'avait pour toute parure que des touffes d'herbes à feuilles plates, clair-semées

sur les bords du lac, et entremêlées d'une sorte de jonc très petit, et assez semblable à celui qui croît dans les sables humides, et enfin d'une espèce de mousse à feuilles longues, soyeuses, d'une nature très spongieuse et d'un vert foncé. Le terrain éloigné du lac n'offrait aux regards qu'une terre jaune et graveleuse. Aucun oiseau, aucun insecte, aucun reptile, enfin aucune trace du règne animal ne se montrait dans ces tristes lieux.

La baie tout entière se déployait sous nos pieds; quelques îlots, une foule de rochers élevaient leurs têtes à travers les goêmons dont la mer est couverte; au nord, à l'ouest et au sud, d'autres nous apparaissaient, entassés les uns sur les autres, et semblant menacer les cieux. Par-derrière, et autant que les regards pouvaient s'étendre dans l'intérieur, nous découvrions des montagnes d'une prodigieuse élévation, dont les sommets aigus et les flancs déchirés par de profondes cavités attestaient que le sol entier de l'île avait été bouleversé par quelque grande commotion.

En descendant, je trouvai, presque partout sous mes pas, des pierres calcinées, rudes, poreuses, et aussi légères que celle que nous

appelons pierre-ponce : la couleur en est grise. La rencontre de ces pierres, qui sont le produit de l'action du feu, l'encaissement du lac, l'amoncellement des blocs de rochers, et la poussière sur laquelle nous marchions, signalaient l'éruption volcanique et le tremblement de terre dont la plupart des îles de ces parages ont été la proie.

Aux deux tiers du chemin, les flancs du morne se trouvèrent couverts d'une nuée d'oiseaux aquatiques : à notre arrivée, nous n'en avions aperçu aucun. Notre approche ne les effraya point; il nous fut facile de les aborder et d'en prendre quelques uns avec la main. En même temps, je cueillis une plante d'une espèce toute différente de celles que nous avions remarquées sur le haut du morne; elle ressemble, pour la forme, à la molène d'Europe, mais elle n'en a pas le velouté, et la couleur de ses feuilles est plus foncée.

D'après l'examen de la contrée, et en suite des observations qui me frappèrent, je me persuade qu'avant la catastrophe qui l'a ébranlée, cette île s'offrait sous un aspect bien différent; ses montagnes devaient être plus élevées, son territoire avait plus d'étendue ; dans le bou-

leversement dont elle aurait été le théâtre, le sol, les terres, les végétaux ont été jetés çà et là et entraînés au fond des eaux; la place qu'ils occupaient a été remplie par des rocs détachés du flanc des montagnes; les côtes, plus exposées à cette terrible révolution, ont été fracturées et dispersées, et la mer s'est arrêtée devant les falaises qui restent aujourd'hui debout, et qui, perpendiculaires et plus solides, ont bravé la fureur des flots.

Je profitai d'une heure de jour qui me restait pour parcourir le rivage; je reconnus, à mon grand regret, qu'il n'y existait aucune trace de loups marins.

Le lendemain 21, je me dirigeai avec le canot vers le bras de mer que nous apercevions fuyant derrière le morne, qui nous restait à l'ouest un quart nord-ouest. Sa largeur, de plus de deux milles à son entrée, va toujours en se rétrécissant; elle n'est plus que d'un mille et demi à deux lieues de son embouchure. De quelque côté que je portasse mes regards, je ne rencontrai, comme la veille, que des montagnes décharnées, dont les bases reposaient sur une plage étroite et couverte de blocs de rochers ou de galets; je ne découvris

aucun ruisseau, aucune trace de végétation; les phoques ne se montraient point sur ces rives malheureuses. Je ne trouvai pas toujours le fond avec une ligne de trente brasses, même à deux cents toises de l'une ou l'autre rive (1).

Le 22, nous sortîmes de la baie, située par 48° 53′ de latitude et 69° 39′ de longitude; nous gouvernâmes sous toutes voiles à l'est. Au coucher du soleil, nous avions dépassé les goêmons : nous relevions alors les terres les plus nord au nord-ouest 5° nord; et au nord nord-ouest, autant que la vue peut porter, un rocher à fleur d'eau. Une pointe basse, terminant une terre peu élevée, nous restait

(1) Cette île, qui ne me paraît pas avoir moins de trente-six lieues de longueur du nord-ouest au sud-est, et vingt lieues de largeur, est, comme je l'ai dit, inculte et inhabitée; elle n'est même susceptible de produire ni plantes ni arbustes. Elle a été vue, en 1772 et 1773, par M. de Kerguelin, dont elle a pris le nom, et visitée en 1776 par le capitaine Cook: c'est au troisième voyage de ce dernier que je dois les notes qui me servirent à attaquer avec tant de précision, au milieu du brouillard, la petite île à laquelle M. de Kerguelin a donné le nom de l'*île du Rendez-vous*, ainsi que quelques autres plus considérables au sud.

directement au sud, six à sept lieues de distance, et notre port au sud-ouest un quart sud, à quatre ou cinq lieues (le tout du compas); variation de l'aiguille 32° nord-ouest.

J'observai, entre les terres basses dont je viens de parler et l'extrémité des falaises qui terminent les côtes orientales de l'île, à environ trois lieues au sud de notre baie, un golfe de cinq à six lieues de profondeur, sur six à sept de largeur à son embouchure, dont la direction me parut aller au sud-ouest.

Le 5 mars, à six heures du matin, l'île d'Amsterdam se montra directement devant nous. A onze heures, nous n'en étions plus qu'à un mille; à midi, l'observation me donna 38° 45′ de latitude, et 76° 53′ de longitude.

CHAPITRE XIII.

Retour à l'île d'Amsterdam. — Gaudin. — M. Hall. — Nouvelle navigation vers la Chine. — Sooropatée. — Saragawida-Bay. — Candan-Wessée. — Rochers et écueils. — Détroit de Gaspar. — Détroit de Banca. — Arrivée à la Chine. — Départ immédiat. — Banc de Browers. — Détroit de la Sonde. — Ile de l'Ascension. — Tortues; leur manière de se défendre. — Rats. — Goêmons retenus au milieu de la mer par le choc de deux courants.—Retour à Boston.—Retour en France.

Je ne parlerai pas du nouveau séjour que je fis à l'île d'Amsterdam; je ne pourrais que retracer sous d'autres formes les détails que j'ai donnés sur cette île et sur mes travaux. Deux circonstances méritent cependant une exception : les souvenirs du malheur, du moins j'aime à le croire, doivent trouver quelque indulgence auprès du lecteur.

Au moment de débarquer sur le rivage, j'entendis prononcer mon nom : c'était le fidèle Gaudin, ce matelot auquel j'étais redevable de la vie, qui venait à ma rencontre. Il

avait été envoyé par M. Dorr pour recueillir les pelleteries qui étaient restées dans les caves, et dont il n'avait pas eu connaissance. J'aurais pu lui faire quelques reproches sur l'espèce de trahison dont il venait de se rendre coupable à mon égard, j'avoue que je n'en eus pas le courage ; en le voyant, j'oubliai tous ses torts ; je n'éprouvai que le plaisir de le retrouver.

Je restai à Amsterdam depuis le 7 mars 1800 jusqu'au mois de juin 1801. M. Hall, en mon absence, avait pris le commandement du navire ; il devait se rendre à Quang-Tong, et, au bout de quinze mois, reparaître devant Amsterdam. A l'époque fixée, le bâtiment fut en vue. M. Hall, impatient de voler dans mes bras, se jette dans le canot ; avant d'arriver à la barre, il est arrêté par les premières lames ; le canot se dresse sur leur sommet et se renverse ; mon malheureux ami est englouti, et disparaît pour toujours.

Le 15 juin 1801, le centre de l'île d'Amsterdam se montrait au nord 63° 30′ ouest, environ huit lieues de distance. Ma latitude était de 38° 44′, la longitude de 77° 24′, point que je pris pour celui du départ : mon intention était de me rendre à Quang-Tong.

Le 29, à quatre heures du soir, nous étions par 21° 50′ de latitude, et 108° 16′ de longitude, lieu assigné par les cartes anglaises à l'île de Cloats. Si cette île existe, ce n'est pas sur ce point : je puis garantir l'exactitude de mes observations astronomiques.

Le 6 juillet, j'observai 9° 17′ de latitude, ce qui me plaçait à trente-trois milles de Foule-Pointe, située à l'ouest de l'entrée de Chikens-Bay. A cinq heures du soir, le sommet d'une haute montagne, située sur le district de Ballam-Bouang, se montra, par-dessus les nuages, dans le nord un quart nord-est 5° est ; et peu après une immense étendue de rivage, au large duquel nous aperçûmes des rochers écartés. Le lendemain, nous eûmes connaissance d'une petite île peu éloignée de Foule-Pointe, au nord, et à cinq milles de distance ; les terres les plus à l'ouest, au nord-ouest, et les plus est, au nord-est. Jusqu'aux points les plus reculés, de droite et de gauche, la terre était frangée de récifs qui s'étendaient à peu de distance vers le large.

Les courants et les vents m'obligèrent de renoncer au projet que j'avais de pénétrer dans la mer de la Chine, au nord de Java, par les dé-

troits de Lombock (1) ou de Bally (2). Les navigateurs qui, dans cette saison, voudraient atteindre les mers de la Chine, en franchissant ces détroits du côté de l'ouest, doivent côtoyer la côte de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la longitude du détroit de Lombock, c'est-à-dire le 115° 55′ de Greenwich, ou le 113° 35′ de Paris. Je laissai arriver immédiatement sur le détroit de la Sonde, pour arriver plus promptement à Quang-Tong. Je fis route vent arrière, ayant au nord des montagnes assez considérables, mais inférieures même à celles de Mameroo, plus à l'ouest, entre lesquelles elles sont placées. Nous gouvernâmes à l'ouest un quart nord-ouest, direction uniforme de la côte de Sooro-

(1) Ce détroit prend son nom de l'île de Lombock, qui a environ vingt-une lieues de long sur dix-huit de large. Elle est séparée de l'île de Bally par le même détroit, et de celle de Sembawa par le détroit d'Allas. Elle est montagneuse, couverte d'arbres, bien cultivée et assez peuplée. Le pic de Lombock s'élève à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Latitude sud 8° 21′, longitude est 114° 6′.

(2) Les Hollandais ont des établissements dans l'île de Bally, dont la latitude sud est de 8° 31′, et la longitude 114° 3′.

Patée, dont nous n'approchâmes qu'à six milles de distance.

Je fus frappé d'admiration à l'aspect d'une verdure dans toute sa fraîcheur, et des forêts qui s'étendent depuis le sommet des montagnes jusqu'au bord de la mer. Aux environs de Wesels-Bay, le pays paraît plus élevé le long de la côte que celui que nous avions vu jusqu'à présent. Dans le lointain, les montagnes de Mameroo et Badiry élevaient fièrement dans les cieux leurs têtes majestueuses.

A quatre heures du soir, nous nous trouvions, par le travers de Saragawida-Bay, dans la terre de Panaraga (1). A l'entrée de cette baie, plusieurs îlots ou rochers élevés sont couverts d'arbres; quelques uns, moins considérables, s'élèvent au-dessus des flots, et présentent au loin les formes les plus bizarres; d'autres, au niveau de l'eau, ou même cachés par elle, sont signalés par l'écume des eaux. La baie s'enfonce beaucoup dans les terres, dans la direction du nord nord-est; son embouchure est garnie de brisants.

(1) Panaraga, ville sur la côte méridionale de Java, et capitale d'un royaume.

Le 9, je signalai l'île de Nossa-Cambang, située à quelque distance au large de la terre de Bagalaen (1). Nous avions alors ses extrémités, celle la plus est au nord, la plus ouest au nord-ouest un quart nord, et la Pointe-aux-Tortues sur Java au nord-est; notre distance de cette île était de quatre milles.

Le 10, les quatre montagnes de Sookapoora se relevèrent depuis l'est un quart nord-est jusqu'au nord-ouest, et des terres basses, par notre travers, au nord un quart nord-est, à six lieues de distance; à midi, nous n'étions qu'à six lieues du rivage.

Le pays, depuis la partie orientale de l'île, n'avait offert à nos regards que des chaînes de montagnes d'une grande élévation et couvertes de forêts; en arrivant par le travers du district de Candan-Wessée, nous aperçûmes d'épaisses colonnes de fumée qui étaient sans doute une invitation des habitants de venir à terre, et, bientôt après, des champs cultivés, et un grand nombre de maisons bâties avec régularité.

Nous suivîmes la côte vers l'ouest; à six heures du soir, nous étions par le travers du

(1) Ile de Java.

districk de Sidamer, à huit milles de distance de Sandy-Bight, qui nous restait au nord-est, et en vue de l'île basse qui se trouve à la pointe Winerow, que nous relevions à l'ouest nord-ouest, douze à quinze milles de distance. Le 11, à quatre heures, nous relevions le centre de l'île Trowers, au nord, à six milles de distance; l'île Claps nous restant en même temps à l'ouest, et la pointe des Capucins, la plus occidentale de Java, à l'ouest nord-ouest.

Un passage spacieux et sans danger se trouve entre l'île de Claps et la grande île, ainsi qu'un bas-fond qui s'étend de là jusqu'à la pointe des Capucins. Je lui donnai la préférence sur celui que nous apercevions au sud de la petite île où le fond est à une trop grande profondeur pour laisser tomber l'ancre.

Le 12, au jour, nous avions presque entièrement tourné la pointe occidentale de Java; nous n'étions qu'à cinq milles de la première pointe du détroit, qui nous restait au nord-est. A midi, nous relevâmes l'île de Mew à l'est sud-est; au coucher du soleil, le centre de l'île du Prince (1) nous restait à l'ouest nord-ouest;

(1) L'île du Prince, à l'extrémité nord-ouest de l'île

celui de Cracatoa au nord un quart nord-est; la troisième pointe du détroit à l'est un quart nord-est, et la seconde au sud-ouest un quart ouest. Le 13, au jour, notre position se trouva être à six milles de distance de la quatrième pointe, qui nous restait au nord-est un quart nord. A midi, nous relevâmes l'île du milieu à l'ouest nord-ouest, le Bouton au nord-est un quart nord, la pointe Saint-Nicolas au nord-est un quart est, et la Toque à l'est sud-est.

Il existe dans ce détroit deux rochers d'autant plus dangereux qu'ils ne marquent pas et ne sont indiqués sur aucune carte anglaise ou française, ni même dans les instructions relatives à la navigation dans ces parages. De l'un, sur lequel toucha *l'Indostan*, l'un des vaisseaux chargés de transporter lord Macartney en Chine, on relève Zeelip à l'ouest 5° nord, le pic de Cracatoa au sud 15° ouest, et le pic de l'île Tamarin au nord 60° ouest; la sonde à la main, on trouve un fond de dix brasses à cette même distance du rocher. La mer ne brise pas

de Java et à l'entrée du détroit de la Sonde, était autrefois inhabitée; elle renferme aujourd'hui une ville appelée Samadang, d'environ quatre cents maisons. Latitude sud 6° 25′, longitude est 102° 55′.

toujours sur le second ; il a été reconnu par le capitaine Moses Barnard de Boston : il a la pointe sud de Sumatra à l'est nord-est, deux lieues et demie de distance ; la terre la plus proche de Sumatra, au nord, à une lieue ; sept brasses de fond, à l'est de ce rocher.

Je mouillai cette nuit dans la rade d'Anger-Point et j'observai que les courants portent dix-huit heures au sud-ouest, par deux milles et demi à l'heure, et le surplus des vingt-quatre heures, à quelque intervalle de repos près, au nord-est.

Le 16, à midi, le Boutton nous restait au nord un quart nord-est, à un mille de distance, et la pointe Saint-Nicolas à l'est nord-est. A quatre heures nous étions à égale distance des îles de Sumatra et de Java.

Le 17, au jour, la plus méridionale des îles Hussein nous restait au sud-ouest un quart ouest, et le centre de l'île du Milieu au sud sud-ouest. A six heures du soir, la pointe Saint-Nicolas nous restait à l'est un quart sud-est, et les Trois-Sœurs, près l'île du Nord, au nord-ouest. Le 18, à l'apparition du jour, nous étions enfin hors des courants et des calmes qui nous avaient cruellement tourmentés dans

le détroit pendant six jours entiers. A huit heures du matin, les Deux-Sœurs se montrèrent au nord nord-est, dix milles de distance; à onze heures, nous étions sur leur parallèle du côté de l'ouest, à trois quarts de mille de distance. A midi, au moment où j'observais 4° 57′ de latitude, elles nous restaient au sud 5° ouest, à quatre milles, ce qui fixe leur vraie latitude à 4° 53′ sud.

Afin d'éviter les calmes que nous devions rencontrer dans le détroit de Banca (1), je me déterminai à passer par celui de Gaspar (2). Le 19, nous avions en vue la montagne Saint-

(1) L'île Banca est séparée de Sumatra par le détroit de Banca. Elle a environ quarante-six lieues de long et quinze à dix-sept de large. Il y a des mines d'étain, exploitées par une colonie de dix mille Chinois. Cette île fut cédée en 1812 aux Anglais, qui, en 1814, la cédèrent à leur tour aux Hollandais. Latitude sud du 1er degré 27′ au 3e 4′, longitude est du 102e 50′ au 104e 15′.

(2) Le détroit de Gaspar se trouve entre l'île Banca et celle de Billiton. Il a environ quatorze lieues de large et est divisé en deux bras par une petite île. Il joint la mer de la Chine à celle de Java. L'île du même nom et du même détroit est élevée et bien boisée. Elle a deux lieues d'étendue. Latitude sud 2° 21′, longitude est 104° 45′.

Paul, située dans la partie méridionale de l'île de Banca, qui nous restait au nord; notre latitude 3° 37', à trente milles de cette montagne. A deux heures, le point le plus élevé de l'île de Sel fut relevé au nord-est un quart nord. Je reconnus alors qu'il me serait impossible d'attraper le détroit de Gaspar, sans une perte de temps considérable; je me dirigeai sur celui de Banca.

A quatre heures du soir, l'île de Lucipara se montrait à l'ouest un quart nord-ouest; à sept heures, elle nous restait au sud-ouest un quart ouest, et les deux petites îles Pulo-Labang et Dapper, situées au sud de Banca, à l'est. A dix heures, nous nous trouvions sur la partie sud du banc situé du côté de Banca, entre la pointe Lalary et la montagne de Saint-Oolim. Le 20 juillet, au jour, la première pointe de Sumatra nous restait au sud sud-est, et Lalary-Pointe, au nord-est un quart nord; à midi, la seconde pointe nous restait au sud, la troisième à l'ouest nord-ouest, et les îles Nanka à l'est. A six heures du soir, la montagne Monapin nous restait au nord, et la quatrième pointe au sud.

Pour éviter la rencontre du rocher le Frédéric-Henri, qui se trouve plus près de l'île

de Banca que de celle de Sumatra, il nous fallut ranger autant que possible les côtes de cette dernière. A minuit, je relevai la montagne Monapin à l'est un quart sud-est ; à ses pieds un grand feu était allumé ; je l'avais remarqué soit en entrant soit en sortant du détroit, dans mes précédents voyages.

Le 21, au jour, les Sept-Iles se montrèrent au nord-est, et à six heures, Pulo-Taya au nord un quart nord-ouest. A midi, cette dernière nous restait au sud-ouest un quart ouest, et le pic de Linging, au nord-ouest un quart nord; latitude 0′ 40″ sud.

Le 22, la latitude observée ayant donné 1° 22′, nous eûmes l'assurance d'avoir coupé l'équateur pendant la nuit. A six heures du soir, l'île de la Selle se relevait au nord-est, et le roc Blanc au nord. A onze heures du soir, nous eûmes la vue de Pulo-Dammar dans le nord-est.

Le 2 août, à six heures du soir, de la tête des mâts on découvrit le sommet des montagnes de Lima, dans le nord-est; les Oreilles-d'Ane au nord, et la grande Ladrone au nord 39° ouest. Le 3, à midi, nous étions à quatre milles de la grande Ladrone, que nous relé-

vions au nord-est un quart nord. A une heure et demie, nous passâmes au nord de l'île Patoé; à trois heures, la pointe Cabarata fut doublée; à quatre heures, nous vînmes jeter l'ancre par trois brasses et demie, fond de vase molle, dans la rade de Macao, dite le Typa; et le 6, à cinq heures du soir, dans celle de Wampo.

Mes opérations furent promptement terminées à Quang-Tong; je me hâtai de quitter ces parages.

Le 1er décembre 1801, nous atteignîmes le point du départ : le centre du pic de la grande Ladrone à l'est nord-est 5° nord; l'île Patoé au nord 5° est; les terres les plus ouest en vue à l'ouest un quart nord-ouest, ce qui nous plaçait par 21° 55′ de latitude nord, et 113° 46′ de longitude ouest de Greenwich : la route fut dirigée au sud un quart sud-est.

Le 3, à dix heures du soir, nous étions sur le banc de Macklesfield, avec un fond de trente brasses. Le 9, nous étions parvenus à l'entrée du golfe de Siam (1), qui nous restait dans le

(1) Siam, Yudra-Pi ou Menang-Fau, comme l'appellent les habitants, c'est-à-dire royaume des hommes libres, grand royaume de l'Asie orientale, est borné au nord par le Low-Shan, à l'est par le Laos et le

nord-ouest, par 5° 31′ de latitude et 105° 1′ de longitude. Le 10, à quatre heures du soir, le groupe des îles d'Annambas se montra dans le sud-est un quart sud, à dix lieues de distance. Le 11, elles nous restaient au sud-est par 3° 25′ de latitude et 104° 56′ de longitude.

Le 12, nous relevâmes les îles d'Annambas à l'est un quart nord-est, Pulo-Damar au sud-est un quart est, et Pulo-Auor au sud-ouest. A midi, latitude 2° 45′; j'avais Pulo-Timon à l'ouest un quart nord-ouest, Pulo-Pissang, à l'ouest 5° sud, et Pulo-Auor, à l'ouest sud-ouest, à quarante milles de cette dernière. Nous fîmes route au sud jusqu'à dix heures du soir, et tout le reste de la nuit au sud un quart sud-est, afin d'éviter la rencontre du banc Doggers, qu'on assure être très dangereux. La situation de cet écueil n'est pas déterminée assez exactement, les uns la fixant à 45′, les autres à 30′, et quelques uns à 25′ de latitude nord; nous n'en eûmes aucune connaissance. Le 13, nous

royaume de Cambodie, au sud par le golfe de Siam et la péninsule de Malaca, et à l'ouest par le Pégu. Son étendue et sa population doivent être considérables, quoiqu'elles ne soient ni l'une ni l'autre déterminées d'une manière précise.

découvrîmes la partie la plus élevée de Pulo-Panjang à l'ouest sud-ouest, dix lieues de distance; latitude, à midi, 43′ nord; au coucher du soleil le pic de Pulo-Linging se relevait à l'ouest sud-ouest, à quinze lieues.

Le 14, au coucher du soleil, le pic de Linging fut relevé dans l'ouest un quart nord-ouest; la plus orientale des îles Dominis, à l'ouest nord-ouest, et à toute extrémité de vue Pulo-Taya dans le sud-ouest 5° sud. A quatre heures du matin, nous avions coupé l'équateur.

Le 15, au jour, Pulo-Taya nous restait à l'ouest nord-ouest, et les Sept-Iles au sud-est un quart sud; à midi, latitude 1° 4′. Le 16, au jour, nous eûmes connaissance de la montagne Monapin, dans le sud un quart sud-ouest; à midi, latitude 1° 26′, la montagne Monapin nous restant au sud-est un quart sud, et les Quatre-Iles à l'est 8° sud; à 11 heures du soir nous avions dépassé le rocher de Frédéric-Henri.

Le 19, au jour, les îles Nanka furent relevées depuis le nord 5° est, jusqu'au nord un quart nord-est 5° est; la montagne Permisang à l'est 5° sud, et la deuxième pointe, au sud un quart sud-est 5° est. A midi, nous avions relevé

Lucipara au sud-est un quart sud ; la première pointe, au nord-ouest 5° nord, et la pointe de Lucipara sur Sumatra, au sud un quart sud-ouest. Au coucher du soleil, nous étions sortis du détroit.

Le 20, au jour, la grande île Boisée nous restait encore à trois lieues de distance, à l'ouest ; à midi, la pointe Lamabang nous restait à l'ouest : latitude 4° 27′. Le 21, à huit heures, nous nous trouvions en vue de l'île Nord-Watcher, qui nous restait directement au sud. A trois heures, en courant nos bordées du nord au sud, pour rapprocher l'île de Sumatra, nous eûmes connaissance des bancs de Browers ; nous passâmes à trois quarts de mille de distance à l'est de ce dangereux écueil.

Ces bancs sont situés au nord-est des Deux-Sœurs, et non à l'est nord-est, ainsi qu'ils sont marqués sur les cartes anglaises.

Le 22, nous passâmes à un mille des Deux-Sœurs, que nous laissâmes à l'est. Le 23, à midi, l'île du Nord nous restait au sud-ouest, sept à huit lieues de distance. Le 24, à cinq heures du soir, nous avions mené l'île du Nord au nord un quart nord-est, et la plus septentrionale des Trois-Sœurs, au sud-ouest un quart sud; le

mauvais temps nous empêcha d'attaquer le détroit de la Sonde avant le 30; la mer qui grossit subitement, ralentit notre marche. A midi, nous avions relevé l'île du Milieu à l'est 5° sud, et le pic de Cracatoa au sud-ouest. A six heures du soir, nous laissâmes tomber l'ancre devant l'île du Nord.

Le 2 janvier 1802, à six heures, nous relevions la plus orientale des îles des Hounds au nord, et celle du Milieu à l'est. Au coucher du soleil, nous étions parvenus à relever le pic de l'île Tamarin au nord nord-ouest, le centre de l'île Sambourico au nord un quart nord-ouest; la plus est des Hounds, au nord nord-est; la troisième pointe de l'île de Java, au sud 5° est, et le pic de Cracatoa au nord-ouest 5° ouest. Le 3, à midi, nous relevâmes le pic de Cracatoa au nord nord-est et le centre de l'île du Prince au sud-ouest un quart ouest.

Au moment où je fis ces relèvements, les parties orientales de cette île, de celle de Tamarin et de Sambourico se trouvaient dans la même direction et placées à la file les unes des autres, ce qui prouve que, sur les cartes anglaises, l'île de Tamarin est portée trop à l'est de tout son diamètre.

Au coucher du soleil, la pointe nord-est de l'île du Prince me restait à l'ouest 5° nord, la plus élevée de ces montagnes au sud-ouest un quart ouest, et la première pointe de Java, au sud-ouest un quart sud.

Le 4, à midi, l'île Keisers fut relevée au nord un quart nord-est, et la pointe plate au nord-ouest. Au coucher du soleil, le centre de l'île du Prince fut relevé à l'est 5° sud, et la pointe des Capucins, qui est aussi la plus occidentale de Java, au sud-est. Le 28, sans avoir rien éprouvé de remarquable, nous étions arrivés sous le méridien de l'Ile-de-France.

Le 2 février, latitude, à midi, 25° 16′, longitude 47° 8′, à environ 21′ au sud du Fort-Dauphin : à deux heures de l'après-midi, la terre nous apparut assez élevée dans le nord du compas, dix lieues de distance.

Le 16, au jour, nous eûmes connaissance de l'extrémité méridionale du continent africain : à six heures, le cap Bluft fut relevé au nord nord-ouest, et le cap Agathas à l'est nord-est du compas, par 35° 9′ de latitude, et 19° 37′ de longitude, à environ seize à dix-huit milles de la plus proche terre.

Le 28, l'île Sainte-Hélène fut signalée à dix

ou douze lieues de distance : à cinq heures, nous en relevâmes le centre directement à l'ouest, à environ six lieues ; notre latitude était de 15° 54′, et la longitude 5° 58′, 12′ à l'ouest de James-Town.

Je supprime ici quelques détails sur l'île Sainte-Hélène; tant d'ouvrages plus récents que le mien en ont parlé, depuis quelque temps, qu'il y aurait de la témérité de ma part à consigner ici des notes qui doivent avoir perdu de leur intérêt.

Le 26, j'avais remarqué que la mer était d'une couleur bien différente que celle des jours précédents ; la teinte en était blanchâtre, et cependant le ciel offrait le plus bel azur ; aucun nuage n'altérait la pureté de l'atmosphère.

Le lendemain, au jour, j'observai le même phénomène ; je fis tirer plusieurs seaux d'eau, j'en emplis un verre; avec la loupe je n'y découvris aucune substance étrangère ; l'eau resta limpide ; au bout de vingt-quatre heures, elle ne produisit aucun dépôt.

A midi, la latitude observée était de 18° 17′, et la longitude de 3° 39′; route des vingt-quatre heures, le nord 45° ouest; distance parcourue

171′: l'île Sainte-Hélène nous restait alors au nord 34° ouest, à 190′ de distance.

Le 28, je n'aperçus aucun changement dans la couleur de l'eau. Il m'a été impossible d'assigner une cause satisfaisante à ce phénomène, à moins de l'attribuer à la présence d'un banc considérable de sable blanc et corail.

Le 6 mars, nous approchâmes de l'île de l'Ascension ; au lever du soleil, nous n'en étions plus qu'à 5′ de distance. Des montagnes sèches et arides, formées d'une terre rougeâtre, un sol triste et desséché, quelques plages de sable, furent les objets qui frappèrent nos regards. En approchant de la pointe du Pélican, qui est la plus orientale de l'île, on distinguait, sur une petite plage de sable fin, des trous de tortues, ce qui me donna l'idée d'une chasse que j'exécutai la nuit suivante.

Les tortues ne montent à terre que la nuit, pour y déposer, dans des trous pratiqués dans le sable, leurs œufs, dont le nombre est considérable. Elles recouvrent légèrement ces trous avant de rentrer dans la mer, et elles s'y tiennent jusqu'à ce que la ponte soit achevée. C'est la chaleur du soleil qui fait éclore les œufs ;

trois ou quatre jours après leur naissance, les petits sortent du sable, et, troupe déjà aguerrie, ils prennent leur direction vers la mer. Leur faiblesse ne leur permet cependant pas de plonger ; aussi sont-ils la proie des oiseaux carnassiers, qui les enlèvent sur la surface des eaux ; s'ils sont repoussés sur le rivage, ils trouvent d'autres ennemis non moins terribles dont ils deviennent la pâture.

Après avoir doublé la pointe du Pélican, un quart de mille de distance, nous côtoyâmes la partie septentrionale pour venir prendre le mouillage. Dans cette position, je relevai la pointe du Pélican à l'est 5° nord; le coin du Rat, au sud un quart sud-ouest; les rochers nommés l'Escalier-de-Pierre, au sud un quart sud-est ; le centre de l'île, au sud-est; et la plage de sable devant laquelle nous étions mouillés, depuis le sud-est un quart est jusqu'au sud un quart sud-ouest. A neuf heures, je me rendis à terre, me dirigeant entre les rochers qui terminent la plage du côté de l'est. Au-dessus de l'Escalier-de-Pierre était un haillon que l'on avait suspendu à une perche enfoncée dans la terre ; c'est un signal que laissent les navigateurs qui visitent cette île. Le

sol où je mis le pied était de sable mouvant; un soleil presque perpendiculaire tombait sur nos têtes; notre marche fut très pénible. J'arrivai au pied du pavillon : des fragments de tortues, des bouteilles cassées, attestaient que, peu de jours auparavant, d'autres navigateurs avaient pris terre en cet endroit; une inscription que je rencontrai plus loin m'apprit que le vaisseau danois *le Backerson*, de la compagnie des Indes, avait touché le premier février 1802.

La visite que mes compagnons et moi nous fîmes dans les diverses parties de l'île ne démentit pas la mauvaise opinion que nous en avions conçue. On ne découvrit qu'une seule plante, de la hauteur de six à sept pouces, et très clair-semée; on en aurait recueilli à peine cent pieds par arpent; elle était éteinte et desséchée. Ses feuilles sont petites, rondes, et charnues, à peu près de la forme et de la couleur de la rhue de nos jardins d'Europe, mais beaucoup plus petites, et placées par cinq ou sept jets à l'extrémité des tiges latérales, ainsi qu'à celle de la tige principale. Cette plante n'est pas filandreuse; elle se casse net, et de ses parties séparées découle une matière blanche et visqueuse, de nature très pénétrante,

à en juger par les taches jaunes qu'elle imprimait sur la peau, et qui ne s'effaçaient qu'au bout de quelques jours.

La chasse nous donna sept grosses tortues; quelques unes, en se voyant poursuivies, nous jetèrent aux yeux, à l'aide de leurs ailerons de devant et de derrière, une quantité prodigieuse de sable, ce qui nous avait arrêtés tout net; pendant ce temps, elles accéléraient leur marche vers la mer. Dans l'intérieur des terres, on rencontre des troupeaux de vingt-cinq à trente cabris, espèces de chèvres: il nous fut impossible d'en approcher. Les rats sont les plus nombreux habitants de cette île. Un de mes hommes, qui s'était couché au pied du rocher du Grand-Escalier, fut réveillé par une douleur cuisante qu'il ressentit aux doigts du pied: des rats avaient rongé le cuir de ses souliers, et attaquaient déjà la chair (1).

(1) L'île de l'Ascension a quatre lieues de long du nord-ouest au sud-est; il y avait autrefois un volcan. Elle a un havre commode et bien abrité. Les navigateurs qui en partent laissent dans une caverne des bouteilles qu'on a soin de boucher après y avoir renfermé des lettres ou des renseignements. A deux cents lieues nord-ouest de Sainte-Hélène.

Le 16 mars, je traversai la latitude du rocher de Saint-Paul, par 20′ de latitude nord, et 26° 31′ de longitude, sans en avoir connaissance. Le 20, à midi, latitude nord 52′, longitude 27° 11′, point qui nous plaçait à 31′ à l'ouest de celui assigné à ce rocher. A une heure, nous devions être sous son parallèle; je n'aperçus absolument rien, et je restai convaincu qu'il n'existe pas à six milles de distance du point, soit à l'est, soit à l'ouest, où nous nous trouvions à midi.

Le 3 avril, latitude 18° 58′, 15′ au sud de l'estime, et 50° de longitude occidentale. Nous traversions obliquement depuis deux jours des lits de goëmons: ces couches, invariablement arrêtées sur la ligne de l'ouest nord-ouest à l'est sud-est, indiquent la direction des courants. Si l'on considère l'étendue et la situation du bassin que forme la côte du continent d'Amérique, depuis l'extrémité méridionale de la presqu'île des Florides à l'ouest, jusqu'aux bouches de l'Orénoque, à l'est, ainsi que l'innombrable quantité d'îles, battures et haut-fonds qui se trouvent parsemés entre ces deux points, on concevra que les goëmons doivent avoir pris naissance sur leurs rivages, et qu'ils

ne peuvent avoir été portés sur l'Océan que par les courants qui sortent de cet immense bassin par tous les canaux, par toutes les ouvertures que ces îles laissent entre elles. L'espèce de goëmons que j'ai rencontrés dans ces parages, et que les marins ont surnommés raisins du tropique, à cause des grappes dont ils sont chargés, se distingue nettement de toutes les autres du même genre, et n'apparaît que sous la zone torride. Les courants sortent indistinctement du golfe entre toutes les îles, et dans une direction opposée au vent, et arrêtent les goëmons au large; sans cet obstacle, les courants, qui, plus au nord, portent au sud-ouest, et les vents de nord-est, les rejetteraient sur les côtes. Je pense donc que le courant sort du golfe, passe entre les îles, et emporte avec lui, dans une direction contraire au vent, tous les goëmons qui se trouvent dans les lieux voisins de son point de départ, et sur son passage: sa force diminue à mesure qu'il s'éloigne du golfe, et lorsqu'il est parvenu au point où il se trouve balancé par d'autres courants qui viennent du nord-est, les goëmons s'accumulent, en pelisses plus ou moins larges, sur la ligne qui sert de limite, devant l'action réciproque des deux

forces opposées et agissant en sens contraire. Cette ligne a généralement la direction de l'ouest nord-ouest à l'est sud-est, qui est celle de la côte d'Amérique, depuis le cap Saint-Roch, au Brésil, jusqu'à la presqu'île des Florides.

Le 21, à midi, latitude 39° 32′ nord, longitude 70° 47′; à dix heures du soir, la sonde rapporta soixante-dix brasses, ce qui avec le point nous plaçait sur la partie sud-est du banc de Nantucket. Le 23, latitude 40° 58′, longitude 68° 54′: nous virâmes au nord-ouest et ouest nord-ouest; notre point nous plaçait au sud-est de la batture de Saint-Georges. La mer tenait à sa surface une grande quantité de sable: à dix heures, nous étions entre le canal qui se trouve entre ce banc et celui de Nantucket. Le 24, la terre se montra fort basse, depuis le nord-ouest un quart ouest jusqu'à l'ouest sud-ouest du compas, environ trente milles de distance; latitude, à midi, 41° 45′, longitude 69° 14′. A trois heures, le cap Cod nous restait au nord-ouest un quart nord, et les terres les plus sud, au sud-ouest un quart ouest, douze à quinze milles de distance des plus proches.

Je remarquai une grande ressemblance entre

leur aspect et celui de la côte d'Ajan, près le cap Gardafui, avec cette différence qu'elles ne sont pas aussi élevées que la côte d'Ajan ; elles n'ont que cent cinquante pieds de hauteur uniforme au-dessus du niveau de la mer ; elles n'offrent également qu'un sable blanc pur, accumulé sur une ligne nord et sud, dans toute l'étendue que la vue peut atteindre ; il s'y présente quelques petits buissons très bas et très clair-semés.

Le 25, au jour, nous avions relevé le phare érigé à l'extrémité du cap Cod, au sud-ouest un quart ouest, 12′ de distance ; à midi, latitude 42° 15′, longitude 70° 14′. Le 26, au jour, nous eûmes la vue du phare de Boston ; nous fûmes pilotés dans la passe jusqu'au mouillage, au bout de Forster Wharf ; à une heure de l'après-midi, je laissai tomber l'ancre.

Le 8 août suivant, je montai sur le brick *l'Annah*, du port de trois cent cinquante tonneaux, capitaine Barnard, avec l'intention de me rendre en France. Le 16, à midi, nous étions par 42° 42′ de latitude, et 63° 18′ de longitude. Le 23, à midi, 43° 42′ de latitude ; nous nous trouvions par l'accore occidentale du banc de Terre-Neuve. Le 10 septembre, 45° 10′ de la-

titude, et 3° 39′ de longitude, à trente-sept lieues à l'ouest de la tour de Cordouan. Le 12, à huit heures, nous donnâmes entre le banc de Chevrier et celui des Olives, dans la passe des Graves; à dix heures, nous doublions la pointe de Souillac; le 13, nous étions en rade de Bordeaux.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE

DES MATIÈRES.

A.

B.

C.

E.

F.

G.

H.

I.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS, SUCCESSEUR DE CELLOT.

MÉMOIRES

DE

PERON.

Tome II.

Septembre

1824.